

A photograph of a rice paddy field. In the foreground, a banana tree trunk and its large, dark green leaves are visible on the right side. The middle ground shows a lush green rice paddy field with a narrow water channel winding through it. In the background, there is a line of trees and a clear blue sky with a few light clouds. The title 'Grain de Riz' is written in a large, red, cursive font in the upper left quadrant.

Grain de Riz

Phyllis Thompson

L'édition originale de cet ouvrage a paru en anglais sous le titre de
MINKA AND MARGARET — par Phyllis Thompson

Copyright © Overseas Missionary Fellowship,
Belmont, The Vine, Sevenoaks, Kent, England

ISBN 0-85363-121-2

UNION MISSIONNAIRE D'OUTRE-MER

fondée en 1865 par Hudson Taylor sous le nom de

Mission à l'intérieur de la Chine

Siège en Suisse: Freiestrasse 41, 8028 Zürich

Copyright © de l'édition en langue française:

ÉDITIONS G.M. 1980

ISBN 2-88050-035-4

Photo de la couverture: Madeleine Blandenier

Phyllis Thompson
GRAIN DE RIZ

Le récit héroïque de MINKA et MARGARET
infirmières capturées dans la jungle thaïlandaise

Traduit de l'anglais

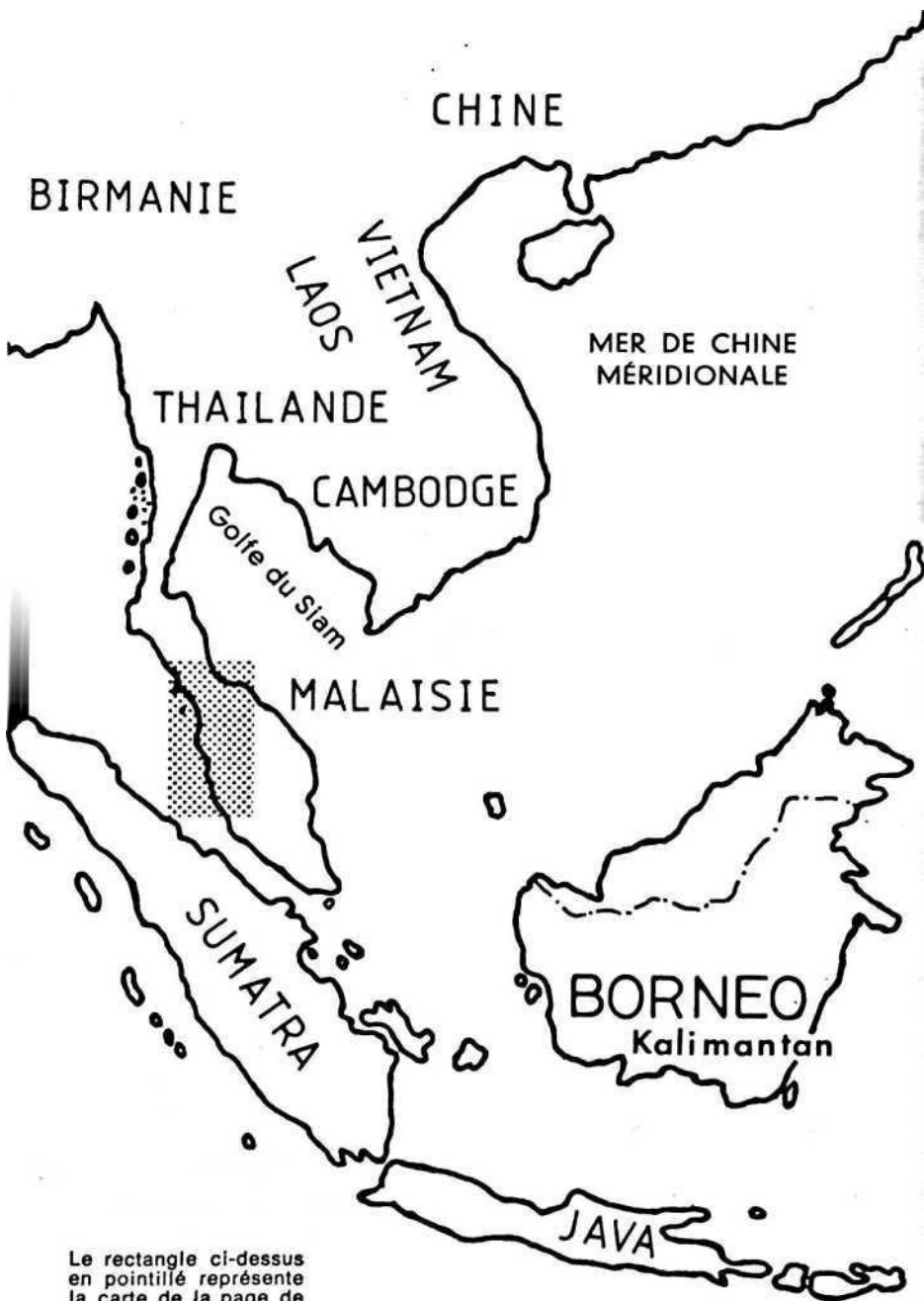


ÉDITIONS DES GROUPES
MISSIONNAIRES



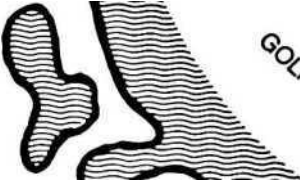
TEMA

ASSOCIATION MISSIONNAIRE
EUROPÉENNE



Le rectangle ci-dessus
en pointillé représente
la carte de la page de
droite

SSATUN



GOLFE DU SIAM

- SONG KHLA^
- HAADYAI
- YARING
- KHOK PHO •

- PATTANii
- PALAS*
- PUJUD
- KHUAN
- ÉSAIBURI
- YALA
- PERLIS



TACHI •

NARATHIWAT •



SUD THAÏLANDE

KEDAH
 BETONG
 PENANG

; 1 MALAISIE

BUTTENWORTH

PERAK
 KELANTAN

CHINE
BIRMANIE



MER DE CHINE

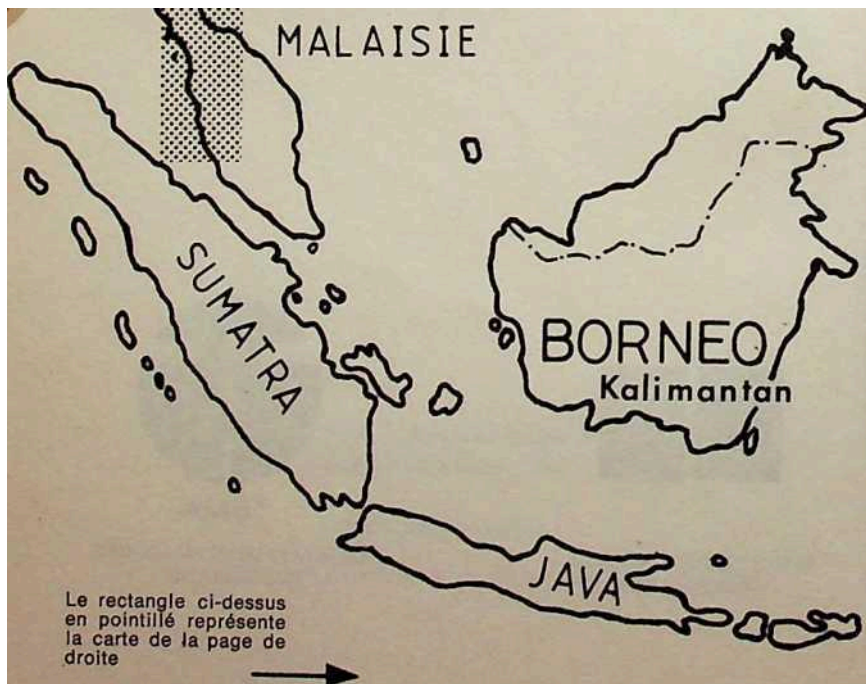
THAÏLANDE
^CAMBODGE

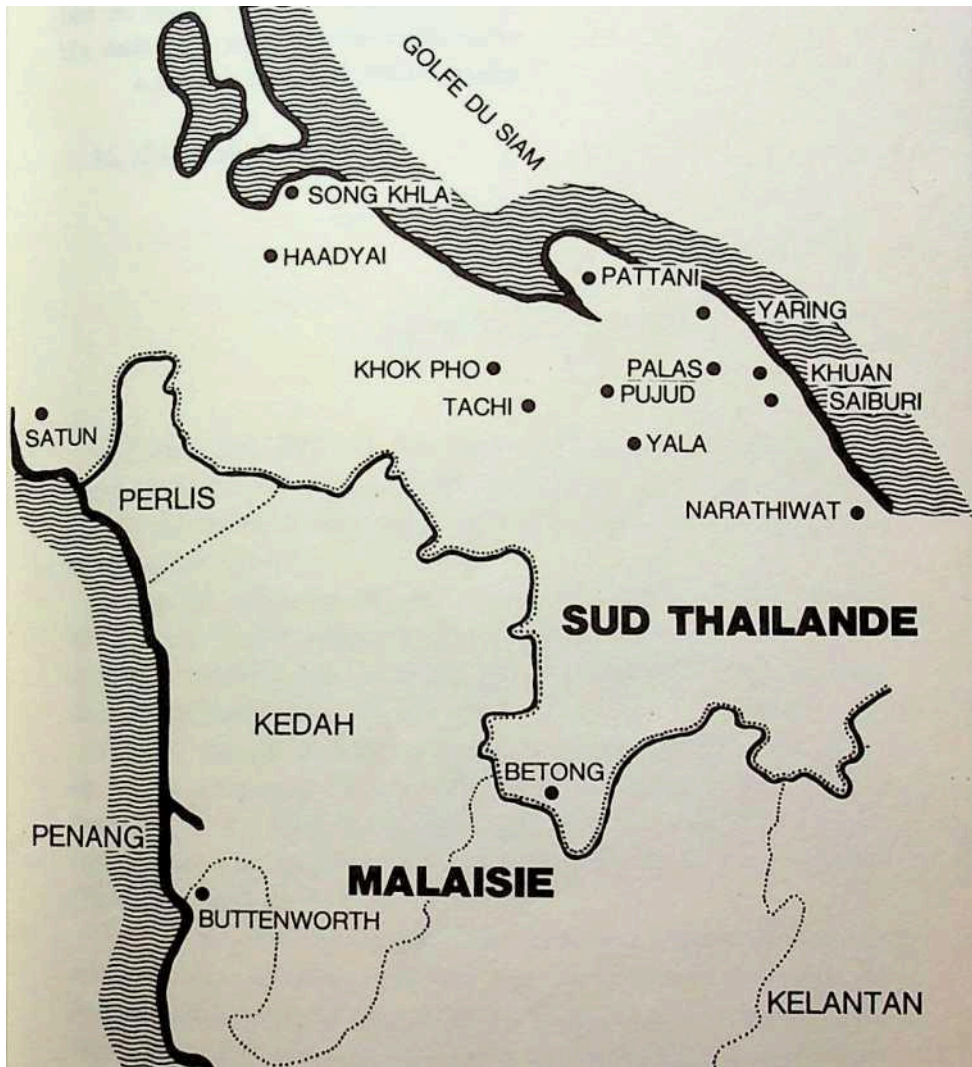


0,

MÉRIDIONALE

(s*





GOLFE DU SIAM

• SONG KHLA

• HAADYAI

• PATTANI

• YARING

• KHOK PHO

• TACHI

• PALAS

• PUJUD

• KHUAN

• SAIBURI

• YALA

• NARATHIWAT

• SATUN

PERLIS

KEDAH

PENANG

MALAISIE

BUTTENWORTH

BETONG

KELANTAN

SUD THAILANDE

PERAK

r_

Jésus leur répondit: «En vérité\ en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre, il reste seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

Evangile de Jean 12: 24

PRÉFACE

GRAIN DE RIZ: le titre de cet ouvrage a été inspiré par la parole de Jésus: «Si le grain de blé (ou en Asie, de riz) qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit.» (Jean 12:24)

Minka et Margaret étaient infirmières de l'OMF (Overseas Missionary Fellowship, Union Missionnaire d'Outre-mer). Elles ont travaillé parmi les lépreux, dans le climat tropical éprouvant de la jungle thaïlandaise.

Enlevées par des guérilleros malais réclamant pour leur libération une rançon qui n'a pas été payée, elles ont été retrouvées mortes au printemps de 1975. Ainsi, à vues humaines, c'est par un échec que se sont terminées ces vies consacrées à l'amour du prochain au nom de Jésus-Christ. Et pourtant...

Ce récit ne parle pas seulement de l'événement tragique de l'enlèvement des deux infirmières. Il nous parle aussi de leur formation, de leur vie missionnaire, de leur cheminement spirituel. Il le fait honnêtement, sans mettre en valeur uniquement les aspects positifs, la grandeur et le privilège du service pour Dieu. Il ne passe pas sous silence les moments difficiles que ces jeunes femmes ont vécus. Par exemple, lors qu'il leur fallut renoncer au désir si naturel de fonder un foyer. Ou bien lorsqu'elles durent partir pour un deuxième séjour missionnaire, départ

GRAIN DE RIZ

en général plus éprouvant que le premier, parce qu'on connaît mieux l'ampleur de la tâche, parce que l'attrait du neuf a disparu, et peut être aussi certaines illusions. Mais H y a les joies véritables dans l'action, combien profondes, que l'une et l'autre ont connues et qui font un heureux contraste avec l'aridité du service.

Ceux qui ont été témoins des circonstances tragiques de la fin de ces deux servantes du Seigneur se sont posé des questions: Dieu entend-Il les prières, prières des membres de la Mission, des parents, des amis? L'un d'eux, Russell Gray, n'a-t-il pas admis qu'il avait passé un moment très difficile? Sa foi chancela, un instant.

« C'est facile de parler du sang des martyrs comme étant la semence de l'Eglise quand ce sang est répandu ailleurs et en d'autres temps. C'est bien différent quand, jour après jour, pendant presque une année, on a prié, semble-t-il en vain. » Le problème des prières non exaucées est difficile pour la foi, mais ne faut-il pas, par la foi aussi, redire la prière que le Seigneur nous a enseignée: «Que ta volonté soit faite» ?

Le grain de riz tombé en terre qui symbolise si bien la vie et la mort de Minka et de Margaret, est aussi une promesse de récolte future. Peu après leur martyre et en relation directe avec lui, des Malais, pour lesquels elles avaient tout quitté, ont rencontré Christ.

Que leur exemple soit une inspiration!

MARCEL BLANDENIER

Cheseaux-sur-Lausanne, le 25 mai 1980.

L'action souveraine du Saint-Esprit dans l'Eglise d'aujourd'hui peut exiger et exigera très certainement des croyants des sacrifices coûteux autant qu'inattendus. Quel prix suis-je prêt à payer? Quel prix sommes-nous prêts à payer? Vous souvient-il des paroles de Thomas: «Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, je ne croirai point»? D'une certaine manière, c'est ce que le monde dit aujourd'hui. Mes mains, les vôtres portent-elles un semblant de stigmat ou sont-elles immaculées, faute de ne s'être jamais approchées du péché et de la souffrance?

Propos de l'évêque A.J. Dain, Congrès international sur l'évangélisation mondiale, Lausanne, 1974 (*Let the Earth Hear His Voice*. Minneapolis, World Wide Publications, page 15).

PROLOGUE

«Deux missionnaires kidnappées par des bandits!»

«Une infirmière galloise et sa collègue hollandaise enlevées dans le sud de la Thaïlande!»

«Des terroristes malais s'emparent de deux infirmières missionnaires ! »

Le 23 avril 1974, dans une des provinces les plus éloignées de l'Ancien royaume du Siam, Margaret Morgan du Pays de Galles et Minka Hanskamp des Pays-Bas venaient d'être kidnappées par quatre individus armés, alors qu'elles s'occupaient de leurs patients lépreux dans une clinique rurale proche de la frontière malaise. On les fit monter de force dans un taxi. Un des ravisseurs prétendit qu'il les emmenait pour qu'elles s'occupent de leurs propres blessés. On supposa qu'ils avaient regagné un de leurs repaires dans la jungle.

Depuis des années les provinces voisines de la frontière malaise étaient le théâtre de troubles; on ne comptait plus les enlèvements, les assassinats et les attaques à main armée. La police militaire avait constamment maille à partir avec les terroristes, mais c'était bien la première fois que des missionnaires occidentales se trouvaient directement impliquées dans un conflit. C'était un fait nouveau. Télégraphes, téléphones,

radio, tous les médias diffusèrent la nouvelle: «Les infirmières enlevées sont des membres de l'OMF¹ dont le siège pour la Thaïlande se trouve à Bangkok, le siège international étant à Singapour. »

La nouvelle se répandit avec une telle rapidité que les ambassades et l'OMF eurent de la peine à informer en priorité familles et parents avant que ceux-ci n'en prennent connaissance par la radio ou par la télévision. Ainsi, lorsque Ian Murray, responsable de l'OMF pour la Thaïlande du Sud, apprit par la police locale l'enlèvement, son premier souci fut d'informer le bureau de l'OMF à Bangkok. Quand on lui passa la communication, ce fut pour s'entendre dire que la nouvelle était déjà connue, et que les journaux du soir l'annonçaient à *la une*. Est-ce grave ? lui demanda-t-on.

Ian Murray était plutôt optimiste. «Je pense qu'ils vont les libérer dans un ou deux jours, répondit-il. Récemment, il y a eu de nuit de sérieux échanges de coups de feu, près de chez elles. Les terroristes les ont probablement enlevées pour soigner leurs blessés. Une fois ceux-ci pansés, il n'y a pas de raison pour qu'ils les gardent plus longtemps. Néanmoins, il vaut mieux prévenir Londres et Singapour. »

Vu le décalage horaire entre Bangkok et Londres, c'est en début d'après-midi que le télégramme arriva dans la capitale anglaise, à peu près en même temps que le coup de téléphone du Ministère des Affaires étrangères. Quelques minutes plus tard, le téléphone sonnait chez les Morgan qui habitaient dans une des rues étroites de Porth, petite ville galloise sise à l'entrée de la vallée de la Rhondda, dans le sud du pays.

¹ *Overseas Missionary Fellowship (Union Missionnaire d'Outre-mer)* — nouveau nom de la *China Inland Mission (Mission à l'intérieur de la Chine)*.

M^{mc} Morgan venait juste de finir la vaisselle. Elle traversa la salle à manger ensoleillée pour aller décrocher le récepteur posé sur une petite table dans le vestibule. «C'est M^{mc} Morgan?» s'enquit une voix d'homme à l'autre bout du fil. «Je vous téléphone de Londres, du siège de l'OMF. Je m'appelle Norman Pateman. » U s'interrompt un moment, puis reprit: «Je vous téléphone au sujet de Margaret. Je crains d'avoir de mauvaises nouvelles à vous annoncer. »

M^{mc} Morgan retint son souffle. Elle savait que Margaret était peu bien. Ses lettres hebdomadaires étaient arrivées comme à l'accoutumée — joyeuses et toute pleines de nouvelles — mais dans les dernières, il était souvent fait allusion à de douloureuses migraines... à une sorte d'allergie... des crises de diarrhée... Margaret était malade! C'était pour cette raison pensa-t-elle qu'on l'appelait de Londres. «Je m'y attendais» répondit-elle en essayant de garder son calme.

«Comment, vous vous y attendiez? A quoi vous attendiez-vous ?»

«Elle est malade, n'est-ce pas? Je m'en étais rendue compte en lisant ses dernières lettres. Est-ce que c'est grave?»

«Non, ce n'est pas de cela dont il s'agit. C'est plus sérieux, je le crains...»

«Plus sérieux? Que voulez-vous dire?»

«Elle a été enlevée par des terroristes. Nous venons de recevoir un télégramme de Bangkok. Je vous le lis: *Morgan Hanskamp kidnappées par des bandits stop Murray s'attend à prompt libération stop Apparemment enlevées pour s'occuper de blessés. Fin du télégramme...*»

«Nous pouvons être reconnaissants qu'elle ne soit pas seule» poursuivit la voix, sur un ton d'encouragement. «Il y a de bonnes raisons de penser qu'elles seront bientôt libérées. Nous allons prier intensément. Il va de soi que nous vous

tiendrons au courant du développement de la situation. Dès que nous aurons des nouvelles, nous vous les communiquerons. »

Mais M^{me} Morgan entendait à peine ce que lui disait son interlocuteur. C'était comme si sa pensée s'était entièrement arrêtée sur ces mots: «Kidnappée par des bandits».

C'était donc ça. Elle avait eu le pressentiment que quelque chose allait arriver, mais elle pensait que c'était en rapport avec la santé de Margaret. Ce qu'on lui annonçait était pire... Capturée par des bandits. Qu'allaient-ils lui faire? Où l'avaient-ils emmenée?

Elle raccrocha, complètement désorientée. Pas la peine d'essayer d'appeler Elaine, elle ne serait pas encore rentrée de son travail. Vers qui se tourner? Qui pourrait partager ce qu'elle ressentait et ce qu'Elaine aussi allait ressentir quand elle apprendrait que sa sœur avait été enlevée?

C'est alors qu'elle songea à Bert... Bert et Alma. Ils connaissent Margaret depuis l'enfance et l'aimaient comme une jeune sœur. Ensemble ils avaient partagé les problèmes, les difficultés, les joies aussi et les encouragements de leur minis tère pastoral. La dernière fois qu'elle était venue en congé, Margaret était sortie presque chaque matin sitôt après le petit déjeuner et, d'un pas alerte, partait en direction de la gare, tournait au bout de la rue et entrait au presbytère par la porte de derrière. Là, elle s'entretenait avec ses amis, on priait ensemble. Quand elle avait un après-midi de libre, elle et Alma allaient escalader les pentes qui surplombaient l'étroite vallée où les rangées de solides maisons grises construites pour les mineurs ressemblaient à de gros blocs de pierre jonchant le lit desséché d'une rivière. Non, personne à Porth ne ressentirait plus profondément que les Taylor le choc qu'elle venait de recevoir.

Mme Morgan décrocha son récepteur et fit leur numéro. «J'arrive immédiatement» s'empressa de dire Bert quand il entendit la nouvelle. Moins d'un quart d'heure plus tard, il parquait sa voiture près de la gare et se précipitait au N° 35 de Taff Street. La porte était entrouverte, on l'attendait, il entra. «Gwyneth!» il saisit les mains de M^{me} Morgan, les serra dans les siennes. Les paroles semblaient inopportunes, déplacées.

Ils s'assirent, l'un et l'autre. La mère de Margaret lui répéta le message qu'on venait de lui transmettre de Londres. «Je ne pourrai pas aller à la réunion de prière, ce soir» s'excusa-t-elle, «je dois rester ici. Il se peut qu'on m'appelle. Il pourrait y avoir du nouveau. »

«Cela va de soi» répondit Bert. «Pour le moment, je reste avec vous. Alma viendra nous rejoindre et j'irai alors à la réunion. Nous prions. Dieu sera avec elle... Il est maintenant avec elle... Que cette nouvelle nous parvienne aujourd'hui, le jour de notre réunion de prière! Margaret saura que nous allons prier pour elle, elle se souviendra que c'est aujourd'hui mardi. Dieu nous exaucera! Elle sera bientôt relâchée. Qui sait si la semaine prochaine, à la même heure, nous n'aurons pas une réunion d'action de grâces!» Il parlait avec confiance et M^{mc} Morgan acquiesça. Elle aurait souhaité partager son optimisme, mais elle se sentait lasse. Elle fixait le téléphone. Il pourrait sonner bientôt.

En Hollande, un message en provenance de Londres avait été transmis à Sonja van den Bergh, représentante de l'OMF pour les Pays-Bas. Pouvait-elle informer M^{mc} Hanskamp de l'enlèvement de sa fille et assurer M^{mc} Hanskamp des plus sincères prières de la Mission ?

Alors, la longue attente commença.

Extrait du journal de Margaret Morgan

Vois-tu les vagues, mon enfant?

Elles sont à l'image de ma compassion,

Ma compassion pour ceux qui sont

tristes, isolés, affligés et malades.

Les vagues ne se reposent jamais,

Elles déferlent continuellement.

Ainsi en va-t-il de ma compassion;

Elle s'étend sans relâche

Vers mes enfants et

Vers ceux qui sont perdus.

Mon enfant, Je désire en partager une mesure avec toi,

Et faire déferler en ton âme les vagues de ma compassion,

Afin que tu comprennes un peu ce que je ressens,

Combien j'aime.

Mets ta confiance en moi, mon enfant!

Fais-moi confiance pour tes besoins

Et pour répondre aux besoins des autres au travers de toi.

Reste près de moi, c'est tout ce que je demande.

Sois ouverte et prête à recevoir de ma plénitude.

Je veux me servir de toi comme d'un canal,

Un canal de ma compassion,

De mon amour et de ma grâce.

M. M.

En vacances au bord de la mer.

DIEU CHOISIT CE QUI EST FAIBLE

A vues humaines, Margaret Morgan était la dernière personne à qui l'on aurait songé confier les tâches pénibles et souvent rebutantes d'une léproserie sous les tropiques. Jamais ceux qui l'avaient connue enfant unique, frêle, facilement enrhumée, fragile de l'estomac, n'auraient pensé un seul instant qu'à quarante ans elle mourrait martyre de sa foi, prisonnière dans la jungle asiatique. A mesure qu'elle grandissait, on remarquait ses goûts raffinés et il n'était pas difficile de prévoir que si Margaret devait vivre au gré de ses inclinations, elle choisirait d'évoluer dans un cadre ordonné et artistique; sa table charmerait ses hôtes par le goût exquis de ses porcelaines chinoises et de son argenterie rutilante, tandis qu'elle-même consacrerait beaucoup de son temps à Mozart et à Beethoven. Mais on ne lui connaissait pas le goût des longues et astreignantes études. Elle était gentille et paisible, sans malice et très ouverte. Elle ne paraissait pas posséder les qualités qui font les martyrs. Cependant, l'apôtre Paul a observé que c'est parmi de telles personnes que Dieu fait son choix.

Margaret Morgan naquit dans le village minier de Porth, au Pays de Galles, le 15 juin 1934, à une époque où l'industrie du

charbon déclinait. On menaçait de fermer les mines et jour après jour on voyait s'allonger les queues de chômeurs, casquette sur les yeux, épaules voûtées, attendant sans trop y croire de pouvoir redescendre dans le puits. En ce temps-là, villages et villageois baignaient dans la grisaille, grisaille de la pauvreté. Le père de Margaret était tout heureux d'avoir un emploi sûr, même s'il était peu payé. Son travail consistait à encaisser locations et créances pour le compte d'une chaîne d'épiceries et il connaissait par cœur son chemin le long des rangées de maisonnettes construites à flanc de coteau dans cette vallée sinueuse de la Rhondda. Lui-même et sa famille vivaient dans l'une d'elles, surplombant la voie ferrée, non loin de la chapelle dont il était un des anciens. Très tôt, il y avait emmené sa petite fille, mais bien que toute sa vie Margaret restât loyale et attachée à sa petite chapelle galloise, il ne semble pas que l'école du dimanche ait jamais su l'enthousiasmer. Elle pouvait être très provocante à l'occasion et ses amis se souviennent d'une fois où elle fit sursauter ses monitrices quand elle se mit à chanter inopinément un air de music-hall qu'elle n'avait en tout cas pas appris en leur compagnie.

*« Marguerite, Marguerite, dis-moi oui, dis-moi oui!
Je suis à moitié fou d'amour pour toi!... »*

Sa petite voix enfantine s'élevait toute claire dans la chapelle malgré tous les «Chut» qui essayaient de la faire taire. Les «Silence, Margaret!» semblaient la stimuler plus encore, et elle poursuivit de plus belle:

*«Nos noces ne seront pas grandioses
Nous n'avons pas le sou pour louer un carrosse...»*

DIEU CHOISIT CE QUI EST FAIBLE 21

Sur ce, une main ferme lui fit comprendre que si elle persistait, il lui faudrait évacuer les lieux. En dépit de son jeune âge, elle comprit tout de suite que toute résistance était peine perdue. Mais il lui fallait terminer son couplet, coûte que coûte. Et tandis qu'on emmenait de force le brin de fillette aux yeux bleus et aux cheveux enrubannés, la dernière strophe vint frapper l'auditoire de tout son lyrisme :

*« Mais tu auras Pair mignonne
Sur le porte-bagages de ma bicyclette. »*

Sous des airs de douceur et de tranquillité, l'enfant cachait un caractère déterminé; tous ceux qui la côtoyaient le lui reconnaissaient et cela dès sa tendre enfance.

La mère de Margaret mourut, alors que celle-ci n'avait que trois ans. Son père, dans l'impossibilité de s'occuper d'elle, se vit forcé de se séparer de Margaret et la confia à sa grand-mère. Quatre ans allaient s'écouler avant que son père ne se remarie et ne soit à nouveau en mesure d'offrir à l'enfant une vie de famille normale. Bien que troublées, ces premières années s'effacèrent si complètement de la mémoire de l'enfant que lorsque la nouvelle M^{mc} Morgan, refusant instinctivement d'usurper la place d'une autre, parla parfois d'elle-même comme de sa belle-mère, Margaret lui dit sérieusement: «Je t'en prie, maman, ne dis pas ça. Ce n'est pas du tout ce que je ressens pour toi. Je ne me souviens pas de ma propre maman, tu es la seule que j'aie jamais connue. *C'est toi* ma maman ! » Et c'était vrai. Bien des années plus tard, alors qu'elle était missionnaire en Thaïlande, tous ceux qui travaillaient avec elle savaient que pour Margaret, la maison c'était Porth. C'était là que vivait Mammy et c'était là que toutes ses amies pouvaient être assurées d'un chaleureux accueil.

Pour sa nourriture, Margaret eut très tôt des préférences et des aversions très marquées. «Me faudra-t-il manger des panais?»¹ telle fut sa réaction immédiate à la suggestion que lui fit un jour sa tante Flo: «Margaret, que dirais-tu si un jour le Seigneur t'appelait à être missionnaire?»

Tante Flo était elle-même membre de la *Mission à P Intérieur de la Chine* et elle avait l'habitude de passer de longues vacances chez les Morgan. Tout ce qu'elle racontait de sa vie en Extrême-Orient passionnait ceux dont le cœur était sensible à une vie de dévouement et de sacrifice. Mais la seule impression que ses récits faisaient sur sa petite nièce était d'une autre nature, davantage en rapport avec la nourriture terrestre. Margaret avait de l'aversion pour certains aliments, et un dégoût sans borne pour les panais en particulier.

Tante Flo se passionnait pour la lecture et elle prenait une quantité de notes. Elle passait des heures, sa Bible ouverte devant elle, à préparer ses cours à l'intention des étudiants de l'École biblique où elle enseignait en Chine. Ce n'était pas du tout le genre de vie qui attirait Margaret. Si elle était tranquille, elle n'était pas timorée et ses prouesses acrobatiques firent tressaillir plus d'une personne de son entourage. Parfois, Bert Taylor la voyait sortir en courant de l'École secondaire de Ferndale, manteau au vent, et quand il lui proposait de la ramener chez elle sur sa motocyclette, elle était toujours ravie. A l'école, ce qu'elle préférait, c'étaient les jeux et la gymnastique. Margaret rêvait de devenir ballerine, perspective que n'approuvait nullement son entourage, comme on peut s'en douter.

¹ Plante potagère dont la racine est appréciée pour les bouillons, le pot-au-feu. Famille des ombellifères (Larousse).

Parfois, Margaret se retirait dans un silence boudeur, tandis qu'assise à la table du salon dans sa tenue de gymnastique, elle rechignait à faire ses devoirs. Pourquoi ne voulait-on pas la laisser assister aux cours de danse? Pourquoi les grandes personnes l'obligeaient-elles à rester à la maison pour écrire, écrire et toujours écrire? Elle n'avait rien fait d'autre en classe toute la journée. Mais la bouderie ne durait jamais et Margaret se reprenait bientôt à chanter, mais seulement une fois ses devoirs terminés.

«Margaret pourrait faire bien mieux, si elle le voulait», c'était la remarque type de ses bulletins scolaires, mais quand on lui suggérait qu'elle étudierait mieux si elle allait travailler dans une petite pièce isolée, où elle pourrait se concentrer loin du brouhaha de la radio, elle refusait tout net. Elle ne voulait pas être seule; elle ne voulait pas travailler dans le calme. Il lui fallait un fond musical.

«Toujours peur de manquer quelque chose» remarquait son père avec sagacité. C'était vrai, Margaret aimait savoir ce qui se passait; c'est pourquoi, sitôt rentrée, elle allait s'installer dans la salle de séjour. Se concentrer sur des additions, de la grammaire ou de la géographie dans la chambre exiguë, isolée, alors que tout à côté les conversations allaient bon train et que les tasses tintaient dans les soucoupes... Jamais! C'était tellement plus facile de faire ses devoirs quand il y avait du monde autour de soi. Margaret n'avait rien d'une recluse. Même plus tard, quand le côté mystique de sa nature se fut développé à un degré peu commun, elle ne perdit jamais l'immense intérêt qu'elle portait aux gens.

Enfant, elle n'était pas timide non plus, même si pendant les douze premières années de sa vie, elle resta fille unique. Elle prenait un plaisir évident aux fêtes de l'école du dimanche. Sa plus grande joie était de jouer des saynètes et elle

récitait de tout son cœur les textes qu'elle avait mémorisés sur les bancs de la chapelle. Les soirs de semaine, sitôt livres et cahiers rangés dans son sac d'écolière, elle se rendait chez des amies où elle aimait à se déguiser et en particulier dans la cave d'un voisin où l'on jouait la comédie.

Par contre, les poupées n'eurent jamais d'attrait pour elle. Elle chantait, elle nageait, elle se débattait avec fil et aiguille jusqu'à ce qu'elle ait appris à coudre, mais si à l'occasion parents ou amis lui offraient une poupée, ils étaient bien déçus en voyant Margaret n'y prendre aucun plaisir. Elle regardait la chose avec aussi peu d'expression qu'il n'en émanait du jouet et le mettait tout simplement de côté. Les poupées ne l'intéressaient pas.

Il n'en alla pas de même quand Elaine vint au monde. Une petite sœur! Margaret avait douze ans à la naissance du bébé; l'excitation et la joie de voir ce petit enfant dormir paisiblement dans son berceau ou gigoter de toute son énergie dans son bain firent naître en Margaret quelque chose que peronne n'aurait jamais soupçonné. «Elle est "une infirmière-née!"» remarquait son père en la voyant prendre le bébé en pleurs et le tranquilliser, ou encore dégrafer adroitement des langes mouillés et les remplacer avec une infinie douceur. En dépit de son jeune âge, Margaret savait parfaitement s'y prendre pour tenir confortablement le nourrisson dans ses bras, tandis qu'il savourait son biberon avec un indéfinissable contentement. «Je ne sais pas ce que je ferais sans toi», répétait M. Morgan à son aînée pendant les mois difficiles qui suivirent l'accouchement. En effet, M^{mc} Morgan, qui souffrait d'une grave affection de la colonne vertébrale, avait été contrainte de rester plusieurs semaines à l'hôpital. Leur aînée se comportait manifestement avec un sens des responsabilités auquel personne ne s'était attendu. Il était fier d'elle.

Au cours de cette douzième année de sa vie, un autre événement plus important encore bouleversa son existence. Un évangéliste de renom fit une série de réunions à Porth et c'est au cours de cette campagne que Margaret, avec quatre autres amies de l'école du dimanche, vinrent à une foi personnelle en Jésus-Christ. Tout ce qui avait été entendu depuis sa plus tendre enfance et accepté sans plus de conviction que le débarquement en Angleterre de Guillaume le Conquérant en 1066, prit soudainement vie, devint pour Margaret une intime réalité. Jésus-Christ né dans une étable à Bethléhem, il y a presque deux mille ans, Jésus-Christ mort crucifié à trente-trois ans hors des murs de Jérusalem, est le Fils même de Dieu. Il est vivant aujourd'hui, U est ressuscité des morts et II est monté au ciel, ce qui veut dire qu'il y est maintenant ! Jésus sait tout ce qui la concerne, elle, Margaret Morgan, et II est prêt à lui donner une vie nouvelle, grâce à laquelle elle pourra devenir la femme que Dieu veut qu'elle soit. Elle ne savait pas alors ce que cela allait impliquer, mais ce soir-là, dans la petite chapelle de pierre, elle s'agenouilla, accepta ce que Dieu lui offrait et, en retour, Lui demanda de l'accepter, elle, pour la vie et pour l'éternité. Mais dans cette expérience, il n'y eut rien de spectaculaire. A peine remarqua-t-on une légère différence dans son comportement. Après tout elle avait fréquenté l'école du dimanche depuis toujours et suivi avec régularité les réunions. C'était donc bien ce à quoi on pouvait s'attendre d'une jeune personne élevée chrétiennement. Margaret continuait à trouver l'étude ennuyeuse et déclarait à qui voulait l'entendre qu'elle ne resterait pas à l'école un jour de plus que ne l'exigeait la loi. Rien, ni personne, ne réussit à lui faire changer d'idée; elle refusa d'aller jusqu'au baccalauréat. Elle fut engagée comme dactylo dans l'entreprise qui employait son père. Dès lors, elle gagna quelque argent et se mit à

développer un goût pour des habits coûteux; en ceci elle n'était pas différente des adolescentes de son âge. Elle considérait aussi avec un certain dédain les linos de la maison paternelle qu'elle comparait sans aménité avec les tapis plus somptueux de certaines de ses connaissances. Elle était souvent distraite, et il lui arriva plus souvent qu'à son tour de ne pas savoir où elle avait laissé ses clefs. Margaret était bien comme toutes les autres jeunes filles ayant eu la même éducation qu'elle, sauf sur un point.

Elle avait un don particulier pour cultiver des amitiés spirituelles. Par la suite, cela s'avéra une de ses caractéristiques majeures. Elle aimait la compagnie de ceux avec lesquels elle pouvait s'entretenir librement d'expériences religieuses, prier et chanter sans réserve. Son cheminement avec Dieu comptait plus pour elle que les sorties ou l'attention de ses petits amis. Graduellement, elle abandonna certaines camarades et elle se mit à passer plus de temps en compagnie de Bert et d'Alma Taylor.

C'était un couple très hospitalier. Eux-mêmes avaient deux garçons. Ils encourageaient les jeunes à venir prendre le thé chez eux le samedi et le dimanche et la conversation s'orientait naturellement sur la vie chrétienne, l'étude de la Bible, et le chant de cantiques si familier aux jeunes cœurs gallois. Être chrétien est une joyeuse expérience, mais c'est aussi une expérience solennelle qui exige non seulement de la foi, mais encore de la patience, de l'humilité, de la persévérance et de l'amour, qualités qui ne croissent pas automatiquement, pas plus qu'un fruit excellent n'existe sans que l'arbre ne soit émondé. Quand Jésus offrit la vie éternelle à ses disciples, il ne leur cacha pas qu'elle serait accompagnée de souffrances et qu'elle exigerait des sacrifices, peut-être le don de la vie, sinon physiquement, du moins dans un sens moral. Bert et Alma ne

se faisaient pas faute de le dire ouvertement, mais ils le faisaient avec une telle sincérité que la jeunesse était séduite, et parmi elle Margaret. L'amitié qu'elle noua avec eux devait durer toute sa vie. Elle devint bientôt une des invitées les plus assidues du presbytère.

Ce fut en fréquentant un autre couple, de quelques années son aîné, que Margaret s'engagea sur la voie qui finalement devait l'amener jusqu'en Thaïlande. Ces amis avaient déménagé de Porth à Bath. Une certaine année, ayant appris que Margaret ne savait pas où aller passer ses vacances, ils l'invitèrent chez eux. Elle se retrouva dans un foyer chaleureux, tout plein de va-et-vient. Pour la plupart, les visiteurs étaient des jeunes et parmi eux plusieurs infirmières qui travaillaient dans les hôpitaux voisins et qui étaient tout heureuses d'accepter la chaude hospitalité du jeune couple lorsqu'elles avaient un moment de libre. Personne ne sait exactement qui influença la jeune dactylo de Porth, ni comment la chose arriva, mais le fait est qu'à la fin des deux semaines qu'elle passa à Bath, Margaret annonça qu'elle allait faire sa demande auprès du *Dispensaire Royal de Bristol* pour être engagée comme élève infirmière. Ses amis furent plutôt surpris. «C'est bien, pour autant que ce soit la volonté du Seigneur!» dirent-ils prudemment. «Mais assure-toi qu'il ne s'agit pas d'une impression passagère.» De retour chez elle, sa famille, ses amis, ses employeurs et ses collègues de travail étaient tous convaincus qu'il ne s'agissait que d'une impulsion sans lendemain, et chacun réagit selon sa nature contre l'idée d'un tel projet. La carrière d'infirmière est parfaite pour des filles solides, physiquement et psychiquement. Ce n'est pas un genre de travail pour Margaret, elle ne pourra jamais supporter les horaires interminables et irréguliers, les tâches trop lourdes et l'étude astreignante. «Tu te fatigues rapidement!»

«Les horaires sont impossibles, tu en perdras le sommeil.»
«Ta santé ne tiendra jamais le coup. Tu ne pourras pas soulever les patients. Tu n'es pas assez forte pour cela.» «Tu sais comme tu as facilement des migraines. Sitôt que tu es fatiguée, tu attrapes un rhume. »

Mais Margaret restait inébranlable. En réponse à ces remarques, elle affirmait que c'était la volonté de Dieu qu'elle devienne infirmière-missionnaire. Elle était persuadée qu'elle devait suivre cette voie, bien qu'elle n'eût pas son baccalauréat et que sans celui-ci, elle pouvait difficilement s'attendre à être acceptée comme candidate infirmière. Rien n'y fit. Une vision nouvelle de l'existence lui était apparue au cours de ces quinze jours de vacances et elle irait jusqu'au bout, quel que soit l'avenir que le Seigneur lui réservait. Elle n'aurait plus de paix intérieure si elle reculait maintenant. Finalement, ses parents lui donnèrent leur accord, sans enthousiasme cependant, et elle s'inscrivit.

Certes, c'était humiliant d'admettre qu'elle n'avait pas son baccalauréat et elle regretta son entêtement de ne pas avoir poursuivi ses études. Cependant, la directrice de Bristol lui fit savoir que si elle passait avec succès certains tests d'intelligence, elle serait admise. Il lui fallut trois heures pour répondre aux tests, mais elle réussit et, en septembre 1952, Margaret Morgan entra à l'Ecole préparatoire du *Dispensaire Royal de Bristol*.

«Elle ne va pas tenir le coup plus d'un mois!» La prophétie se révéla fausse.

Les expériences qu'elle fit au cours des trois années qui suivirent ne furent guère différentes de celles de la majorité des autres élèves-infirmières. Si elle était généralement plus fatiguée que ses compagnes à la fin de son service, et si elle avait besoin de plus de sommeil pour récupérer, elle réussissait

toujours néanmoins à se tirer du lit et à passer son uniforme pour être à l'heure à ses cours. Elle aimait particulièrement les travaux pratiques. Quant à l'étude, elle y mettait tout son cœur. Bien sûr, elle n'échappa pas aux difficultés qui sont le lot de toute élève infirmière, ainsi des supérieures au caractère difficile, aux ordres desquelles il fallait travailler!

Parfois ses visites mensuelles à la maison étaient assombries par l'appréhension de savoir avec qui elle devrait travailler à son retour à l'hôpital. Mais elle noua aussi de solides amitiés pendant les années passées à Bristol, tout particulièrement avec des infirmières de *X Union chrétienne*. Il y eut aussi une robuste sœur aux yeux bleus qui travaillait au service des urgences. Elle s'appelait Brenda Holton et venait de Liverpool. Brenda se préparait à partir comme infirmière-missionnaire, quelque part en Asie du Sud-Est. A cette époque-là, alors qu'elles travaillaient ensemble aux urgences et partageaient la responsabilité d'organiser les réunions hebdomadaires de *Y Union chrétienne*, elles étaient loin d'imaginer que l'une ouvrirait à l'autre le chemin des léproseries rurales en Thaïlande du Sud.

Extrait du journal de Margaret Morgan
*Pourquoi, Seigneur) les brise-cœur,
le vide, l'obscurité et la solitude!
Pourquoi les déceptions
à cause des autres, des circonstances
et par-dessus tout à cause de moi!
Pourquoi, Seigneur,
ne vois-je pas ta face!
Pourquoi est-ce que je n'entends pas ta voix
Ni ne ressens ton amour!*

*Mon enfant, maintenant tu ne comprends pas
Mais un jour, tu sauras pourquoi.
Aie confiance en moi, même si tu ne peux pas
Voir ma face.
Ni entendre ma voix.
Ni sentir mon amour.
Parce que tes sens sont obscurcis.
Cela ne signifie pas que je sois loin,
Ou que je ne me souviens pas
Ou que je retienne mon amour.*

*Je voudrais que tu te souviennes que
C'est au travers des souffrances
Qu'il fut rendu parfait,
Que c'est par les choses qu'il a souffertes
Qu'il a appris l'obéissance.
Comme j'ai agi avec mon Fils,
De même, j'agis avec toi.
Lui m'a fait confiance,
Toi, aussi, tu dois me faire confiance.
Souviens-toi, mon enfant,
Tu marches par la foi
Et non par la vue,
Avec les yeux fixés sur moi,
pas sur toi,
ni sur les autres,
ni sur les circonstances.*

*Au travers des difficultés,
Mets ta confiance en moi,
Fais-moi confiance pour affiner,
Pour fortifier, pour parfaire.
Fais-moi confiance pour te rendre
Comme mon Fils,
Mon Bien-aimé en qui je prends mon plaisir!*

M. M.

CHAPITRE 2

PORTEUSE DE FARDEAUX

Les circonstances de Margaret étaient aussi différentes de celles de Minka que la Galloise l'était de la Néerlandaise. Margaret était toute menue, et on la perdait facilement de vue dans la foule. Minka, au contraire, mesurait un bon mètre quatre-vingts et on ne pouvait manquer de la remarquer où que ce soit. Avant qu'elle ne se rende en Thaïlande, Margaret coula une existence sans histoire que rien de majeur ne vint sérieusement troubler. Minka, par contre, mena une vie agitée et pleine d'imprévu, remplie de changements et d'obstacles, marquée du sceau de sa loyauté inconditionnelle à sa famille et à Dieu qui la soutint au milieu des horreurs des camps d'internement japonais.

Même sa naissance fut entourée d'excitation et d'imprévu. En effet, elle naquit peu avant minuit, le jour même de l'anniversaire de la reine Wilhelmine, en 1922, tandis que les réjouissances nationales en l'honneur de la populaire souveraine de Hollande commençaient à peine à se calmer. En fait, le jeune couple Hanskamp avait organisé une petite réception pour leurs amis, dans leur appartement qui donnait sur la Place de Maassluis, et ils durent l'annuler précipitamment, quand on s'aperçut que leur premier enfant allait être en avance sur l'horaire prévu.

Le sourire de Minka, dont elle ne devait jamais se départir, se dessina très tôt sur son visage d'enfant.

Un jour, des parents désespérés demandèrent au père de Minka, qui était instituteur, s'il voulait bien essayer de faire entendre raison à leur garnement. M. Hanskamp décida d'utiliser la manière douce et, entre autres exercices, il envoya le turbulent garçonnet faire des courses pour sa femme. A son retour, suprême récompense, il lui permit d'aller contempler le bébé dans son berceau. Quand Minka ouvrit les yeux, se mit à gazouiller et à sourire, il s'écria avec extase: «Elle m'a souri! Elle m'a souri!» L'instituteur et son épouse attribuèrent leur succès et la métamorphose de l'enfant au sourire de Minka et à la prière.

Quelques mois après sa naissance, alors qu'ils revenaient de l'église, un certain dimanche, M. Hanskamp dit à sa femme: «Chérie, je pense que le moment est venu pour nous d'aller en Indonésie. » Depuis longtemps déjà, la pensée de servir Dieu dans ce pays avait occupé son esprit, et il venait d'être invité par l'*Eglise réformée de Hollande* à se rendre à Java, pour diriger une école pour enfants chinois. Très à propos, un verset d'Esaië confirmait que la longue attente touchait à sa fin: «Car tu ne partiras pas en hâte, ni ne prendras la fuite, mais le Seigneur te précédera et le Dieu d'Israël sera ton arrière-garde. »

C'est ainsi qu'à l'âge d'une année, Minka quittait le plat pays qui l'avait vu naître pour les paysages montagneux de Java, sa végétation tropicale luxuriante et sa population si haute en couleurs. C'est à Java que ses frères et sœurs virent le jour. Elle-même devint une parfaite enfant de l'île, courant nu-pieds autour de l'hôpital et de l'école de la mission et se faufilant sans aucune gêne dans les huttes habitées par la population indonésienne et chinoise.

C'est au cours d'une de ces incursions qu'elle vit un jour quelque chose qui la fit se précipiter vers sa mère, toute excitée: «Maman! Maman! Je viens de voir quelque chose d'extraordinaire. Chez une dame chinoise, y a un bébé qui est venu au monde. Je t'assure que je l'ai vu. J'ai vu comment le bébé est né, j'ai vu comment l'infirmière a fait, c'était merveilleux! J'ai tout vu!» En bonne occidentale, M^{mc} Hanskamp fut profondément troublée à l'idée que sa fille, qui n'avait pas encore dix ans, ait été mêlée de si près à l'intimité de la condition humaine. «Minka a des mains de sage-femme», lui avait dit un jour le docteur de la Mission; mais elle n'aurait certainement pas souhaité qu'elle se familiarise si tôt à la profession. Pour Minka, cependant, l'expérience n'eut rien de traumatisant. Elle venait simplement d'avoir un aperçu sur l'un des mystères de la création, à savoir que la vie naît de la souffrance, et que la joie de cette vie efface la douleur qui la précède. En plus, elle avait vu l'habileté des mains douces et expertes qui travaillaient avec une pression insistante, facilitant la naissance en même temps qu'elles soulageaient la douleur. Est-ce à ce moment-là que naquit en elle le désir de se servir un jour de ses mains dans un but semblable?

En dépit de toute sa vitalité, Minka était une enfant paisible, animée tout entière d'une immense sympathie pour la faiblesse des autres, ce qui fit d'elle, dès son plus jeune âge, une nurse et une gardienne d'enfants. Elle s'occupait de ceux du docteur aussi bien que de ses propres frères et sœurs, chantant et imaginant pour eux des saynètes. Pour sa part, elle se tenait toujours à l'arrière-plan. Ses deux sœurs cadettes, mignonnes et pétulantes, avaient toutes chances de tenir les rôles principaux, dans la vie comme dans les jeux. Mais M^{mc} Hanskamp savait que quoi qu'il arrive, Minka était là — spécialement quand les choses tournaient mal.

Si Anne et Alice se querellaient, Minka rétablissait la paix. Gérald avait-il fait une fugue, Minka partait à sa recherche. John avait-il fait une chute, sa grande sœur nettoyait et pansait les genoux couronnés.

Si bébé Margaret ne pleurait plus, c'était parce que Minka l'avait pris dans ses bras.

Elle était trop préoccupée des autres pour avoir de graves problèmes personnels ; aux yeux de ses parents, elle était une enfant exemplaire. Seule Minka était d'un autre avis. Un après-midi, à l'heure de la sieste, sa mère la découvrit dans sa chambre, une bible illustrée sur ses genoux et pleurant à chaudes larmes. C'était si épouvantable de penser à tout ce que le Seigneur Jésus avait souffert sur la croix, à cause d'elle, Minka, si souvent désobéissante et qui ne faisait pas ce qu'elle devait.

En 1935, une année après la naissance de Margaret Morgan au Pays de Galles, Minka retournait en Hollande pour y parfaire son éducation et vivre chez des parents à Arnhem. Tout était désormais bien différent pour elle. Le ciel bleu des tropiques avait fait place au ciel plombé de Hollande qui ne laissait percer le soleil qu'avec parcimonie. Qu'elle était loin, la végétation surabondante et multicolore de la station missionnaire où il faisait si bon courir pieds nus. Désormais, son horizon était limité aux rangées de maisons, alignées le long des rues sans marchands et sans échoppes et dans lesquelles il fallait marcher calmement, toujours tirée quatre épingles et les pieds emprisonnés dans des chaussures. Et, pour comble de malheur, elle était seule, séparée de sa famille qui était le centre de sa vie et de ses affections.

Pour Minka, ce ne furent pas des années heureuses; et la déclaration de la guerre en Europe, qui fut une calamité pour des millions de personnes, devint pour elle l'occasion de

retrouver sa famille. Au vu de l'avance des armées de terre et de la suprématie de la marine allemande, il fut décidé de renvoyer Minka auprès de ses parents restés en Indonésie. La perte d'un navire hollandais en novembre 1939 rappela à tous l'extrême gravité de la situation et, le mois suivant, Minka s'embarquait joyeusement pour aller rejoindre les siens dans la ville de Bandung. C'est là qu'elle passa les deux années les plus heureuses et les plus normales de sa vie. Elle termina ses études au collège de Bandung, Bandung qui vit naître son petit frère Pierre, Bandung qui fut le témoin muet d'une romance qui aurait bien pu finir en mariage, Bandung enfin où elle donna son cœur à Jésus-Christ.

Puis ce fut le 7 décembre 1941. En attaquant simultanément Pearl Harbour, Manille et l'île Hawaï, le Japon déclarait la guerre aux Alliés. Avant la fin du mois, les armées nipponnes avaient débarqué en Malaisie, aux Philippines et à Sarawak, tandis que Hong Kong s'était rendue. En janvier, la Nouvelle-Guinée et les Îles Salomon avaient été envahies à leur tour et en février la nouvelle éclata comme une bombe que Singapour était tombée après une semaine de résistance.

Dans les jours qui suivirent, les Japonais s'emparaient de Sumatra. L'invasion de l'Indonésie avait commencé.

A cette époque, Minka travaillait comme secrétaire au quartier général des forces du général Wavell à Bandung. Elle était assermentée et s'était engagée à ne rien divulguer de ce qu'elle y entendait. Tandis que sur les ondes de la radio secrète arrivaient des nouvelles de source militaire et gouvernementale concernant l'évolution du conflit, elle eut connaissance d'informations qui n'étaient destinées qu'au personnel du haut commandement et Minka fut avertie de la nécessité vitale de ne les divulguer à personne. Jour après jour, elle rentrait chez elle, silencieuse, pâle, lèvres serrées. Elle savait quelque chose

que son père ignorait, bien qu'il suivît les nouvelles radio diffusées avec la plus grande attention. L'invasion de Java était imminente.

«Père, je pense que ce serait une bonne idée de rassembler des vivres dans les abris antiaériens». Ce fut tout ce qu'elle dit, un certain jour, quand elle sut que les raids aériens n'allaient pas tarder à s'intensifier.

Mais il ne s'écoula pas longtemps avant que tout le monde sache que Java s'était rendue et que dans peu de temps les soldats ennemis entreraient dans le village. Et la peur s'empara de la population.

«Les Coréens vont arriver les premiers» murmurait-on. «Ils sont impitoyables... rien ne les arrête. Nos femmes sont en danger»!

« Il faut à tout prix cacher les jeunes filles ! » Les défenseurs de la ville s'étaient déjà enfuis, tous ceux qui avaient pu s'échapper l'avaient fait, l'ami de Minka était du nombre. Désormais, rien ne pouvait être fait pour se sauver et les jeunes gens étaient ceux qui couraient le plus grand danger. Ils pouvaient être abattus à vue! Qu'ils s'enfuient à tout prix, gagnent la côte, trouvent un bateau, n'importe quelle embarcation, allant n'importe où — n'importe où, loin des ennemis. Mais les jeunes filles, elles, ne pouvaient pas s'enfuir ainsi. Elles ne devaient être vues à aucun prix. Il fallait donc les cacher.

C'est ainsi que Minka, Anne et Alice furent cachées dans une petite pièce, dont on dissimula l'accès par une grosse armoire. Elles y passèrent des semaines, jusqu'à ce que les féroces soldats coréens aient quitté les lieux, laissant la place aux autorités civiles japonaises.

Dans un premier temps, les choses n'allèrent pas trop mal, même s'il y avait des restrictions. Tout le monde devait être

fiché, les radios furent confisquées et personne ne pouvait se déplacer sans autorisation. Des réfugiés hollandais arrivèrent du centre de Java, quelques-uns s'installèrent chez les Hanskamp.

Trente ans plus tard, tandis qu'elle évoquait ses souvenirs, la mère de Minka disait : « Sans doute, ce furent des temps très difficiles pour nous tous. Mais il me souvient que nous riions souvent. Nous réussissions à voir le côté amusant des événements et quand quelque chose de drôle arrivait, ou quand quelqu'un racontait une plaisanterie, nous riions de bon cœur ! »

Mais il ne fut plus possible de rire quand M. Hanskamp fut arrêté avec de nombreux autres détenteurs de passeports hollandais et emmené dans un camp d'internement. Tout d'abord, sa famille fut autorisée à lui rendre visite et à lui faire parvenir quelques colis de vivres, mais il ne tarda pas à être transféré dans un autre camp dont personne ne connaissait l'emplacement. Puis, une partie de la ville de Bandung fut entourée de bambous et de barbelés et on y arqua quelque douze mille femmes et enfants hollandais. Là encore, les Hanskamp étaient reconnaissants d'être ensemble, bien qu'ils aient été entassés dans une minuscule maisonnette jusqu'au moment où les Japonais décidèrent de diriger les garçons sur d'autres camps. Gérard, qui avait quinze ans, fut le premier à partir. Quelque temps plus tard, à mesure que les groupes d'âge baissaient, ce fut le tour de Jean. Il n'avait que dix ans.

La nourriture se faisait plus rare. Les rations journalières diminuaient de plus en plus et si on ne veillait pas, on risquait de se les faire voler. C'était effarant de voir le nombre de personnes prêtes à dérober le sucre, le pain, ou le riz de leurs compagnons d'infortune.

La nourriture devint bientôt la principale préoccupation et le sujet des conversations de tous. Les femmes âgées se réunissaient en petits groupes et élaboraient toutes sortes de menus imaginaires, et discutaient des petits plats qu'elles mouraient d'envie de mijoter. Certaines des plus jeunes internees, torturées par la faim, trouvèrent le moyen d'obtenir ce dont elles rêvaient. Après tout, les sentinelles étaient des hommes.

Au fur et à mesure que le temps passait, les choses allaient en empirant. Les prisonnières de Bandung furent transférées dans un autre camp encore plus bondé. Puis ce furent les longs trajets en train vers une destination inconnue. Chacune n'avait le droit d'emporter avec elle que vingt kilos de bagages, pas plus, et celles qui étaient trop faibles pour les porter devaient tout simplement s'en passer. «Allez, ouste, grimpez! Plus vite!» Les malheureuses étaient entassées sans ménagement dans la fétide semi-obscurité du convoi dont on avait condamné les fenêtres. Et pendant deux journées entières interminables, sans nourriture, sans eau, on roulait, on roulait encore... Quelles proies pour la tuberculose. Plusieurs personnes moururent dans ce train. Quand enfin on atteignit Djakarta, les Hanskamp ne se virent attribuer pour tout logement, qu'une petite pièce qui avait servi de morgue. Après un certain temps, on les transféra à nouveau, cette fois à Tjideng, le pire de tous les camps.

«Matin et soir il fallait se mettre en rang pour l'appel. Si on omettait de s'incliner devant l'officier japonais, c'était une volée de coups. Si on s'inclinait trop bas, c'était encore une volée de coups, parce qu'il prenait cela pour une insulte. Si, pour une raison quelconque, le commandant du camp était de mauvaise humeur, c'était le «drill» pour tout le camp. Pendant des heures, il fallait rester debout sous un soleil de

plomb, tandis que sous les pieds la terre était aussi chaude qu'une plaque de four. Si notre voisine vacillait et était prête à tomber, nous ne devions pas la secourir. Si elle tombait, le garde la frappait jusqu'à ce qu'elle se relève ou jusqu'à ce qu'elle ne puisse bouger et alors il l'abandonnait là, sur place. Nous savions donc ce qui nous arriverait, aussi tous nos efforts tendaient à nous tenir debout, et cela pendant des heures interminables, criant à Dieu intérieurement. Le seul moyen de tenir était de mettre son entière confiance en Dieu, de se rencontrer en petits groupes de prière et de lire la Bible quel que soit notre épuisement. A mesure que la situation se dégradait, des femmes devenaient folles, d'autres se mettaient à voler pour une bouchée de pain ou se laissaient aller au désespoir. Mais si vous mainteniez la communion avec Dieu par la prière, par la foi, demandant et recevant la vie divine, vous pouviez résister et supporter la crasse, la puanteur, les mouches, la faim, l'épuisement, parce qu'au travers de tout cela, Christ était avec vous. Il y avait des moments bénis où la orésence de Jésus vous inondait de paix. »

Ce fut ainsi que ces longues années sombres s'écoulèrent, Minka se frayant un chemin au travers de celles-ci, en travailant au dispensaire du camp. Elle prit sur elle les responsabilités de la famille, au point que sa sœur Alice pouvait dire plus tard: «Sur le moment, on n'avait pas le sentiment que les choses allaient si mal. Je pense que c'est parce que Minka était là. D'une certaine manière, c'était elle qui portait la charge, qui nous protégeait. Elle était l'aînée et nous lui faisons confiance, c'était sur elle que nous nous appuyions. »

C'était vrai. Minka était là, Minka était toujours là. Quand, au début, les internés du camp de Bandung avaient encore occasionnellement l'autorisation de sortir pour s'approvisionner, c'était Minka qui s'en allait sur un vieux tricycle

et revenait de la boutique chinoise qui se trouvait au bas de la colline, haletante, mais triomphante aussi, avec son chargement de victuailles. Plus tard, lorsque M^{mc} Hanskamp tomba malade et que les restrictions se firent plus sévères encore, ce fut en réponse aux prières de Minka qu'un événement miraculeux se produisit. Marchant un jour en bordure du camp, elle entendit chuchoter «Hanskamp!» et on lui passa un panier plein de vivres au travers des barbelés. Il y avait bien certains amis indonésiens et chinois qui, de temps en temps, leur faisaient parvenir un colis par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, mais en l'occurrence, elle ne sut jamais la provenance du mystérieux panier qui contenait exactement ce dont sa mère avait besoin.

A une autre occasion, cependant, elle sut parfaitement la provenance d'un certain médicament. C'était lors de leur internement dans le terrible camp de Tjideng. Minka avait remarqué que sa mère commençait à enfler, et elle apprit par les médecins hollandais avec qui elle travaillait à l'infirmerie qu'elle manquait de protéines. Malheureusement, de protéine, il n'y en avait point dans le camp, mais elle savait que les escargots en sont riches. Elle se mit donc en chasse, très discrètement et prépara une potion qu'elle saupoudra de poivre. «Maman, ne me demande pas ce que c'est. Prends, c'est tout ce que je te demande. »

Il y eut naturellement des moments où elles n'eurent plus aucune provision. Une fois, pour l'anniversaire de leur mère, Minka et ses sœurs avaient secrètement vendu leur ration quotidienne de pain pour lui acheter une tasse. Malheureusement, le lendemain, les Nippons faisaient savoir qu'il n'y aurait plus de distribution pendant trois jours. La pauvre M^{mc} Hanskamp devait se sentir un peu comme David, quand les trois vaillants hommes avaient risqué leur vie pour

lui apporter de l'eau du puits de Bethléhem. «Peu importe, Maman. Nous sommes heureuses d'avoir pu t'offrir cette tasse pour ton anniversaire. Nous le désirions et cela nous a causé de la joie. »

Nourriture ou pas de nourriture, elles devaient travailler. En dépit de leur extrême faiblesse, elles préféreraient aller dans les champs charrier des pierres, creuser et planter. C'était moins dur d'être dehors même au soleil brûlant plutôt que de rester dans le camp où régnait une épouvantable odeur de mort. Mais quand on désigna les jeunes filles pour transporter du mobilier, charger et décharger des pianos, des réfrigérateurs et des fourneaux il sembla que la mesure dépassait son comble. «Nous ne pouvons pas. Nous n'en avons pas la force. Nous ne pouvons pas soulever de pareilles charges...»

Mais quand elles surent que leurs mères et les enfants seraient maintenus sous un soleil de plomb, au camp, jusqu'à ce que le travail soit achevé, tant bien que mal, elles le firent. Minka tomba si sérieusement malade au camp de Tjideng, que les médecins qui l'auscultaient se dirent les uns aux autres: «Elle n'en a plus pour longtemps, ce n'est qu'une question d'heures.» Elle les avait entendus et elle sentit comme quelque chose au dedans d'elle crier sur un ton de défi «Non, je ne mourrai pas ! » Comme le roseau de la fable, Minka plia, mais ne rompit point. Lentement, très lentement, elle se rétablit.

L'événement le plus dur que la jeune fille connut fut probablement la nuit où, contre les ordres des autorités du camp, elle se glissa furtivement jusqu'au dispensaire pour visiter une malade qu'elle avait soignée pendant la journée. Elle n'ignorait pas ce qui lui arriverait si elle se faisait prendre. Les deux séances de correction qu'elle avait subies pour offenses mineures seraient insignifiantes en comparaison de ce qu'elle aurait à endurer dans la prison du camp. Mais son souci pour

ses malades était si intense qu'elle retournait souvent les voir après la nuit tombée. «Oh Dieu, envoie tes anges pour me cacher» suppliait-elle, tandis qu'elle se mettait en route, et elle finissait toujours par rentrer sans s'être fait remarquer. «J'ai un sentiment de sécurité quand Minka est dans les parages» avait déclaré à sa mère un des médecins hollandais. «On dirait qu'elle bénéficie d'une protection spéciale. »

Cette nuit-là, donc, elle rentrait sauve une fois de plus. Mais lorsqu'elle arriva dans la baraque surpeuplée, sur l'étroit morceau de plancher qui lui était réservé, elle s'effondra en larmes.

«Oh, pourquoi?» sanglota-t-elle. «Pourquoi toutes ces souffrances? Qu'est-ce que Dieu peut bien vouloir? Pourquoi les permet-il ?»

Pourquoi? Et le motif de cette désolation, quel est-il? Et cet apparent triomphe du mal et de la mort? Pourquoi l'homme doit-il être oublié au fond de sa faiblesse et de son désespoir? Elle venait de prier avec une femme qui se mourait, elle la connaissait et elle l'aimait. La vue de ses souffrances qu'elle était impuissante à soulager, le sens de plus en plus aigu de la misère du camp, venaient d'ouvrir des abîmes de désarroi qui demandaient enfin une réponse, une raison. Pourquoi ?

Ce cri d'un cœur en agonie était trop profond pour qu'il puisse être calmé par la sympathie ou les explications des hommes. Epuisée de chagrin, Minka finit par s'endormir. Le jour suivant, elle se leva comme à l'accoutumée et vaqua aux rudes occupations du camp sans que personne ne remarquât en elle un quelconque changement. Mais l'interrogation pesa longtemps sur son cœur. Seul l'Homme du Calvaire, dont le cri d'agonie «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» avait révélé une détresse plus profonde encore

que la sienne et pouvait lui donner la réponse d'amour qui finalement fit taire son interrogation.

Comme on pouvait bien s'y attendre, aucunes nouvelles du monde extérieur ne parvenaient au camp; et quand la guerre se termina soudainement en août 1945, avec la reddition sans conditions du Japon, neuf jours après l'explosion de la première bombe atomique à Hiroshima, les conditions des internés d'Indonésie ne s'améliorèrent que progressivement. Seuls la différence d'attitude des gardes japonais, l'assouplissement des restrictions et la suspension des châtiments laissaient supposer que la guerre était probablement terminée. Même lorsqu'un camion chargé de soldats occidentaux entra un jour triomphalement dans le camp, apportant l'assurance de la victoire et l'espoir d'un meilleur ravitaillement pour ceux qui s'y trouvaient, les conditions de vie ne changèrent pas beaucoup. L'Indonésie, libérée de la domination niponne, résistait obstinément à toute sujétion à l'ancienne tutelle coloniale hollandaise. Des groupes de jeunes nationaux militaient déjà et réclamaient l'indépendance. Les femmes hollandaises et les enfants étaient davantage en sécurité dans les camps qu'à l'extérieur, tant que duraient les démarches administratives concernant ceux qui y étaient décédés, qu'on réunissait les familles dispersées et qu'on organisait leur rapatriement en Hollande. Jour après jour les femmes se réunissaient à l'entrée du camp où l'on affichait la liste des vivants et des morts.

La nouvelle de l'arrivée de M. Hanskamp, parfaitement inattendue, fut tout d'abord accueillie avec incrédulité lorsqu'une fillette l'apporta. «Votre papa est à l'entrée du camp. Il demande que vous alliez le voir. »

«On ne plaisante pas sur un tel sujet!» répondit vertement la mère de Minka. C'est trop sérieux, et la tension causée par

l'attente lancinante était insupportable. «Très bien, ne me croyez pas!» rétorqua la fillette offusquée, et elle s'en alla. Quelque chose dans son allure fit néanmoins dire à Alice: «Maman, pourquoi ne vas-tu pas voir? Après tout, c'est peut-être vrai?» Pour sûr que c'était vrai! Méconnaissable, épouventablement maigre, c'était bien lui. Il leur sourit. Les circonstances par lesquelles il était passé avaient été pires encore que celles de Tjideng, mais il avait survécu, et il était là. Puis ce fut le tour de Gérald, puis celui de Jean. La famille Hanskamp au complet émergeait du cauchemar et, en 1946, elle regagnait la Hollande.

Les dix années qui suivirent réservèrent à Minka une longue suite de désillusions et de frustrations qui commencèrent peu après son arrivée en Hollande. Avec l'entraînement et l'expérience d'infirmière qu'elle avait acquis dans les camps d'internement, Minka s'attendait à pouvoir se présenter aux examens finals et commencer tout de suite à travailler. A sa grande déception, elle apprit que tous les cours organisés au prix de mille difficultés et donnés avec le plus grand soin par les médecins et par les infirmières hollandais des camps en Indonésie ne pouvaient pas être reconnus. La lutte journalière contre la mort, l'expérience acquise à soigner des cas de sous-alimentation, de dépression, l'ingéniosité qui avait été déployée pour tenter de rendre appétissante une nourriture si rare qu'on en arrivait des fois à devoir mesurer les grains de riz, tout cela ne comptait plus, alors que de nouvelles techniques et de nouveaux médicaments, dont elle n'avait jamais entendu parler, étaient utilisés. C'est ainsi qu'à l'âge de vingt-quatre ans, Minka entra dans un hôpital d'Amsterdam pour commencer ses études officielles.

Deux mois plus tard, elle apprit que sa mère était tombée gravement malade. Impulsive, elle planta ses études pour

courir à son chevet, indifférente aux semonces de la directrice. De ce fait, elle perdit sa place à l'école d'infirmières. Suivit une période d'incertitude. Allait-elle devenir sage-femme? Un moment, il sembla qu'une porte s'ouvrait, puis elle se referma et s'ouvrit à nouveau. Finalement, en automne 1947, Minka reprenait ses études et, quatre ans plus tard, en tant qu'infirmière et sage-femme diplômée, elle commençait à s'enquérir auprès des sociétés missionnaires hollandaises des possibilités de travail outre-mer.

Elle ne reçut pas d'encouragement. Les champs missionnaires étaient pourvus en sage-femmes autochtones; les réponses étaient toujours négatives, on n'avait pas besoin d'infirmières-missionnaires.

A cette époque, sa famille commença à se disperser. Sa sœur Alice s'était mariée et s'était installée en Nouvelle-Zélande. C'est de ce pays qu'elle écrivit à Minka lui expliquant que de nombreuses femmes d'émigrants n'aimaient pas aller accoucher à l'hôpital et préféraient recourir aux soins d'une sage-femme privée. Pourquoi ne pas aller en Nouvelle-Zélande? C'est ainsi que, la trentaine passée, Minka s'embarqua pour ce pays et se mettait à apprendre une autre langue. En effet, si elle voulait y vivre et travailler, il lui fallait parler l'anglais. Après dix-huit mois d'études diligentes, elle le parlait parfaitement, avec un très léger accent, et elle l'écrivait si bien que seules certaines tournures trahissaient, à l'occasion, qu'elle n'était pas d'origine anglo-saxonne. Elle obtint un brevet sans difficulté.

La Nouvelle-Zélande était un Eldorado pour ses exceptionnels talents d'infirmière et, une fois qu'elle fut connue, partout on réservait un chaleureux accueil à cette grande jeune femme venue des Pays-Bas, toujours souriante, toujours prête à rire d'elle-même. Elle se fit très rapidement de nombreux amis.

Pourtant elle n'était pas causeuse, elle préférait laisser parler les autres, choisissant de rester à l'arrière-plan. Minka aimait la maison d'Alice qui lui était toujours ouverte, où elle pouvait prodiguer sa chaude affection à ses neveux et nièces qui la lui rendaient bien. La compagnie des enfants l'enchantait toujours. En fait, il n'y avait pas de raison pour qu'elle ne se fixe pas définitivement en Nouvelle-Zélande. C'est ce qu'elle fit, pour un certain temps du moins, déménageant souvent et gagnant convenablement sa vie. Puis, soudainement, elle perdit sa tranquillité. Elle n'était pas satisfaite et n'arrivait pas à comprendre pourquoi.

Comment pouvait-elle savoir qu'un petit groupe de missionnaires avaient quitté la Chine sous la pression communiste en 1951 et avaient gagné le sud de la Thaïlande pour annoncer l'Évangile à la population musulmane? Comment pouvait-elle savoir que ceux-ci se débattaient au milieu des difficultés du thaï et du malais, qu'il fallait apprendre à tout prix et s'acclimataient tant bien que mal à la chaleur humide et énervante des tropiques, eux qui étaient habitués au climat sec et froid du nord de la Chine? Comment pouvait-elle savoir qu'ils sentaient le besoin de forces jeunes pour mener à chef une tâche qu'ils ne pouvaient eux-mêmes espérer qu'ébaucher? Comment pouvait-elle savoir que ces missionnaires, se conformant à l'ordre du Seigneur, priaient le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers ?

Personne ne lui avait révélé ces besoins, mais Minka avait entendu parler de la *Mission à l'intérieur de la Chine* quand elle était enfant à Java; elle ne savait rien des centaines de missionnaires qui avaient quitté la Chine et commencé un nouveau ministère dans les pays du Sud-Est asiatique. Comme elle le dira elle-même plus tard, elle n'était consciente que d'une chose: «En septembre 1955, je me rendis compte que le

travail que je faisais ne m'apportait aucune satisfaction. Je priai donc avec ferveur et le Seigneur me dit: «Minka, je veux me servir de toi.» Mais je ne savais pas comment. A cette époque, j'étais en fréquents déplacements et ne connaissais personne à qui je puisse faire part de mes préoccupations». En avril 1956, elle s'adressa à une organisation missionnaire, mais ne reçut pas de réponse.

«Subitement, prise d'un terrible mal du pays, je réservai un passage pour la Hollande. Cette décision me fit perdre toute paix intérieure. Je me mis à fréquenter des réunions organisées par l'équipe du D^r Orr. A la dernière rencontre, j'eus le sentiment que je devais lever la main. Je fus conduite dans une petite salle et je promis au Seigneur de ne pas rentrer en Hollande, mais d'aller où Lui voulait que j'aille. Et la paix revint ».

«Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'allait être l'étape suivante. C'est alors que ma mère m'écrivit au sujet de la *CIM* (*Mission à l'intérieur de la Chine*) ».

«Ayant obtenu l'adresse de cette mission, j'obtins un rendez-vous avec le directeur pour le lendemain soir.» A un détail près, elle trouva l'entrevue tout à fait encourageante. Cette mission, qui dépendait si complètement de Dieu pour ses besoins matériels et, de plus, travaillait dans le Sud-Est asiatique, une région qui l'attirait tout particulièrement, était une organisation au sein de laquelle elle pourrait être heureuse. En outre, on ne lui laissa pas entendre que les infirmières sages-femmes n'y étaient pas les bienvenues. Il y avait cependant un point sombre. Il était de taille et elle ne pouvait rien y changer:

«Mon âge était un problème. Je m'en allai plutôt déçue.»

Ce soir-là, inhabituellement déprimée, elle rentra chez sa sœur, M^{me} Alice Van Zweeden. Elle avait désormais passé la

trentaine, et elle ne pouvait pas faire sa demande auprès de la *CIM* avant deux ans, deux années d'études dans un collège biblique. Il y avait bien le Collège biblique d'Auckland, dont elle avait entendu parler, mais même si elle pouvait y entrer comme étudiante (ce qui était encore incertain, vu son âge), elle n'avait aucune assurance de la part de la *CIM* d'être ensuite acceptée comme candidate. Valait-il alors la peine de prendre contact avec le Collège? Mieux vaudrait abandonner ses rêves de missionariat et s'établir définitivement comme infirmière en Nouvelle-Zélande...

Quand Abraham reçut l'ordre de quitter Ur, il s'en alla, sans savoir où il allait. Quand les enfants d'Israël se trouvèrent sur les bords de l'infranchissable Mer Rouge, Moïse leur commanda d'aller de l'avant, et c'est ce qu'ils firent. Et Philippe, l'évangéliste, obéit quand Dieu lui dit d'abandonner son ministère si fécond en Samarie pour aller au désert. Il y avait dans le cœur de Minka une force irrésistible qui la poussait à faire le seul pas possible. Rien ne l'empêcherait d'écrire au directeur du Collège biblique.

«Je n'eus de repos avant d'avoir demandé une formule d'inscription!» Et après l'avoir remplie, elle dit: «J'ai fait ce qui était en mon pouvoir. Pour le reste je m'en remets au Seigneur.» Elle relut ses réponses au questionnaire et eut le sentiment qu'elles ne feraient pas une très bonne impression. Mais avant toute chose, elle devait être honnête. « Pendant les deux dernières années de la guerre, je m'éloignai du Seigneur. Plus tard, cependant, je fus réintégrée dans la communauté. » Pas un seul instant, il ne lui vint à l'idée de chercher une excuse ou une explication. Dans son optique, tels étaient les faits dans toute leur crudité, et le dossier de sa vie chrétienne serait incomplet sans ceux-ci. « Mon amie devint une véritable chrétienne après que nous ayons discuté et prié pendant des

mois», telle était sa réponse à la question: «Avez-vous amené quelqu'un au Seigneur?» Cependant, elle estima que c'était loyal d'ajouter: «Mais elle avait déjà entendu parler de Christ. Ses parents étaient des gens d'église.» Elle avait parlé du Seigneur à ses malades, mais «je ne sais pas si ces entretiens ont servi à quelque chose».

Elle signa les papiers et les mit à la poste. Il ne lui restait plus qu'à attendre. Elle aviserait ensuite. Presque à sa surprise, elle fut acceptée et, à l'âge de trente-quatre ans, Minka recommença un autre genre d'études. Par la suite, le chemin allait devenir de plus en plus lumineux. Bien qu'elle fût parmi les élèves les plus âgées du Collège et vînt d'un milieu différent de celui de la majorité des étudiants, la direction pouvait noter: «Pas de problème de personnalité chez elle. Comme camarade, elle est aimée de tous, a d'aimables dispositions, une nature très attachante, sans agressivité, douée de qualités attirantes qui donnent envie de la suivre.» Ainsi quand J.O. Sanders, directeur général à l'époque de la *China Inland Mission (CIM) — Overseas Missionary Fellowship (OMF)* visita le Collège biblique quelques mois après que Minka y fut entrée, et quand on lui eut dit qui était cette grande étudiante aux cheveux gris qui servait le thé, il s'approcha d'elle et lui dit plaisamment: «J'apprends que vous vous intéressez à l'CM//⁷. Je crois qu'il serait sage de faire votre demande immédiatement... »

Dès lors, la procédure était entamée: entrevues, questionnaires, références, rapport du directeur du Collège, un rapport d'ailleurs élogieux du début à la fin, et qui se terminait par des mots qui auraient étonné Minka, si elle l'avait su, elle qui avait toujours tendance à nourrir une opinion modeste d'elle-même: «Nous recommandons Minka sans réserve pour être ambassadrice de Christ n'importe où dans le monde. »

Extrait du journal de Margaret Morgan

*Mon enfant, je dois t'apprendre la patience.
Mon travail ne se fait pas en un jour.
Je travaille tranquillement, lentement
Mais avec persévérance.
Tu dois croire que je travaille,
Même quand tu n'en vois pas beaucoup de preuves
Et quand tu es tentée
De douter et de te laisser aller au découragement.*

*Quand tu m'as demandé quelque chose, mon enfant,
Quelque chose qui est en accord avec ma nature,
Quelque chose que tu sais que je donnerai,
Que je ferai,
Crois que je vais agir,
Seulement à ma manière
Et au moment choisi par moi!*

*Tu sais, mon enfant,
Je suis ton Père,
Un Père plein d'amour,
Un Père qui donne en abondance,
D'un cœur
Rempli de compassion et d'amour.
Un Père qui connaît les besoins de
Ton esprit, de ton corps et de ton âme.
Prends donc patience et fais-moi confiance.
Sache que je suis un Dieu
«Qui travaille pour ceux qui s'attendent à Lui.»*

M.M.

Ecrit dans le sud de la Thaïlande.

CHAPITRE 3
NOUVEAU COMMENCEMENT

; i

A l'époque où Minka frappait sans succès aux portes de sociétés missionnaires hollandaises et où Margaret commençait sa formation d'infirmière à Bristol, quatre missionnaires s'installaient à l'angle d'une rue de Yala, cité thaïe proche de la frontière malaise. Ils avaient quitté la Chine en même temps que des centaines d'autres en 1951 et avaient été désignés pour commencer un travail d'évangélisation auprès des Malais, de religion musulmane, qui vivaient dans les quatre provinces du sud de la Thaïlande. Parfois, ils devaient se demander s'ils réussiraient jamais dans la tâche qui leur avait été assignée, tandis qu'épuisés à la fin de rudes journées, ils s'effondraient sous leur moustiquaire, incapables de trouver le sommeil à cause des hurlements des spectateurs massés autour d'un ring de boxe voisin. Le plus jeune d'entre eux entrait dans ce qu'on appelle communément l'âge mûr; quant au plus ancien, il en sortait. Et c'était là qu'ils se retrouvaient, par une chaleur torride, dans un climat des plus énervants et côtoyant des gens dont ils ne comprenaient pas un mot de leur langue. Ils avaient le sentiment de recommencer leur vie missionnaire à zéro.

Les seules personnes avec lesquelles ils pouvaient communiquer, et encore dans une certaine mesure, étaient les commerçants chinois qu'ils rencontraient au marché. Leur thaï, hésitant et très limité, assimilé à grand-peine lors d'un cours rapide à Bangkok, leur permettait tout juste de parler visas et passeports avec les autorités locales, au demeurant fort courtoises et tout à fait charmantes.

Quant aux Malais, dont on disait qu'ils formaient le 80 % de la population, ils semblaient tous habiter en dehors de la ville et tendaient à disparaître mystérieusement dans la jungle et dans les plantations qui entouraient Yala, sitôt leurs emplettes terminées et après leur visite à la mosquée. Ils étaient aussi évasifs que les musulmans du nord-ouest de la Chine.

«Ce ne sera pas facile d'avoir des contacts» soupiraient les missionnaires en s'éventant après une journée de distribution de traités. «Et leur langue, pas facile non plus.» La seule chose qui leur rappelait la Chine d'où ils venaient, c'était l'extrême difficulté d'établir des rapports avec les adorateurs d'Allah. Et pourtant, les femmes semblaient plus libres. C'était du moins le sentiment que l'on avait en les voyant déambuler gracieusement dans leurs sarongs multicolores. Les Chinoises du nord-ouest chinois étaient davantage astreintes aux traditions séculaires, vêtues de sombre, ne sortant guère de chez elles. Les rues de Yala semblaient grouiller de marchands malais, les bus en étaient bondés, à croire que la ville en était pleine, mais quand on faisait du porte à porte, on rencontrait des Chinois, des Thaïs, des Pakistanais, voire des Indiens, mais très rarement des Malais. Il y avait pléthore de mosquées et d'écoles islamiques pour garçons, mais comme l'équipe missionnaire comptait trois femmes, et que ces institutions étaient réservées exclusivement aux jeunes garçons, il n'y avait pas grand-chose à faire de ce côté. De toute manière,

la connaissance de la langue malaise était essentielle, malheureusement la plupart des gens étaient illettrés et il n'y avait nulle part des cours pour étrangers, ce qui rendait l'étude de cette langue très difficile. Ils finirent néanmoins par découvrir un *pandit* malais qui voulut bien leur servir de professeur, mais il n'était pas aisé de trouver des personnes pour pratiquer la conversation.

Avec les Thaïs, c'était différent. Ils vivaient à leur porte dans la même rue, et ils accueillaient très courtoisement ces occidentaux venus vivre dans leur pays. Avec les Chinois, les Indiens et les Pakistanais disséminés dans la communauté, les rapports étaient aussi agréables et quelques-uns parlaient un peu l'anglais. Tous, missionnaires compris, avaient besoin de parler le thaï qui était la langue du pays et il y avait quantité de points de contact qui facilitaient des rapports amicaux. Cette population bigarrée ne comptait guère qu'une poignée de chrétiens qui furent les premiers à participer aux services dominicaux tenus dans la maison des missionnaires. Mais comment se comporter avec les Malais qui, en apparence, étaient cordiaux, mais dans le fond très distants, farouchement attachés à leur langue, à leur culture et, par-dessus tout, à leur croyance? S'ils étaient parfaitement conscients de ne représenter qu'une minorité au sein d'une Thaïlande bouddhiste, ils savaient que juste de l'autre côté de la frontière, en Malaisie, leurs frères de race gouvernaient, et que ces derniers ne tarderaient pas à prendre le pouvoir. Les sultans de Malaisie allaient être les maîtres quand les communistes auraient été définitivement vaincus, les Anglais rentrés chez eux et le pays devenu indépendant. Si la majorité des paysans malais n'étaient guère au courant de ces problèmes de politique et s'en souciaient moins encore, il existait néanmoins certains éléments passionnés et véhéments qui clamaient à tous

vents que les quatre provinces thaïlandaises du sud devaient revenir de droit à la Malaisie qui les avait cédées à la Thaïlande, il y avait des siècles de cela. Certains de ces nationalistes s'étaient déjà constitués en bandes et hantaient les régions montagneuses et boisées de la zone frontière.

On aurait tort de les confondre avec les guérilleros communistes, des Chinois pour la plupart, qui venaient de Malaisie. Eux aussi avaient choisi la montagne pour refuge, utilisant les mêmes méthodes mais avec des objectifs différents. On trouvait aussi les contrebandiers, dont le seul but était de se remplir les poches, sans compter les hors-la-loi de tout poil, qui n'avaient rien à perdre et tout à gagner en se chargeant de

besognes répugnantes, associées aux combines politiques et économiques dont la région frontière était le théâtre. Et puis, rôdaient les opportunistes, toujours prompts à tirer parti d'une situation confuse et agitée, et à arrondir leurs revenus par du banditisme ici et là. Tous ces éléments disparates s'affairaient à leurs occupations en s'épiaient réciproquement, ce qui, à l'occasion, ne manquait pas de provoquer des échanges de coups de feu. Il arrivait cependant que l'intérêt général exigeât une certaine mesure de coopération, surtout quand il s'agissait de faire front à l'ennemi commun, à savoir les forces gouvernementales thaïes. Le sud ensoleillé n'était pas aussi calme qu'il le semblait en apparence et les missionnaires de Yala prirent bientôt conscience, qu'en plus de leurs difficultés, ils allaient devoir compter avec les dangers inhérents à ces «querelles de famille», comme on les appelait pudiquement. « Si ce n'est pas une chose, c'en est une autre ! » observaient-ils philosophiquement. Ils étaient faits au feu. En Chine aussi, sévissaient des bandits et des guérilleros, dont les sinistres activités venaient s'ajouter aux horreurs de la guerre sino-japonaise. Puis il y avait eu les communistes faisant régner

leur propre terreur, chacun s'en souvenait. Depuis le martyre de John et Betty Stam, en 1935, pendant les deux dernières décennies pourtant agitées, le seul membre de la *Mission à l'intérieur de la Chine* à avoir trouvé une mort violente avait été un missionnaire abattu à bout portant par un voleur qui s'était introduit dans son bureau. Tous les autres, des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants qui avaient été internés dans les camps japonais, avaient survécu; et en cette année 1953, tandis que la *CIM* commençait à travailler officiellement en Thaïlande du sud, les deux derniers missionnaires détenus par les communistes chinois avaient franchi sains et saufs le *Pont de la Liberté* qui conduit à Hong Kong. Il est vrai que la même année, une catastrophe avait bouleversé toute la Mission, quand l'avion où avait pris place Fred Mitchell, directeur de la Mission pour l'Angleterre, rentrant d'une tournée dans le Sud-Est asiatique, s'était écrasé en survolant l'Inde. Il n'y avait pas eu de survivants. Mystérieuse fragilité de la condition humaine. Un homme, dans la fleur de l'âge, disparaissait au cours d'une mission apparemment sans danger, tandis que des centaines d'autres, qui avaient côtoyé la mort à tous les instants, n'avaient subi aucun dommage. Quelle que soit notre approche du problème de la vie et de la mort: que l'on y voie seulement une question de temps ou de chance, ou qu'il s'agisse essentiellement d'un conflit spirituel destiné à tester les réactions de l'homme; ou encore que l'on croie que Dieu détient le contrôle suprême de l'existence et que rien, ni personne ne saurait arrêter sa main; toutes ces considérations n'ont pas d'influence fondamentale quand il s'agit d'un service à accomplir en réponse à l'appel de Dieu. Le rappel de cette vérité ne pouvait qu'encourager l'équipe de Yala à tenir le coup, coûte que coûte. En fait, les dangers de la situation étaient considérés comme secondaires comparés aux

difficultés de l'étude simultanée de deux nouvelles langues et à la programmation d'activités évangéliques efficaces.

«Yala se trouve sur la voix ferrée. C'est un emplacement idéal pour notre centre de communication. La ligne relie Bangkok d'un côté et de l'autre Singapour.» Tout le monde tomba d'accord. «Mais ce n'est pas le centre idéal pour atteindre les Malais.» Alors ils poursuivirent ailleurs leurs recherches d'un centre.

Seules deux routes principales partaient de Yala. L'une d'elles conduisait dans la direction du nord vers Pattani, l'ancienne capitale; de là, une route côtière reliait la ville au port de Narathiwat éloigné de quelque cent kilomètres, et où venaient régulièrement jeter l'ancre les bateaux en provenance de Bangkok ou de Singapour, ou ceux qui desservaient Saïgon par-delà le golfe de Thaïlande.

L'autre route allait au sud, traversant des contrées de collines jusqu'à la ville de Raman, pour descendre ensuite dans la direction de Betong sur la frontière malaise. On l'appelait la route de Raman. Les gens n'aimaient pas trop s'y aventurer. «Il n'y a pas grand-chose sur cette route» laissait-on entendre aux missionnaires, «elle est plutôt déserte... trop proche de la jungle... »

Ils ne voulaient pas aller à Raman non plus. D'un commun accord, ils tournèrent leur attention vers la route de la côte, où les fertiles plaines alluviales attiraient les populations qui pouvaient y vivre aussi bien de culture que de pêche. La route se déroulait au travers des champs marécageux et des plantations de toutes sortes. L'horizon était tout frangé de collines tapissées d'une jungle luxuriante. De petits *kampongs* malais, ces agglomérations de huttes de bambous sur pilotis, jalonnaient les pistes boueuses et les sentiers qui s'embranchaient sur la route principale. Certaines de ces voies secondaires

débouchaient sur la côte; ceux qui les empruntaient pouvaient entrevoir l'azur scintillant de la mer au travers des rideaux de palmiers-cocotiers qui bordaient les plages. De loin en loin, l'artère principale traversait un gros village, avec ses échoppes ouvertes à tous vents et ses tavernes. Les marchands ambulants y vendaient leurs produits sur des nattes de jonc étendues à même le sol: fruits, légumes, riz ou poisson séché. C'étaient des marchés régionaux, dont certains allaient par la suite jouer un rôle très important. Néanmoins, au début de 1953, ce n'était encore que des bourgs anonymes que l'équipe de Yala traversait, en route pour Pattani, et plus loin en direction de Narathiwat, Yaring, Pujud, Palas, Saiburi, Yingo...

Pendant, à mesure que les mois passaient, ce fut surtout sur la ville commerçante de Saiburi que se concentra leur attention.

Quand les quatre arrivèrent pour la première fois en Thaïlande du sud, chacun partageait la profonde conviction que c'était Dieu qui les y avait conduits et qu'il avait un plan bien déterminé pour eux. La Mission ne pouvait leur faire aucune promesse quant à l'envoi d'éventuels renforts et souvent ils avaient le sentiment d'avancer comme à tâtons. Occasionnellement, ils faisaient une sortie pour distribuer des tracts, essayant de recueillir quelques expressions dans l'une ou l'autre des deux langues, conscients souvent qu'ils commettaient des fautes grossières. Et pourtant, tout au fond d'eux-mêmes, ils savaient qu'ils accumulaient une sorte de capital de connaissances et d'expériences qu'ils pourraient transmettre à des forces plus jeunes qui viendraient prendre la relève. Plus le temps passait, plus ils étaient convaincus que le Seigneur de la moisson exauçait leur prière et ils en étaient tout encouragés. D'autres se préparaient à les rejoindre, pour lesquels ils avaient tant prié. Parmi eux des docteurs et des infirmières

qui brûlaient de mettre leurs talents au service de ce peuple, auprès duquel Dieu les avait appelés. Des entretiens qu'ils avaient eus avec les autorités locales, il était apparu qu'un service médical était souhaitable dans les régions rurales. En revanche, des villes comme Yala, Pattani et Narathiwat étaient suffisamment équipées en hôpitaux et autres programmes d'assistance sanitaire.

Un service médical! C'était bien dans la tradition de la *Mission à l'intérieur de la Chine* dont le jeune fondateur, Hudson Taylor, alors qu'il entreprenait d'ouvrir l'intérieur de ce pays à la proclamation de l'Évangile, avait commencé par louer une humble maison où il soignait les corps en même temps qu'il prêchait la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. Sans doute, les débuts avaient été modestes, mais de grandes choses en étaient résultées, et pour les pionniers des générations suivantes, Hudson Taylor restait encore un modèle à imiter. C'est pour cette raison que les quatre de Yala concentrèrent leur attention sur le marché de Saiburi, tandis qu'ils poursuivaient laborieusement leurs études et leurs recherches. Saiburi se trouvait à mi-chemin entre Pattani et Narathiwat sur la route de la côte. Elle n'était pas très éloignée de Yala non plus, même si la communication entre les deux n'était pas des plus aisées. Pouvait-on rêver d'une meilleure situation pour le centre d'un service médical rural, dont l'absence était vivement ressentie dans ce sud négligé de la Thaïlande ?

Il n'y avait pas de temps à perdre. «La tâche presse» écrivait le responsable de la petite équipe, parfaitement au courant de l'état d'urgence en Malaisie voisine et de la fin du système colonial français en Indochine, juste de l'autre côté du golfe. «Selon toute évidence, Dieu maintient une porte ouverte dans le Sud-Est asiatique, pour y réaliser son grand plan d'amener «de nombreux fils à la gloire», de toute tribu, de toute langue,

de tout peuple et de toute nation. Dieu dit à l'islam, cette puissance qui domine le sud de la Thaïlande: «Ne me retiens pas.» Et parce que, apparemment, le responsable ne trouvait aucun mot pour exprimer la profondeur du trouble qui l'envahissait quand il pensait aux Musulmans, il concluait :

*Quand la Parole me presse de délivrer son message,
Quand el de délivrer son message,
Quand elle chasse les illusions et révèle la vérité,
Alors, comme une marée, la faim de ce peuple me secoue.
Oh! les sauver, mourir pour leur salut,
Mourir pour qu'ils vivent, se donner pour eux tous.*

Qui dira s'il eut la révélation qu'en Thaïlande du sud, comme en tant d'autres pays et tout au long des siècles, la proclamation de la Parole de Dieu allait être accompagnée du sacrifice suprême ?

Le petit livre où il avait consigné toutes sortes de renseignements précieux sur ce nouveau champ missionnaire fut publié en 1954, et trois docteurs qui avaient travaillé en Chine se préparaient déjà à y commencer un travail médical. Avant tout, il leur fallait se familiariser suffisamment avec la langue thaïe, mais au préalable ils suivaient des stages dans des hôpitaux presbytériens, plus au nord. Entre temps, il fut décidé que les quatre de Yala se sépareraient pour établir des têtes de pont dans d'autres endroits.

G. K. Harris, alors âgé de soixante-dix ans, et son épouse décidèrent de ne pas se retirer après les quarante ans qu'ils avaient passés en Chine, et de revenir du Canada pour s'installer parmi les Malais dans le chef-lieu de province de Pattani. La plus jeune du quatuor, Doris Briscoe, alla s'installer avec une nouvelle venue canadienne dans une maisonnette de bois sur pilotis dans les faubourgs de Narathiwat. Quant à

Dorothée Jupp, que tout le monde appelait Juppy, elle se fixa en compagnie d'une jeune recrue dans une boutique ouverte à tous les vents, sur la route qui traversait Saiburi.

Quelques images bibliques aux murs, deux tables, des chaises, et l'échoppe fut transformée en accueillant hall de réception, où les gens entraient et sortaient à leur guise et d'où l'on avait un excellent coup d'œil sur le trafic qui passait devant la maison. Il y avait ces fameux bus où s'entassaient pêle-mêle gens et bagages, des jeeps, des cycles en tous genres, des triporteurs, des chars à buffles et même des éléphants.

Bien que Juppy fut sage-femme de profession et sa compagne infirmière, ce fut en 1955 seulement que la boutique changea de physionomie grâce à de nouveaux locaux et devint officiellement la *Clinique chrétienne de Saiburi*, dirigée par d'authentiques membres de la faculté. Elle fut inaugurée solennellement le 5 avril 1955 au cours d'une cérémonie ; laquelle assistèrent de nombreux officiels locaux, ainsi que de amis personnels des missionnaires, au nombre desquels un médecin indien de Pattani accompagné d'un marchand sikh et d'un acheteur chinois. Ce trio international apportait avec lui un généreux cadeau de tabourets et de chaises pour la nouvelle clinique, et aussi quelques sages conseils. En effet, ils connaissaient parfaitement les us et coutumes thaïs. Leurs conseils se révélèrent utiles tout de suite. Le résultat en fut un nouvel arrangement du mobilier assurant en même temps la préséance au chef de la police plutôt qu'à n'importe quel subalterne. Etant donné que le chef de la police avait été délégué pour représenter le gouverneur de la province, c'était très bien ainsi.

«Tous les invités, sans exception, mirent l'accent sur l'absence totale de service médical à Saiburi, se plaignant que les docteurs les plus proches se trouvaient à quelque cinquante

kilomètres par des routes d'accès difficile», rapporta un des directeurs de la Mission venu de Singapour pour assister à la cérémonie. Il ajouta: «Leur accueil ne se refroidit pas le moins du monde quand ils surent que nous étions venus pour prêcher l'Évangile autant que pour soigner les malades.» Et d'ajouter: «Le réceptionniste de la clinique est un Malais musulman. Il s'appelle Ishmael. »

L'importance de ce dernier détail n'échappa pas à ceux qui étaient au courant de la mentalité locale, même si de prime abord il pouvait sembler étrange pour des personnes non-averties. L'emploi d'un Malais était indispensable si on voulait que ses compatriotes fréquentent la clinique. En effet, aucun des membres du personnel ne parlait suffisamment bien leur langue pour s'en faire comprendre et pour les comprendre. Étant donné par ailleurs qu'il n'y avait pas un seul Malais dans tout le sud de la Thaïlande qui ne fût musulman, il ne restait guère d'autre alternative que d'en engager un.

Le travail médical débuta. Avec un optimisme prudent, les médecins commencèrent à parler de construire, en plus modeste, un hôpital semblable à celui de Manorum, au centre du pays. On se mit en quête du site idéal et il fut finalement décidé de louer une parcelle de terrain à construire à un endroit dénommé *River Mouth*, qui se trouvait à moins de deux kilomètres de Saiburi, en bordure d'une avenue ombragée conduisant à un ravissant lagon.

Cette même année (1955), la Malaisie accédait à l'indépendance. Les commandos de guérilleros communistes avaient été chassés hors de la jungle, même si on entendait dire qu'un bon nombre d'entre eux rôdaient encore dans la région montagneuse et sauvage, près de la frontière thaïe. Les choses ne se calmaient donc pas dans ces parages. Les séparatistes malais n'avaient abandonné aucun de leurs rêves d'hégé-

monie, la contrebande allait bon train et les *querelles de famille* ne semblaient pas prêtes de s'éteindre. Toutes ces intrigues et combines politiques rapportées à grand renfort de superlatifs dans le *Bangkok Post* et dans la *Voix de la Nation* et vivement commentées sur les places de marché, étaient trop difficiles à comprendre pour les missionnaires. D'ailleurs elles ne les concernaient pas. Il eût été de mauvais goût de s'en mêler. Ils vivaient en Thaïlande grâce à l'accueil du gouvernement du pays et ils étaient là pour proclamer, par la parole et par les actes, un royaume céleste exclusivement. C'était leur travail et même si l'entreprise comportait certains risques, ceux-ci n'étaient pas pires que ceux qu'affrontait la population qu'ils côtoyaient. Ils mirent donc en pratique le vieil adage: «Moins on en sait, mieux on s'en trouve». Pour eux rien d'autre ne comptait que d'étudier la langue, soigner les malades et commenter les illustrations bibliques.

En ce temps-là, les illustrations bibliques étaient encore le meilleur moyen pour annoncer l'Évangile aux Malais. Même si les missionnaires avaient eu à leur disposition toute sorte de littérature et d'affiches dans la langue du pays, cela n'aurait pas servi à grand-chose du moment que la majorité de leurs patients étaient analphabètes. Comme d'autre -part, il n'y avait pas de chrétiens malais qui puissent prêcher ou dont on aurait pu enregistrer la voix, la meilleure méthode pour eux d'enrichir leur pauvre vocabulaire et leurs maigres messages restait encore celle qu'ils avaient utilisée en Chine pendant des années, à savoir celle des images.

Il y en avait une en particulier qui provoquait de l'effroi, de l'étonnement, des commentaires et des questions. C'était celle de la crucifixion.

«Pourquoi lui a-t-on fait cela?» questionnaient les curieux. Et les moralistes de commenter: «S'il avait été un homme de

bien, il n'aurait pas eu à souffrir ainsi.» — «S'il avait été un honnête homme, Dieu n'aurait pas permis une telle chose. »

«Cela ne s'est jamais passé! Il n'a jamais été crucifié!» affirmèrent avec force les maîtres de l'Islam. «D'ailleurs le Coran est formel: Dieu l'a enlevé au ciel. Il n'est pas mort. Cette image est fausse ! »

Sauver les autres et ne pas se sauver soi-même dépassait leur entendement. La croix devint un point de mire et, en même temps, la pierre d'achoppement.

«Et voici les premières nouvelles de celle que vous portez si chaleureusement sur votre cœur. Merci de vos prières. Le Seigneur m'a merveilleusement soutenue tout au long de ces dernières journées plutôt chargées. Grâce à Lui, j'ai pu me réjouir au cours de ces moments où je prenais congé de tous ceux qui m'étaient devenus si chers.» Minka écrivait sa première lettre à ses amis de Nouvelle-Zélande, qui s'étaient engagés à prier quotidiennement pour elle. Elle naviguait vers Singapour à bord du *Sydney*, en compagnie d'autres jeunes missionnaires de Nouvelle-Zélande et d'Australie. Son cœur débordait de joie tandis qu'elle narrait brièvement les péripéties de son voyage. «Quand nous nous réunissons pour prier ou simplement pour bavarder, nous ne pouvons que nous redire les uns aux autres à quel point nous ressentons la présence du Seigneur...» A leur arrivée à Sydney, ils furent accueillis par un membre de la mission qui les prit en charge eux et leurs bagages.

«Apparemment, il avait l'habitude de ce genre d'exercice, car en moins d'une heure, nous avons passé la douane et étions en route pour la maison de la Mission. Dès lors, nous avons eu la preuve de ce que beaucoup de personnes nous avaient annoncé: *La Mission à l'intérieur de la Chine* est une

grande famille. «C'était enthousiasmant d'y faire son entrée.» On avait préparé pour les nouveaux arrivants tout un programme de réunions judicieusement entrecoupées d'excursions, au nombre desquelles une visite aux Montagnes Bleues. Cependant, ce qui impressionna le plus Minka fut la réunion de prière qui se terminait par la Sainte Cène. «La plupart de ceux qui étaient présents avaient déjà travaillé comme missionnaires. Les mots me manquent pour exprimer à quel point c'était merveilleux — pouvoir répondre à l'appel du Seigneur en compagnie de frères et de sœurs qui l'avaient servi pendant des années. Quelle grâce d'être chrétien.» Quand ils quittèrent Sydney, une foule d'amis les accompagnèrent sur le quai et chantèrent *Le Seigneur est mon Berger*. Maintenant, ils arrivaient à la dernière étape de leur voyage et Minka songeait en paix à ce que l'avenir allait lui réserver. Elle résuma ses désirs en trois points qui étaient aussi des sujets de prière :

- Puissent nos vies être une prédication vivante.
- Veuille le Seigneur montrer clairement aux directeurs et à nous-mêmes les pays dans lesquels il veut que nous le servions.
- Puisseons-nous être fidèles, comme Lui est toujours fidèle.

Ils débarquèrent à Singapour le dimanche 20 avril 1958 au matin. Le lundi, c'était l'entrevue avec les responsables de la Mission; pas n'importe quelle entrevue, puisqu'on devait s'y entretenir des différents champs auxquels on allait être assigné. La Mission avait ouvert des centres dans sept ou huit pays du Sud-Est asiatique, au nombre desquels l'Indonésie. Pour Minka, ce pays avait toujours conservé un irrésistible attrait. Elle nourrissait le secret espoir de retourner à Java, île de son enfance et de son adolescence. Même les horreurs des

camps d'internement n'avaient pas gâté le souvenir qu'elle en gardait. Elle en connaissait les gens, le climat, les usages. Elle n'aurait pas à s'adapter à un nouveau pays, dans une nouvelle culture, comme cela avait été le cas quand elle était retournée en Hollande ou s'était expatriée en Nouvelle-Zélande. Cependant, il n'était pas facile pour les sociétés missionnaires qui n'y avaient jamais travaillé auparavant, de s'établir en Indonésie; et les ressortissants hollandais n'y étaient pas particulièrement bien accueillis. Avant même son entrevue, Minka savait que cette porte lui était fermée et l'entretien qu'elle eut avec le directeur ne fit que le lui confirmer.

Où donc allait-elle aller? Il y avait le Japon, Taïwan, les Philippines, ou encore Hong Kong, la Malaisie, la Thaïlande, le Laos...

Elle passa une grande partie du mardi en prière car le lendemain la décision serait prise. Ce fut alors qu'elle se mit à penser à la petite équipe médicale dans le sud de la Thaïlande. Plus elle y pensait, plus elle avait envie de s'y joindre. En effet, cette équipe travaillait auprès des Malais qui appartiennent au même groupe ethnique que les Indonésiens et en partagent les croyances. Aussi, le mercredi venu, quand le directeur de la Mission lui demanda si elle serait heureuse d'aller travailler en Thaïlande du sud, convaincu que c'était là un poste qui lui conviendrait tout spécialement, elle acquiesça avec empressement. Qu'elle y eût elle-même songé, n'était-ce pas là une merveilleuse confirmation de la part du Seigneur? Elle écrivit immédiatement à sa mère pour lui faire part de la nouvelle.

Minka appartenait à cette catégorie de personnes pour lesquelles les dates ont une signification particulière. Dans son entourage proche et lointain, on était toujours surpris et touché de voir que Minka ne manquait pas une fête, pas un

anniversaire sans le commémorer par une carte ou par un cadeau. Pour elle, ce 23 avril fut un jour inoubliable. Jour où elle eut particulièrement conscience que celui qui a dit «C'est moi qui ouvre, et personne ne ferme» lui ouvrait la porte et l'invitait à Le servir dans le sud de la Thaïlande.

A l'école de langues de Singapour, elle rejoignit un groupe d'une trentaine de nouvelles recrues, des jeunes hommes et des jeunes femmes en provenance de tous les horizons, du Royaume-Uni et du Continent, d'Amérique du Nord, d'Australie et de Nouvelle-Zélande; autant de caractères et d'éducatons différents, unis cependant dès le début de leur vie commune dans deux choses essentielles : leur obéissance à Jésus-Christ et la conviction que c'était Dieu qui les avait conduits à travailler avec la *CIM* en Asie orientale. On trouvait parmi eux de fortes et brillantes personnalités. Quant à Minka, elle donnait l'impression d'être une grande jeune femme aux cheveux prématurément argentés qui restait volontiers à l'arrière, laissant à d'autres le soin de la conversation. Elle était aimable et faisait preuve d'une extraordinaire considération à l'endroit de ceux qu'elle côtoyait. Quand ce fut son tour de rendre son témoignage, elle le fit sans complaisance pour elle-même, sans embellir quoi que ce soit, ce qui la rendit encore plus attachante.

Elevée en Indonésie. Deux années et demie à l'école en Hollande. Retour en Indonésie au début de la Seconde Guerre mondiale, impossible alors d'en ressortir. Une année plus tard, conversion en étudiant le catéchisme. Camps de concentration. Le miracle de l'approvisionnement en légumes frais et en viande, lors de la grave maladie de sa mère. Et pendant toutes ces années de guerre, la question lancinante qui lui revenait sans cesse à l'esprit: «Pourquoi tant de haine, pour quoi tant de souffrances?» «Le Seigneur n'a pas donné de

réponse.» Puis ce furent les retrouvailles de la famille, le retour en Hollande. «Nous avons acheté une maison pour toute la famille, c'était extraordinaire. Le Seigneur m'apprit une quantité de choses. » Elle souhaitait devenir sage-femme, mais ses plans furent retardés, les quotas étaient complets. Trois années d'études, dont deux pour devenir infirmière. Ensuite? Retourner à Java? Elle l'aurait bien voulu, mais ce ne fut qu'un rêve! Pourquoi pas la Nouvelle-Zélande? Sa mère priait dans ce sens. Ses papiers furent prêts en dix semaines; d'habitude il fallait attendre deux ans. La première année, ce ne fut pas facile. «Cette étrangère!» murmurait-on. Par la suite cependant, elle devint sage-femme de district; elle aimait son travail. Ce fut alors que le Seigneur la priva de sa joie. Grosse interrogation. «Vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres et suis-moi.» C'est ce qu'elle fit, mais elle ne s'en trouva pas plus avancée. Pas de paix intérieure avant qu'elle ait dit: «Me voici, envoie-moi.» Il y avait bien eu ce terrible mal du pays, au point qu'elle avait réservé son passage pour le 13 février, mais au lieu de cela, le 12 février, elle entra au Collège biblique... !

Elle fut heureuse quand elle eut fini son récit et quand elle put se rasseoir. Elle ne trouva jamais facile de parler en public. Elle savait bien qu'en tant que missionnaire, elle devait être prête à prendre la parole, à être dévisagée; mais pour elle, c'était un soulagement de penser que, étant infirmière, elle n'aurait pas à le faire trop souvent.

A Singapour, elle fit une expérience qu'elle ne put pas partager avec tout le monde. Elle rencontra une Japonaise, la première fois depuis les horreurs des camps de concentration. Sa réaction la rassura. «Je n'éprouvai aucune haine dans mon cœur» écrivait Minka à sa mère toute reconnaissante. «Pas du tout de haine pour elle». C'était d'ailleurs

un sentiment qu'elle avait déjà ressenti à Java. La guerre était terminée, mais les ressortissants hollandais restaient internés dans les camps, par crainte des autonomistes indonésiens. Un jour, un jeune terroriste s'était infiltré dans leur camp et, voyant par une fenêtre un concitoyen de Minka en train de se raser, il lui avait froidement tiré une balle dans la tête, le tuant sur le coup. Lui-même fut blessé à la jambe au cours de l'échauffourée qui s'ensuivit. On l'emmena à l'infirmerie du camp et ce fut Minka qui dut le soigner. L'ardente colère qu'elle ressentait en pensant à l'odieux assassinat d'un compatriote qui venait tout juste de retrouver sa femme après des années de souffrances et de séparation, disparut instantanément quand elle vit le jeune homme avec sa jambe brisée. Calmement, non sans compassion, elle s'occupa de lui. Tout cela était bien trop intime et trop précieux pour en parler à la légère, mais pour elle, c'était la preuve que son cœur était rempli de l'amour de Dieu.

Elle avait eu conscience, alors qu'elle était dans le camp, de la nécessité d'avoir cet amour en soi. Pardonner à son ennemi est un enseignement implicite de Christ et l'obéissance à cette exigence avait été mise à l'épreuve à ce moment-là.

«Que fais-tu?» demanda-t-elle à sa mère qu'elle venait de surprendre en train de talocher rudement le petit Jean pour avoir permis à un garde japonais de le porter sur ses épaules. «Ton frère doit apprendre à n'avoir rien à faire avec ces ennemis!» — «Mais maman, cet homme a peut-être des enfants à la maison, peut-être qu'il s'en ennue. Il nous faut prier pour toi, prier pour que Dieu te pardonne ce que tu viens de faire. »

Le pardon, cela pouvait aller très loin. Seul l'amour de Dieu dans un cœur pouvait l'engendrer. C'était une des choses que Minka avait apprises.

Lorsqu'elle eut terminé son stage linguistique à Singapour, elle partit pour le sud de la Thaïlande. Elle voyagea en train en compagnie d'une infirmière anglaise qui avait été désignée pour le même champ missionnaire. Après un jour et une nuit dans le *Chalumeau d'Or*, d'où on voyait défiler les rizières et l'exubérante jungle malaise, elles arrivèrent à la frontière thaïe. Quelques heures plus tard, elles débarquaient à Yala, avec ses bruits, sa vie grouillante et ses odeurs qui rappelaient si étrangement Java. La journée commençait avec les cris du muezzin sur le minaret voisin; puis avec les clameurs des marchands ambulants, le bourdonnement du marché, et toute la cacophonie des villes orientales. A mesure que descendait le crépuscule, l'air se remplissait du nasillement monotone des instruments à cordes. La nuit tombée, on entendait japper les chiens tandis que la lune n'éclairait plus que des rues désertes. Les bruits de l'Occident avaient également fait irruption avec les pétarades des motocyclettes, les klaxons impatients des voitures et les braillements de la radio. Par deux fois le soir, au cinéma du coin, les hauts-parleurs annonçaient en tonitruant les heurs et malheurs de *David et Bathsheba*. Les gaz d'échappement empestaient la station de bus, ailleurs l'atmosphère était tout imprégnée des fortes senteurs d'épices, de la fraîche odeur des fruits et des légumes qui montait des étalages. Ailleurs encore, on sentait le poisson séché et les égoûts à ciel ouvert. Chemises et shorts se mêlaient aux sarongs, sacs de plastique et paniers tressés faisaient bon ménage. Indifférents au trafic automobile, des éléphants déambulaient dans les rues. Au fond d'elle-même, Yala restait une ville de l'Extrême-Orient. Tout se passait dehors et chacun connaissait les affaires de tout le monde. Pas de portes cochères derrière lesquelles cacher son intimité. Pour certains des nouveaux venus, c'était plutôt un choc de voir un homme se

laver les dents dans la rue ou une femme donner le sein à son bébé sur le seuil de sa maison. Mais pour Minka, tout cela n'avait rien d'étrange, c'était tout à fait comme à Java, l'île de son enfance.

Pattani était encore plus caractéristique parce qu'il n'y avait pas de chemin de fer. C'était le centre culturel des Malais dans cette région sud de la Thaïlande. Minka y séjourna pendant plusieurs mois avec un groupe de nouveaux collaborateurs. Ils vivaient dans une maison de bois, en plein milieu d'un *kanipong* malais, car il avait été décidé que le malais serait la langue principale de Minka. Avec sa connaissance du javanais qui lui ressemblait sur plus d'un point, et son don naturel pour les langues, les progrès qu'elle fit auraient pu faire des jaloux si elle n'avait été si modeste. On avait déjà connu le cas de jeunes missionnaires qui, dans des circonstances analogues et sous prétexte qu'ils parlaient la langue mieux que certains de leurs aînés, s'étaient soustraits à leur autorité pour mener les choses à leur guise. Ce ne fut pas le cas avec Minka. Elle, elle péchait plutôt dans l'autre sens. Elle se sous-estimait à un point tel qu'il arrivait à ses camarades de s'irriter à force de chercher à la convaincre que son malais était supérieur au leur, qu'elle était aussi bonne sage-femme que toutes celles qu'ils avaient connues, que son témoignage était pour eux tous un véritable défi, et que ses messages étaient clairs et convaincants. Non, Minka n'avait aucune raison de désespérer d'elle-même.

Elle, pourtant, restait persuadée du contraire. Même quand on lui disait: «Minka, cesse de sous-estimer les dons que le Seigneur t'a accordés!», rien n'y faisait. Elle n'arrivait pas à croire en sa capacité d'atteindre l'idéal qu'elle se proposait, dans un domaine ou dans un autre. «Quand Minka se trou vera devant le Seigneur et que celui-ci lui dira «Bien! bonne

et fidèle servante!» pour sûr qu'elle se retournera pour voir à qui il s'adresse!» observait en plaisantant une de ses camarades. «Elle ne voudra jamais croire que c'est à elle qu'il parle ainsi ! »

Elle aurait été plutôt étonnée si elle avait pu prendre connaissance du rapport confidentiel envoyé par son supérieur à la direction de la Mission à Singapour, deux ans après son arrivée dans cette région du Sud-Est asiatique. Les seuls points qui n'étaient pas positifs étaient qu'elle n'avait apparemment pas encore amené quelqu'un au Seigneur et qu'elle avait de la peine à dormir quand il y avait du bruit autour d'elle. Pour le reste, le rapport disait qu'elle s'entendait parfaitement avec tout le monde, missionnaires et gens du pays, son influence était des plus positives; elle avait une remarquable considération pour son prochain et mettait toujours les autres avant elle. Son humilité était proverbiale et sa bonne humeur constante. Elle s'adaptait facilement et on pouvait lui faire confiance. Diligente, elle savait se maintenir à un haut degré de spiritualité et elle ne jetait jamais le manche après la cognée. Dans l'ensemble, c'était une nature admirable qui promettait d'être une excellente missionnaire.

Même si, à Pattani, Minka n'avait pas à proprement parler amené qui que ce soit à Christ, pendant les dix-huit mois qu'elle y passa, le nombre de ceux qui assistaient aux réunions dominicales augmentait sans cesse. Il s'agissait avant tout de Chinois. En effet, de deux ou trois, l'assistance était passée à presque vingt. Quant à leurs voisins malais, il n'y avait plus chez eux aucune trace de suspicion et les mères n'interdisaient plus à leurs enfants d'aller écouter des histoires tirées de la Bible et de chanter des cantiques.

« Dès lors, le vendredi, on les voit arriver. Parfois deux ou trois, parfois plus encore » écrivait Minka, toute reconnais-

santé des progrès qu'elle faisait en malais. «Quand je suis arrivée ici, la seule réponse que je pouvais donner aux gens qui m'adressaient la parole, c'était un sourire. Maintenant, c'est encore loin d'être parfait, mais la première fois que j'ai dû tenir la réunion d'enfants, j'ai été tout heureuse de voir qu'ils comprenaient l'histoire que je leur racontais. Et puis, j'ai aussi eu l'occasion d'expliquer à certains visiteurs le sens de certaines des affiches qui sont suspendues dans le hall d'accueil. »

Sitôt qu'il s'agissait d'un service, Minka priait intensément pour l'objectif à atteindre. Ainsi, quand le petit groupe de missionnaires décida de se rendre au marché voisin pour y vendre des livres, des évangiles et autres portions des Ecritures, ce ne fut pas sans une certaine appréhension qu'elles se mirent en route, conscientes de l'opposition à laquelle elles risquaient de se heurter de la part de certains musulmans fanatiques. Mais Minka avait déjà adressé sa requête à Dieu: «J'avais demandé au Seigneur que je puisse vendre au moins trente livres. Nous en avons vendu plus de trente-cinq, la plupart à des Malais. Tout d'abord, ceux-ci n'osaient même pas les toucher. Mais le Seigneur nous avait entendues. Ainsi l'un après l'autre ils s'approchèrent de notre étalage, même des élèves de l'école islamique. Une preuve évidente que notre Maître répond au-delà de ce qu'on lui demande. »

Cependant son séjour au *kanrpong* touchait à sa fin. Près du lagon bleu, la construction de l'hôpital était presque achevée. L'inauguration officielle avait été fixée au premier janvier 1960. Minka allait faire partie du personnel infirmier et, début décembre, elle quittait Pattani pour ce qui allait être pendant les dix années suivantes à la fois son foyer et le centre de sa vie.

Extrait du journal de Margaret Morgan

*Sois calme, mon enfant,
Et écoute quand je te parle.
Sois calme et écoute ma voix.
Ma voix est douce et paisible.*

*Ma voix parle au-dedans de toi.
Pour l'écouter, tu dois être tranquille,
Attentive à ce que j'ai à te dire,
Tu dois t'attendre à ce que je parle.*

*Sois calme, mon enfant
Et écoute ma voix.
Ma voix est une voix d'autorité,
de commandement
de réconfort
de consolation.
Ma voix rassure
ravive
restaure,
Elle donne le repos du cœur.
Ecoute-là, mon enfant.
Je voudrais que tu apprennes de moi.*

M. M.

CHAPITRE 4
POUR DIEU... N'IMPORTE OÙ

«Les bandits thaïs risquent fort d'envier ce sac vert!» s'exclama M. Morgan en clignant de l'œil. «Si tu vas là-bas, il vaut mieux le laisser à la maison ! » Elaine sourit sous cape et Margaret, qui venait d'arriver pour deux jours, fraîche et pimpante, sourit en lorgnant le sac qu'elle tenait au bras. Gants et foulard, tout l'ensemble était assorti et son sac surtout mettait en relief son bon goût. «Si tu le prends, tu t'attireras des ennuis.» «Peut-être as-tu raison.» répondit Margaret.

«Comment vas-tu, papa?» lui demanda-t-elle en le dévisageant furtivement. M. Morgan n'avait pas été très bien ces derniers temps. Entre autres choses, il souffrait d'angine et c'était à cause de sa mauvaise santé que Margaret rentrait plus fréquemment qu'à l'accoutumée. C'était également l'état de son père qui l'empêchait de s'inscrire définitivement au Collège biblique. Avec un malade, sa mère avait besoin d'elle. On était en 1960 et la pensée de partir comme missionnaire la préoccupait de plus en plus, sa famille en était bien consciente.

L'idée avait germé dans son esprit tandis qu'elle participait à la *Convention de Keswick*, une certaine année,

dans le district des Lacs. Elle venait juste de terminer ses études d'infirmière et de sage-femme et se préparait à élargir son expérience dans la voie qu'elle s'était choisie. Elle n'avait alors que vingt-deux ans et avait tout le temps de prendre une décision quant à ce qui pouvait être ou ne pas être l'appel divin de son adolescence. Personnellement, elle n'avait plus guère de conviction à ce sujet.

Cependant, à la fin de la convention, Margaret avait fait un pas de plus dans son expérience spirituelle. Comme elle l'exprima elle-même simplement: «Pour Dieu, j'étais prête à aller n'importe où.» Lorsque, quelque temps après, une de ses amies lui dit incidemment: «Il se pourrait que le Seigneur veuille que tu deviennes missionnaire», elle sut que la prémonition qu'elle avait eue sous le grand chapiteau de la Convention de Keswick n'était pas le fruit de son imagination. En effet, on n'avait pas l'habitude de lui tenir ce genre de propos. Tout le monde pensait qu'elle était bien trop délicate pour mener ce genre d'existence. Toute brûlante du désir de s'engager immédiatement dans la voie où Dieu semblait vouloir la diriger, elle s'était décidée à faire sa demande pour entrer dans un Collège biblique. C'était le préalable indispensable à toute carrière missionnaire. Où ? Elle n'en avait pas la moindre idée.

Puis subitement, elle commença à se sentir mal à l'aise. «Toute cette affaire me tourmentait» devait-elle expliquer plus tard. C'est alors qu'un verset d'Esaië lui revint à la mémoire avec une acuité indéfinissable propre à l'Esprit de Dieu quand il s'adresse à ses enfants: «Tu ne partiras pas en hâte...» Les mots étaient si simples, le message si clair quelle n'eut pas de peine à le comprendre. D'une certaine manière, Margaret se sentait comme retenue d'embrasser immédiatement une carrière missionnaire. Elle ne fit rien de plus pour entrer au Collège biblique et poursuivit son travail d'infir-

mière. Elle était néanmoins consciente que c'était seulement partie remise et qu'au temps opportun, Dieu lui montrerait ce qu'elle aurait à faire. Les années qui suivirent servirent à exercer sa patience et à tester la pureté de ses intentions, elles clarifièrent également le chemin qu'elle devrait suivre. De plus en plus, c'était vers la Thaïlande que se tournait son attention.

L'intérêt qu'elle portait à cette partie du monde était né de son amitié avec Brenda Holton avec laquelle elle était restée en contact après que toutes deux eurent quitté Bristol. Brenda, une fois sa formation d'infirmière et de sage-femme terminée, était entrée au Collège biblique et avait fait ensuite sa demande auprès de la *Mission à l'intérieur de la Chine*. Sa candidature acceptée, elle se préparait à partir pour l'Extrême-Orient, quand elle invita Margaret à venir assister aux conférences de Pâques, à Swanwick dans le Derbyshire.

Quelque trois cents personnes s'étaient réunies dans ce centre plaisamment situé, pour entendre parler et prier pour la proclamation de l'Évangile dans le Sud-Est asiatique. On avait mis l'accent sur le côté spirituel de l'entreprise et on n'avait pas manqué de souligner la nécessité de ressources adéquates, à savoir des chrétiens qui, à l'arrière, étaient disposés à soutenir les missionnaires dans un effort de prière régulier. On appelait «Compagnons de prière» ceux qui s'engageaient à intercéder quotidiennement pour un serviteur déterminé qui, à son tour, devait informer régulièrement ceux qui priaient pour lui de la progression du travail et de tout ce qui nécessitait un effort spécial d'intercession. Il s'agissait d'un engagement solennel et quand Margaret se porta volontaire pour Brenda Holton, elle prit son ministère d'intercession très au sérieux. Elle lisait attentivement les lettres trimestrielles de Brenda, dont elle suivait tous les déplacements avec intérêt. Les demandes de prières étaient fidèle-

ment honorées. Aussi, lorsque Brenda fut en Thaïlande, Margaret l'accompagnait souvent en pensée et, graduellement, elle sentit naître en elle la conviction que c'était le pays où Dieu voulait également la conduire.

Elle lut un livre, *Fierce the Conflict* (Ardente est la lutte) qui la renforça dans sa conviction, même s'il lui fit prendre conscience des risques qu'il y aurait à encourir. Il narrait l'histoire de Lilian Hamer, une infirmière-missionnaire qui avait été assassinée sur une piste solitaire proche de la frontière nord de la Thaïlande, le mois même où Brenda s'était embarquée pour l'Extrême-Orient. Margaret fut profondément bouleversée par cette lecture, comme sa famille put s'en rendre compte. Tous avaient lu ce tragique récit quand M. Morgan taquina sa fille au sujet de son sac à main; c'était de sa part une réaction qui dissimulait mal l'appréhension qu'ils éprouvaient tous en songeant aux intentions futures de leur fille aînée, même s'ils n'y crurent jamais tout à fait.

Margaret était un ardent supporter des missions, elle dévorait ses livres et les magazines publiés par la *Mission à l'intérieur de Chine*. C'était là un ministère qui lui convenait parfaitement. Les missionnaires avaient besoin que l'on prie pour eux et cela n'exigeait pas une santé de fer. Quant à s'expatrier vers des climats impossibles, aller vivre dans des conditions primitives, Margaret pouvait bien rêver. On doutait que cela aille jamais plus loin.

Cependant, cette même année, le père de Margaret mourut. Quand M^{me} Morgan et Elaine eurent repris courage, quand elles se furent faites à l'idée de devoir vivre sans ce grand et bon chef de famille, plein d'humour, amoureux des livres, quand Margaret elle-même eut surmonté son chagrin, elle comprit soudain qu'il n'y avait plus de raison valable pour ne pas aller de l'avant dans la voie où elle avait la convie-

tion que Dieu la dirigeait. Sa décision fut accueillie avec consternation.

«Oh, Marge! Deux ans de Collège biblique?» s'exclama sa petite sœur désespérée. Cela avait été déjà bien assez difficile pour son cœur de fillette quand Margaret était partie pour Bristol, d'où elle ne revenait que tous les quinze jours. Et pire encore avait été la séparation de six mois, tandis qu'elle pour suivait ses études de sage-femme. Mais maintenant, deux longues années à Londres! A quatorze ans, Elaine ne pouvait guère voir plus loin. Une séparation de deux ans lui semblait une éternité. M^{mc} Morgan, elle, voyait plus loin. Elle comprenait dès lors que la détermination et la ténacité qui se cachaient sous la gentillesse de Margaret et qui l'avaient soutenue tout au long de ses études d'infirmière, seraient vraisemblablement assez fortes pour l'emmener jusqu'en Extrême-Orient. Pourraient-elles compenser la délicate constitution de la jeune fille? M^{mc} Morgan était pleine d'appréhension et elle ne le cachait pas, tout en sachant que ses arguments n'y changeraient rien.

Ainsi, Margaret entra au *Mount Hermon Missionary Training School* pour femmes à Ealing. Quand, pour la première fois, elle dut s'adresser à l'ensemble des étudiantes réunies, elle les entretint de ces paroles: «Celui qui s'attend au Seigneur ne fera rien en hâte...» Elle savait de quoi elle parlait; cinq années s'étaient écoulées depuis la *Convention de Keswick*, où elle avait offert sa vie pour aller n'importe où pour Dieu.

Durant ce temps, néanmoins, une certitude s'était imposée à son esprit. Elle savait maintenant où elle irait et avec quelle société missionnaire elle travaillerait. Ce serait en Extrême-Orient avec la *CIM, Mission à l'intérieur de la Chine* appelée désormais: *Union missionnaire d'Outre-mer*, et elle avait le pressentiment que ce serait en Thaïlande.

«Qu'est-ce que je ferai si *X Union missionnaire d'Outre-mer* ne m'accepte pas?» confia-t-elle un jour, toute désespérée, à une de ses amies qui se préparait à partir pour l'Afrique. Elle n'avait jamais envisagé une autre solution, au cas où elle ne serait pas acceptée. Elle n'arrivait tout simplement pas à concevoir un autre avenir.

Mais ses craintes étaient sans fondement. L'attente était dorénavant terminée et les choses avançaient lentement, mais sûrement. ÇUe avait déjà pris contact avec le secrétariat de la Mission et pxDsé sa candidature. Quand elle eut terminé ses études au Collège missionnaire, elle fut invitée au quartier général de la Mission à Londres pour y suivre un cours destiné aux candidats, à la fin duquel il serait décidé de son admission. Elle arriva dans la capitale britannique avec douze autres jeunes gens et jeunes filles, un jour d'octobre 1963.

L'objectif de ce cours était assez simple. Il donnait aux responsables de la Mission l'occasion d'évaluer le calibre physique, mental et spirituel des candidats et permettait à ces derniers de se familiariser avec l'organisation de la Mission.

-es cours de nature générale étaient entrecoupés d'entretiens personnels. Les participants pouvaient voir comment fonctionnait la Mission, quels étaient ses objectifs, ses méthodes de travail, sa politique financière, et, par dessus tout, ses relations avec Dieu.

C'était une mission évangélique, tous le savaient. C'était d'ailleurs pour cette raison qu'ils s'y intéressaient. Dans les formules qu'ils avaient remplies, ils avaient dû exprimer leurs propres convictions quant à l'inspiration des Ecritures, la chute, la mort expiatoire de Christ, la résurrection du corps, la vie éternelle de ceux qui sont justifiés par la foi, la perdition éternelle de ceux qui ne le sont pas. C'était essentiellement sur la base de leurs déclarations qu'on les avait invités à Londres.

L'Union Missionnaire d'Outre-mer était non seulement évangélique, mais elle évangélisait. Elle considérait la conversion à Christ, l'édification des croyants dans la foi et leur intégration dans le corps de l'église locale comme son objectif majeur. Elle était (et est encore) internationale et interdénominationale. Une preuve parmi d'autres, c'était que son directeur général était un baptiste néo-zélandais, tandis que son prédécesseur était un évêque anglican britannique.

Quant à sa politique financière, «la Mission est soutenue par Dieu par le moyen des offrandes volontaires de ses enfants. Tous les besoins sont exposés à Dieu dans la prière et personne n'est autorisé à solliciter des fonds pour le compte de la Mission. » Ce principe et les autres règles de la Mission sont contenus dans *Principes and Practice*, un document important que les candidats doivent signer en devenant membres de la *Mission à l'intérieur de la Chine*. «Lisez-le et étudiez-le, car si vous ne l'approuvez pas de tout cœur et si vous n'acceptez pas de travailler selon ses principes, il est préférable de retirer maintenant votre candidature...»

On le lut donc attentivement, et inévitablement certaines phrases provoquèrent des réactions.

«Les candidats doivent avoir ressenti un appel divin et en donner la preuve. »

«Chaque membre doit être convaincu qu'il ne dépend pas pour ses besoins d'une organisation humaine, mais de Dieu qui l'a appelé et qu'il sert. Même si les fonds venaient à manquer, si la Mission disparaissait, chacun doit mettre sa confiance en Dieu qui ne fera pas défaut, ni ne décevra. »

«Chaque membre de la Mission doit comprendre qu'il dépend pour son assistance et pour sa protection du Dieu vivant et il ne doit pas s'appuyer sur une autorité humaine... Ceux qui s'engagent dans l'œuvre du Seigneur doivent accep-

ter joyeusement de se voir dépouiller de leurs biens et se réjouir d'être trouvés dignes de souffrir la honte pour son Nom. »

Le document se terminait par des paroles de Hudson Taylor, fondateur de la Mission, lequel, pour être victorien, n'en avait pas moins une manière ferme et directe de dire les choses :

« Tant que les membres de la Mission demanderont la sagesse d'En-haut, tant qu'ils marcheront dans un esprit d'unité et d'amour, ils ne manqueront pas de la lumière divine pour les diriger dans les affaires importantes et dans les moments critiques. Toutefois, s'il devait régner un autre esprit, il n'est aucun règlement qui saurait sauver la Mission, d'ailleurs cela n'en vaudrait pas la peine. La *Mission à l'intérieur de la Chine* doit être un corps vivant, en constante communion avec Dieu, faute de quoi elle devient inutile et peut tout aussi bien disparaître. »

Il n'y avait rien de sentimental dans *Principles and Practice*, ni non plus dans ce quartier plutôt populaire de Newington Green à Londres. Les bureaux s'ouvraient à neuf heures et se fermaient à dix-sept heures. Chaque matin, il y avait une réunion de prière d'une demi-heure dans le foyer, et chacun pouvait y assister. On prenait le repas de midi dans la salle à manger où chacun s'installait à son gré sans se soucier le moins du monde de préséance, directeur et dactylos fraternisant gaiement autour des longues tables. Une fois par semaine, avant l'heure du thé, les membres de la Mission, seuls, se réunissaient pour une demi-heure d'intercession. C'était à cette occasion seulement qu'il était fait ouvertement allusion aux besoins financiers. A part cela, et le tableau d'affichage, où l'on indiquait quotidiennement le montant des dons

reçus, personne ne semblait se préoccuper de ce qu'il y avait (ou de ce qu'il n'y avait pas) en caisse.

Le problème était abordé occasionnellement en faisant allusion à des expériences concrètes. Ainsi, M. Leslie Lyall, le secrétaire des candidats, racontait ce qui leur était arrivé, à lui et à sa femme, tandis qu'ils devaient traverser le Pacifique pour se rendre en Chine avec leurs quatre enfants, à bord d'un transport militaire en 1946. Après avoir expédié le plus gros de leurs bagages, il ne leur restait rien pour leurs faux frais, qui comprenaient les repas dans le train de Vancouver à San Francisco, les porteurs et autres dépenses à bord. Et pourtant, rien ne leur manqua jusqu'à Chang-hai. «Le Seigneur pourvoit toujours», et de poursuivre: «Une autre fois, nous nous trouvions dans une ville assiégée en Chine. Tous nos voisins avaient pris la fuite devant l'envahisseur japonais. Notre troisième enfant avait un jour... L'argent n'aurait pas servi à grand-chose, même si nous en avions eu, et voilà que tout à coup, une volaille, tombant on ne sait d'où, vint s'écraser dans notre cour. Elle nous permit de faire un délicieux bouillon, juste ce qu'il fallait pour fortifier la maman du bébé ! »

L'atmosphère à Newington Green était joyeuse et animée, on avait partout un sentiment de grande efficacité. Dans leur majorité, les candidats étaient enchantés de ce qu'ils y voyaient, ils approuvaient les *Principes and Practice* et n'avaient qu'un seul désir: celui d'être acceptés par le Conseil de la Mission. Chacun était plus ou moins anxieux ou confiant avant de comparaître devant l'auguste collègue. Margaret, plutôt timide de nature, fut très soulagée quand son tour fut passé, bien qu'on fit tout pour la mettre à l'aise. Elle n'éprouva aucune difficulté à répondre aux questions.

Son cas ne présentait pas de problème. En ce qui concernait ses aptitudes et son expérience, elle était dans la bonne moyenne. Mais elle avait des qualités de caractère et de cœur infiniment précieuses. Elle était calme, sans prétention, mais efficace et pratique. On pouvait se fier à elle; c'était une jeune fille réfléchie. Malgré sa timidité, quand on lui confiait des responsabilités, elle les assumait avec calme. Sa santé était bonne, même si elle se fatiguait un peu facilement. Sa tante, M^{lle} Florence Eynon, laquelle faisait partie de la Mission depuis quarante ans et qui était une de ses références, n'avait pas hésité à recommander sa nièce, excepté sur ce point: «Je crains seulement qu'elle ne soit pas assez forte physiquement et quelle ne se surmène.»

Il n'y avait pas grand-chose à ajouter. Margaret avait obtenu de bons résultats à *Y Institut de linguistique Wycliffe*, dont elle avait suivi les cours pendant l'été; puis en qualité de guide, avec douze autres jeunes, elle avait fait un voyage de cinq semaines en Israël. Quant à sa foi évangélique et à la profondeur de ses convictions, il n'était personne qui puisse en douter. Elle était convaincue que Dieu l'avait conduite à poser sa candidature et elle était prête à aller n'importe où. Elle souhaitait cependant se servir de ses qualifications d'infirmière et travailler de préférence dans un dispensaire de village plutôt que dans un hôpital. Elle était du type à s'assimiler facilement à la Mission et ferait un membre digne de la tradition.

«Je suis ravi de vous informer que le Conseil a accepté votre candidature à l'unanimité» lui dit-on. «Vous vous enverrez pour Singapour avec l'équipe qui part au printemps. Nous sommes heureux que vous soyez des nôtres. Margaret...»

C'est donc en qualité de membre de *Y Union missionnaire d'Outre-mer (OMF)*¹ qu'elle revint à Porth pour y passer les vacances de Noël et, à cette occasion, elle revit Brenda Holton. Celle-ci était rentrée en Angleterre pour son premier congé et son programme de visites et de réunions l'amenait jusqu'à Newport, en Galles du Sud. Margaret s'empressa d'aller la rejoindre et elles passèrent tout un après-midi ensemble.

Le souvenir de cette rencontre s'imprima profondément dans le cœur de Brenda. Même si elle avait donné régulièrement de ses nouvelles, elle fut étonnée de constater tout ce que Margaret connaissait de la situation dans le sud de la Thaïlande et de la pertinence de ses questions. Cependant, au cours de la conversation, elle perçut aussi un élément auquel elle ne s'était pas attendue.

« Les questions qu'elle me posa étaient extrêmement intelligentes » rapportait Brenda dix ans plus tard. « Sa compréhension de la situation en général et de nos activités particulières en Thaïlande ne cessait pas de me surprendre. Et pourtant, certaines de ses questions semblaient trahir... la peur, oui, la peur. Margaret connaissait la peur. Cet après-midi là, je pris conscience du caractère craintif de sa nature ».

Brenda fit une pause, repassant rapidement dans sa mémoire toutes ces années où elle avait connu Margaret en Thaïlande. Son souvenir avait été ravivé par ce qu'elle avait découvert, tandis qu'elle traitait les affaires de Minka et de Margaret dans leur petite maison de Pattani. « Je me souviens

¹ C'est en 1965 que la *China Inland Mission* (Mission à l'intérieur de la Chine) fut officiellement changée en *Overseas Missionary Fellowship* (Union Missionnaire d'Outre-mer), c'est-à-dire cent ans après la fondation de la Mission.

du premier message qu'elle avait préparé en thaï. Son titre:

Avez-vous peur? J'en retrouvai les notes, en emballant ses effets.» La voix de Brenda se brisa légèrement. Non! cela n'avait pas été facile de disposer de ce que contenait le logis de Pattani. Souvent, elle n'avait pas pu retenir ses larmes. «Le message commençait par cette interrogation : Avez-vous peur? Avez-vous peur des terroristes? Avez-vous peur de la maladie? Avez-vous peur de la mort? Avez-vous peur des esprits... ?»

La peur! Margaret en savait quelque chose, elle pouvait comprendre ceux qui avaient peur.

«Oui, poursuivit Brenda, Margaret était craintive de nature, elle craignait la maladie, elle appréhendait les situations difficiles, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne leur faisait pas face. Bien au contraire. Elle les affrontait hardiment. »

C'est sans doute l'expression la plus forte du courage. C'est peut-être pour cette raison que Margaret, alors qu'elle était encore au Collège missionnaire, entra un jour dans la chambre d'une de ses amies, en s'écriant, toute radieuse: «Je viens de lire une promesse merveilleuse dans mon Nouveau Testament. Ecoute, n'est-ce pas magnifique? «Dieu Lui-même a dit: Je ne te délaisserai point, et je ne t'abandonnerai point. C'est donc avec assurance que nous pouvons dire: Le Seigneur est mon aide, je ne craindrai rien; que peut me faire un homme? (Epître aux Hébreux 13: 5 — 6) Pense à cela, Jeanne! Jamais, jamais, Dieu ne m'abandonnera.»

En 1974, Jeanne travaillait dans une petite ville à l'intérieur du Brésil quand elle apprit que Margaret avait été kidnappée en Thaïlande. Elle se souvint du visage radieux et de cette voix qui s'écriait: Jamais, jamais... Cela l'aida à prier, à prier pour son amie, car si elle, Jeanne, se souvenait, comment celui qui avait fait la promesse pourrait-il oublier ?

Bien qu'à son arrivée à Singapour en avril 1964, Margaret * savait qu'elle irait travailler dans le sud de la Thaïlande, il se passa plus d'une année avant qu'elle n'arrive à destination. Après un court séjour à Singapour, elle fut envoyée à Bangkok, capitale de la Thaïlande, où un centre de linguistique venait d'être créé. Son oreille exercée et son goût inné pour la musique furent bénéfiques pour l'étude d'une langue tonale. Le thaï qu'elle y apprit était d'une correction et d'une aisance qui faisaient l'admiration de ses camarades d'études. Plusieurs d'entre eux n'y parvinrent jamais. Dans le journal qu'elle tenait irrégulièrement, elle notait des sujets qui, à ses yeux, étaient bien plus significatifs que ses succès linguistiques. «Passé une demi-heure avec une collègue», était la seule remarque qu'elle avait consignée un jour, avec l'observation suivante: «Comme le Seigneur est bon d'attirer nos cœurs à lui! Je ressens les encouragements et la présence du Saint-Esprit ces temps-ci.» Le lendemain, elle notait:

«Suis-je prête à rencontrer mon Seigneur face à face? Quelle pensée préoccupante!» Elle avait lu l'histoire de Roy Orpin, ce jeune Néo-Zélandais qui avait été assassiné l'année précédente sur une piste dans le nord du pays. Tout comme Lilian Hamer, il faisait partie de l'OJ/2⁷. Pour Margaret qui était maintenant dans le même pays et membre de la même mission, ce livre revêtait un à-propos tout particulièrement saisissant.

On peut lire plus loin dans son journal: «Deux fois ces derniers temps, je suis tombée sur cette déclaration de John Dene: «Un de ces jours, on vous rapportera que J.D. est mort. Ne le croyez pas! Je serai plus vivant que jamais.» C'est solennel pour un homme de savoir que sa course terrestre touche à sa fin. Elle fit alors une note personnelle sur le petit

recueil bien loin de penser qu'un œil la lirait un jour:

«Même ainsi, viens Seigneur Jésus! »

Pendant son long stage linguistique à Bangkok, Margaret eut à plusieurs reprises l'occasion de rendre visite à des missionnaires *OMF* qui travaillaient dans les plaines fertiles des provinces du centre. C'est là qu'elle fit sa première expérience d'évangéliste de campagne. Il faisait une chaleur torride; en compagnie d'une de ses camarades d'étude, elle était partie vers une petite station missionnaire: «Nous étions persuadées qu'on allait prendre du bon temps! Mais le Seigneur qui sait toujours mieux que nous en avait décidé autrement. Le chef de la station avait déjà tout organisé pour que nous allions vendre de la littérature. A huit heures le samedi matin, nous nous mettions en route, chacune avec une provision de brochures, certaines à distribuer, d'autres à vendre. Ce n'est pas sans un certain sentiment de panique que je m'approchai de la première maison thaïe, suppliant intérieurement le Seigneur pour que quelques mots thaïs me viennent à l'esprit. C'était la première fois que je faisais ce genre de travail dans le pays et au fond j'étais ravie de Le servir, même de cette humble manière. Le soir, nous ressortîmes quelques heures, dans un autre quartier. »

Le lendemain, Margaret et sa compagne se rendirent par des routes poussiéreuses jusqu'à une maisonnette sur pilotis où vivait une femme atteinte de la lèpre. Des chiens rôdaient autour d'elle, des poulets picoraient. «Nous avons passé plus de deux heures sur une petite plate-forme de bois. Tout d'abord, nous nous sommes occupées de la ribambelle d'enfants qui étaient accourus à toutes jambes dès qu'ils nous avaient vues arriver. Ensuite, nous eûmes un moment de douce communion avec la malade qui était chrétienne. » Peu à peu, Margaret se familiarisait avec le travail de pionnier en

Extrême-Orient, se faisant lentement à la poussière, à la chaleur, aux mouches, aux curieux, aux grappes d'enfants. Mais c'est plus tard seulement qu'elle apprit concrètement ce que signifiait quitter la ville pour vivre à la campagne.

«Ruth et moi avons fait quelques visites. Le premier jour, nous avons parcouru des kilomètres à bicyclette pour voir DEUX personnes. Je n'avais pas pédalé depuis des années. Toutes deux, nous sommes tombées deux fois pendant la première demi-heure.» Il faut dire que les pistes étroites et défoncées qui traversaient les champs marécageux ne ressemblaient guère aux routes de son Pays de Galles natal. ? « A deux heures de l'après-midi, nous enfourchions nos vélos; à trois heures et demie, nous arrivions enfin à notre première maison. La personne était sortie! Ensuite, nous avons traversé une rivière, debout sur une barque, accrochées à nos petites reines, et à quatre heures et quart nous avons atteint notre deuxième rendez-vous. Après un court service, nous avons pansé les plaies de la malade et lui avons fait une piqûre. Ces randonnées avaient pour but d'inviter les gens à un service spécial, à la léproserie, le dimanche suivant. Nous avons mis nos vélos sur le bus pour la majeure partie du trajet de retour. Je pensais que je n'arriverais jamais!» Presque invariablement, Margaret attrapait une migraine après avoir été au soleil pendant une heure.

Mais quand, le dimanche, dix-neuf personnes atteintes de lèpre vinrent assister à la réunion, quand elle entendit un chrétien thaï leur prêcher Jésus-Christ, sa mort sur la croix et sa résurrection, avec tout ce que cela pouvait représenter pour eux, elle écrivit seulement dans son journal: «C'était réellement réconfortant.» Sa tournée dans le nord lui permit de visiter cinq léproseries. Il s'agissait de huttes recouvertes de chaume, construites à l'écart, où les patients, soucieux de

cachez leur maladie, pouvaient venir sans être vus. On leur remettait leurs médicaments, on leur faisait leur piqûre et on nettoyait leurs plaies. «L'une de ces léproseries se trouvait à Wiset. Shirley et moi nous y sommes allées en bateau. Parties à sept heures du matin, nous sommes arrivées à une heure et demie de l'après-midi. Ensuite, nous avons fait quelques visites et avons terminé notre randonnée par une chevauchée dont nous nous souviendrons, à trois sur la moto de Jim Gillet! Le mardi, Ruth nous rejoignit pour la clinique, puis nous sommes retournées à Singburi. Le lendemain, un peu à contre-cœur je faisais mes bagages. » Et dans son journal, elle terminait par ces mots: «Je sens réellement que le Seigneur m'appelle pour ce genre de travail. » En Angleterre, elle avait dit qu'elle se sentait attirée davantage par un travail en clinique à la campagne plutôt que dans un hôpital. Elle venait d'avoir l'occasion de se rendre compte personnellement de quoi il s'agissait. En dépit des migraines, de la crasse et de fréquentes crises d'entérite, elle était toujours aussi persuadée que c'était là sa voie. Elle dut persévérer dans cette conviction durant plusieurs années, car le travail de léproserie dans le sud de la Thaïlande n'avait même pas encore commencé. A Saiburi, l'hôpital était à court de personnel, et Margaret savait qu'on comptait sur elle. Brenda avait récemment écrit: «Nous sommes plus chargées que jamais. A cause du manque d'infirmières, l'hôpital ne peut pas me libérer cette année pour préparer et organiser mes tournées de léproserie. » Margaret était attendue. Le renfort d'une infirmière sage-femme qualifiée, parlant en outre le thaï, permettrait vraisemblablement à Brenda de se vouer à la tâche à laquelle elle était persuadée que Dieu l'appelait.

Fin août 1965, Margaret arriva enfin dans le sud de la Thaïlande. Elle y avait été si souvent en pensée, en avait vu

tellement de photos et de diapos, elle s'était si bien documentée, qu'une fois terminé le service dominical et après être allée s'inscrire auprès de la police locale, elle s'écria: «Je commence à avoir le sentiment d'arriver enfin à la maison!» D'ailleurs ce sentiment se renforça deux jours plus tard quand Brenda, venue de Saiburi, lui souhaita la bienvenue. L'ex-préposée aux urgences de Bristol et l'ancienne élève infirmière, qui s'étaient rencontrées pour la première fois en 1952, avaient beaucoup de choses à se dire. Dans son journal, Margaret inscrivit laconiquement:

« Brenda est arrivée ce soir. C'était bon de bavarder. Je me suis couchée tard. »

Extrait du journal de Margaret Morgan

*Mon enfant', écoute ma voix
N'écoute pas celle de quelqu'un d'autre
Confie-toi en moi et laisse-moi être ton Guide.
Je te dirigerai et te conduirai.
Mais tu dois me laisser tenir les rênes.
Je t'aime infiniment,
Souviens-toi du prix que j'ai payé pour te racheter
Souviens-toi de ce qu'il m'en a coûté.
Tu dois me faire confiance.
Même si parfois la voie semble sombre.
Repose-toi sur Moi, mon enfant
Rassurée de savoir
Que je m'occupe de toi.*

M. M.

CHAPITRE 5
LA MAIN À LA CHARRUE

Brenda Holton souleva le carton de médicaments et le posa sur une vieille table à l'entrée d'une boutique ouverte en plein carrefour de la ville de Palas et elle commença à les ranger sur un rayonnage. Sur le sol cimenté, elle avait déposé des bassins émaillés et, à côté, des pansements et des bandages dans des sacs en plastique. Des images bibliques étaient déjà suspendues aux murs et, sur une petite tablette, Brenda avait entassé une pile de tracts.

Elle faisait tous ces préparatifs pour les consultations hebdomadaires qui avaient enfin été organisées pour les lépreux dans cette ville-marché, à mi-chemin entre Pattani et Saiburi. Déjà les patients commençaient à arriver. Presque honteux, ils allaient s'asseoir dans les coins les plus sombres de la pièce. Une femme dans un sarong éclatant, dont l'absence de sourcils et les joues légèrement enflées trahissaient la nature de la maladie qu'elle s'efforçait de cacher; un Thaï élégamment vêtu, arrivé en taxi, puis un jeune homme de mise plutôt douteuse entré en boitant, avec une sorte de sourire d'excuse. Oui, ils venaient, ces malades atteints de la lèpre. C'était à cause de leur détresse que Brenda avait décidé de venir quand, bien des années auparavant, elle avait

entendu des missionnaires en congé parler des léproseries qui allaient être ouvertes dans le centre de la Thaïlande. Ces léproseries étaient le moyen le plus efficace pour arrêter la propagation de la terrible maladie, dès lors que de nouveaux médicaments offraient une lueur d'espoir à ceux qui, jusque-là, en étaient privés. Oui, la lèpre pouvait être soignée si l'on s'y prenait à temps, et le meilleur moyen de le faire était ce genre de clinique ambulatoire où les patients pouvaient venir régulièrement se faire traiter, puis retournaient à la maison, vivre normalement comme tout le monde. Le temps des léproseries-ghettos avec leurs populations pitoyables qui, dans la plupart des cas, n'y étaient venues que pour mourir serait bientôt révolu. Même le mot lépreux avait perdu de sa tragique résonance. Ceux qui avaient cette maladie en souffraient comme d'autres souffraient d'anémie, d'arthrite, de diphtérie ou d'oreillons. Il n'y avait pas lieu d'y associer un sentiment de dégoût, ni d'ajouter l'ostracisme social aux souffrances de ceux qui l'avaient contractée. «Guérissez les malades», avait commandé Christ à ses disciples et avant même que Brenda ne fût en Thaïlande, elle avait bien compris que le système des cliniques ambulatoires était un moyen simple pour répondre à cette injonction du Seigneur. En été 1966, elle avait donc quitté son poste d'infirmière générale à l'Hôpital chrétien de Saiburi pour se consacrer essentiellement au traitement ambulatoire de la lèpre. Elle était responsable de trois cliniques dans lesquelles elle se rendait une fois par semaine. Il y en avait une à Saiburi, une autre dans la ville de Palas et une troisième dans le village de pêcheurs de Kampong Atas.

Tout laissait présager que la journée allait être rude. Son visage s'éclaira quand elle vit quelqu'un appuyer sa bicyclette contre le mur et une grande silhouette se dessiner dans l'embrasure de la porte.

— Oh, Minka, te voilà de retour, que je suis contente !

Et pour montrer sa gratitude, elle ajouta :

— Mais tu renonces chaque mercredi à ton jour de congé pour venir m'aider...

— J'aime ce travail, répondit Minka pleine d'entrain, je le préfère à toute autre chose. Veux-tu que je commence par inscrire les patients ?

— Non, attends une minute. Je vais te donner un baquet d'eau pour que le garçon, là-bas, puisse y tremper son pied. C'est la première chose à faire.

Et Minka, toujours pratique, voyait immédiatement ce qu'il fallait faire, et elle le faisait. Dorénavant, le mercredi était le meilleur jour de la semaine pour elle, car elle pouvait quitter l'hôpital avec ses horaires stricts et ses obligations qui exigeaient qu'on ait l'œil sur tout ce dont on était responsable, y compris ses propres réactions quand les choses n'allaient pas comme on l'aurait voulu. Quand, par exemple, on avait la charge d'un groupe d'infirmières thaïes dont on ne comprenait pas bien la langue, parce qu'on avait été sensée se spécialiser en malais. Ou quand, à la fin d'un service de nuit harassant, on n'arrivait pas à fermer l'œil parce que l'infirmière d'à-côté, dont on n'était séparée que par une mince cloison, commençait à taper son courrier à la machine. Ou encore quand un patient, venu pour obtenir une réduction d'honoraires, prétendait pour nous apitoyer qu'il était orphelin, et arrivait plus tard en se vantant que son père allait faire le pèlerinage de la Mecque, cette année. Tout cela était extrêmement irritant ! Ce n'était pas seulement du mensonge, c'était de l'escroquerie. Minka en était indignée. Elle n'arrivait pas à comprendre comment les autres, spécialement les Anglais, pouvaient trouver la chose amusante. Ces années à l'hôpital de Saiburi n'avaient pas toujours été faciles. Il avait fallu s'adapter à de

nouvelles circonstances. Et puis, il y avait les différences culturelles entre le personnel soignant de nationalités si diverses. Un jour, elle avait confié à une de ses aînées qu'elle se sentait mal comprise.

«Ne soyez pas accablée si les gens vous critiquent, faites seulement en sorte que leurs critiques soient sans fondement», avait été le sage conseil qu'elle avait reçu. «S'ils ont tort, ils s'en rendront compte, et si c'est vous qui avez tort, ajouta-t-elle en lui faisant un clin-d'œil, vous vous en rendrez compte aussi!» Minka avait souri. Elle réagissait toujours favorablement à la voix de la raison, mais pas à celle de l'autorité qu'elle avait de la peine à accepter, ainsi que ses collègues ne tardèrent pas à le comprendre. C'étaient les séquelles de ses années d'internement: les gardes japonais donnant des ordres qu'il fallait exécuter sans comprendre. Oui, Minka réagissait instinctivement contre l'autorité.

Les effets de ces terribles années se traduisaient encore d'une autre manière chez elle. La dureté avec laquelle elle traitait son corps était presque inhumaine. «Elle mange comme un moineau» disait-on d'elle et, quand elle cherchait à expliquer que c'étaient les conséquences d'avoir trop souffert de la faim et qu'elle était incapable de digérer beaucoup à la fois, on lui répliquait: «D'accord, mange peu, mais mange souvent!» Mais Minka était généralement trop occupée d'autre chose pour s'en souvenir. N'empêche qu'elle se souviendra toujours d'un événement où on la prit pour un fantôme.

Il n'y avait pas longtemps que l'Hôpital chrétien de Saiburi était ouvert. Elle était de service de nuit. Comme c'est la coutume en Orient, les malades ne viennent jamais seuls. Ils sont toujours accompagnés d'un membre de leur famille, prêt à dormir n'importe où, sous le lit si nécessaire. Ainsi les patients ont toujours de la compagnie et ne s'en portent que

mieux. En outre, cela comporte un autre avantage. Les mala des mangent ce qu'ils aiment et ce que leur religion leur permet. Avec les musulmans qui ne mangent pas de viande de porc, avec les Thaïs qui aiment le curry et avec les Chinois habitués à une nourriture délicatement épicée, il faudrait trois équipes de cuisiniers et des équipements à n'en plus finir pour satisfaire chacun. C'est beaucoup plus simple d'aller s'approvisionner au restaurant tout proche ou encore de faire la popote sur un feu de charbon dans un coin de la cour de l'hôpital. Pour autant qu'ils ne bouchent pas complètement le passage au personnel hospitalier, amis et parents sont parfaitement tolérés. En cas d'urgence, il y a au moins toujours quelqu'un pour appeler à l'aide.

C'est bien ce qui se passa lors de cette fameuse nuit. Un des malades vint à mourir. Navrée, Minka s'apprêta à annoncer la nouvelle au parent du défunt profondément assoupi au pied du lit. Ce dernier se réveilla en sursaut. Quand il vit cette grande figure tout de blanc vêtue, auréolée de cheveux d'argent, se pencher sur lui, quand il se vit dévisagé par ces grands yeux clairs au milieu d'un visage décharné, et quand il entendit l'étrange apparition parler de mort, il poussa un cri d'horreur, sauta sur ses pieds, se précipita sur la véranda, traversa la cour en courant, et, après avoir sauté par dessus l'enceinte, disparut dans une plantation de cocotiers. On ne le revit que des heures plus tard. Il était absolument certain qu'un fantôme lui avait parlé.

«Tu vois, Minka, il te *faut* vraiment manger davantage!» Et Minka de partir d'un grand éclat de rire avec tous les autres. Même après cet incident, elle continua de se nourrir comme un oiseau. Elle se surmenait aussi, en dépit de douleurs dorsales presque chroniques. Elle prenait sa bicyclette, quand d'autres auraient pris le bus ou encore seraient restés tranquils-

lement à la maison. Elle était toujours prête à donner un coup de main dans les léproseries ambulatoires, quand son travail à l'hôpital le lui permettait. Pendant cette première année mémorable, Brenda qui était officiellement l'unique infirmière assignée à cette fonction, retrouva souvent Minka à ses côtés. C'est avec elle qu'elle fit la connaissance de Jit.

Brenda en avait entendu parler sitôt après l'ouverture de la clinique de Palas. «Il y a un jeune garçon lépreux à Khuan» lui avait-on rapporté. «Il vit complètement seul. Sa famille ne veut pas l'accueillir. Il ne sort jamais de sa hutte. Il va mourir bientôt. Peut-être que si vous alliez le voir...» C'est ainsi qu'après s'être occupées de leurs patients, elles se mirent en route pour le village de Khuan qui se trouvait à un kilomètre de là. Le soleil était brûlant, le raccourci qu'on leur avait indiqué n'était autre qu'une piste étroite dans les rizières et aboutissait à une rivière. «Suivez le courant jusqu'à ce que vous trouviez un sentier à votre gauche. Vu? Prenez-le jusqu'à ce que vous arriviez à la grande maison sur pilotis. Contournez-la et vous trouverez la hutte où vit Jit. »

Elles découvrirent un jeune garçon d'une quinzaine d'années, recroquevillé sur un lit incliné au ras du plancher, au milieu d'une pile de vieilles nippes. Par terre, à côté de lui, il y avait quelques pichets d'eau et des ustensiles de cuisine. Elles durent s'incliner pour le voir et remarquèrent son regard inquiet, semblable à celui d'un criminel craintif. Comment pouvait-il penser que ces deux femmes à la peau blanche qu'il ne connaissait pas étaient la réponse à la prière inarticulée de son cœur vers ce Quelqu'un qu'il sentait devoir exister quelque part, «la grande Personne ou Puissance qui tient le contrôle de toutes choses», comme il devait l'exprimer plus tard. En ce chaud après-midi d'été, il savait seulement qu'elles étaient des étrangères venues le visiter. Il fallut à Brenda et à

Minka pas mal de persuasion pour le convaincre qu'elles possédaient un remède qui pourrait le guérir, à la condition qu'il veuille bien le prendre régulièrement et suivre les instructions qu'elles allaient lui donner.

Après cette première visite, Brenda retourna le voir régulièrement pour lui apporter son remède et changer ses pansements. Minka, pour sa part, y allait quand elle le pouvait. Il y eut bien d'autres malades qu'elles soignèrent de cette manière, car même si les lépreux n'étaient pas coupés de la société, on cherchait à les éviter. Nombre d'entre eux ne se laissaient pas persuader de quitter leur maison pour aller à la clinique. Ils ne voulaient pas affronter le mépris dont ils étaient l'objet quand on les croisait dans la rue. Brenda comprit très vite que si elle voulait qu'ils guérissent, c'était à elle d'aller à eux. En effet, une fois que les malades étaient enregistrés et avaient commencé le traitement, il était primordial de les suivre et de s'assurer qu'ils prenaient les doses prescrites au bon moment. Dans la grande majorité des cas, ils ignoraient tout de la médecine moderne et ils se décourageaient rapidement s'ils ne voyaient pas de résultats immédiats.

«Je pensais que je serais guéris maintenant. Ça fait un mois que je prends vos médicaments ! »

«Si une pilule trois fois par jour me fait du bien, je serai bien plus vite guéri si j'en prends trois, trois fois par jour ! »

«Je les ai prises pendant deux jours. Comme cela n'allait pas mieux, j'ai arrêté. Pourquoi ne me faites-vous pas une piqûre qui dure jusqu'à votre prochaine visite? »

C'était dans les villages écartés et dans les hameaux le long de la côte que le taux de la lèpre était le plus élevé. Par temps sec, ce n'était déjà pas facile de s'y rendre. Par temps de pluie, l'entreprise aurait été impossible s'il n'y avait pas eu la route reliant Narathiwat à Pattani. C'est grâce à elle que Brenda put

s'organiser. C'était à cause des conditions météorologiques qu'on avait tant tardé à entreprendre ce travail auprès des lépreux. Chaque année, toute la campagne était inondée et la route principale disparaissait sous l'eau des pluies torren-
tielles. Les bus avaient de l'eau jusqu'au-dessus des roues et on avait l'impression de se déplacer en bateau. Pas moyen d'aller à bicyclette. Même les taxis étaient temporairement hors service. On était paralysé. Cependant, l'année même où l'on ouvrit les cliniques ambulatoires, des ingénieurs coréens entreprirent de surélever la route, à la suite de quoi il fut à nouveau possible de se déplacer, même si la dernière partie du trajet devait se faire en barque plutôt qu'à pied.

Ces trajets faisaient partie du lot réservé aux infirmières itinérantes. Ils étaient épuisants. On pataugeait, pédalait dans des conditions épouvantables, sur des sentiers traversant des rizières, il fallait porter sa bécane, traverser des cours d'eau en équilibre sur des planches branlantes qui servaient de ponts, et la chaleur était étouffante. C'était pénible aussi, en arrivant sur place, de constater parfois qu'un malade n'avait pas persévéré à prendre son remède et était retombé dans le désespoir. Mais à mesure que le temps passait, les malades se rendant mieux compte des progrès de leur condition physique, accueillaient avec joie les visiteuses et, alors, toute cette peine n'avait pas été vaine.

Environ une année après l'ouverture de la clinique de Palas, un homme se présenta dans un état de maladie très avancé, ses oreilles pendaient presque jusqu'aux épaules. Il était accompagné d'une vieille femme, lépreuse également, et d'un jeune homme. C'étaient sa tante et son cousin, expliqua-t-il. Tous trois désiraient se faire soigner. Ils avaient marché pendant des heures, venant d'un village appelé Pujud. Il était Malais, et s'appelait Hassan.

C'est grâce à lui que la clinique ambulatoire à Pujud fut enfin ouverte. En effet, après être venu une ou deux fois à Palas, il pria Brenda de venir le soigner chez lui. Il lui fallait beaucoup de temps pour arriver à Palas, et la raison était qu'on le laissait rarement monter dans un bus. Dès que le conducteur et les passagers le voyaient, on lui disait: «Pas question de monter dans ce bus». Entre eux ils chuchotaient: «Il a la lèpre. On va tous l'attraper s'il monte ici. Il n'en est pas question ! »

Brenda savait que c'était vrai. Il n'était pas le seul lépreux à sentir l'hostilité du public. L'état de Hassan était si pitoyable qu'elle sentit qu'elle devait faire l'effort d'aller jusqu'à Pujud, même si cela représentait un voyage de plus de cinquante kilo mètres. Ses pieds et ses jambes étaient couverts d'ulcères et exigeaient d'être pansés régulièrement, si on voulait les guérir. Il n'y avait pas d'alternative: il fallait aller à lui. «Là où je vis, il y a d'autres lépreux» lui dit-il. «Si vous venez à Pujud, vous aurez des malades à soigner!» Elle commença tout d'abord par s'y rendre une fois par mois, et se demandait si elle ne devait pas y aller plus souvent.

Sur ces entrefaites, la doctoresse June Morgan, spécialiste de la lèpre dans le centre de la Thaïlande, vint visiter Saiburi et Brenda lui parla de Hassan. «Voudriez-vous venir avec moi et le voir?» lui demanda-t-elle. «H faut l'opérer au pied, c'est le travail d'un médecin, et non d'une infirmière!» Elle poursuivit : «Il y a d'autres personnes atteintes de la lèpre là-bas. J'en soigne une ou deux quand je vais voir Hassan, mais il me dit qu'il y en a bien d'autres. Je me demande s'il faudrait y ouvrir une clinique. Est-ce que vous voulez bien m'accompagner?»

Elles partirent pour Pujud, à cinquante kilomètres de Pattani. Après huit kilomètres en suivant la route de Yala, elles arrivèrent à un village sans importance dont la popu-

lation était composée en grande partie de Malais. A part une école islamique il n'y avait pas grand chose d'autre sur le plan d'utilité publique. Un des instituteurs de l'école avait des vues bien arrêtées en ce qui concerne les quatre provinces du sud qui avaient été cédées à la Thaïlande et qui devaient de droit revenir à la Malaisie. Il n'était pas le seul de cet avis et ces autonomistes malais se rencontraient secrètement dans les collines avoisinantes. Il ne s'intéressait pas le moins du monde au sort des lépreux, ni à cette occidentale dont il n'avait pas manqué d'observer les allées et venues, tandis qu'elle se rendait chez Hassan dont la maison se trouvait au bout de l'allée menant à la route principale. Il était parfaitement au courant de ce qui se passait à Pujud, son village natal. Même quand il eut pris définitivement le maquis, il y garda des contacts. Brenda, elle, ne savait même pas qu'il existait. Elle était pré occupée de Hassan et de ce que la visite de la doctoresse pouvait signifier pour lui.

L'opération se passa parfaitement bien, sans besoin d'anesthésie vu que le pied avait depuis longtemps perdu toute sensibilité. La doctoresse à l'œil exercé et aux doigts agiles examina le membre ulcéreux et, sans hésitation, hop, elle brandissait un os!

« La doctoresse m'a arraché l'orteil. » Hassan racontait l'opération avec un mélange de fierté et d'étonnement. « Comme ça... en un tour de main... » et d'illustrer la scène avec son pouce et son index.

Tandis que J une et Brenda reprenaient la route pour Saiburi, la question de savoir s'il fallait ouvrir une clinique ambulatoire à Pujud les préoccupait.

« L'endroit est très éloigné, il faudra lui consacrer une journée entière. On ne peut pas commencer quelque chose sans continuer. »

«Cela en vaut la peine s'il y a un certain nombre de malades à soigner. On en traite plus dans le même laps de temps dans une clinique qu'en parcourant la campagne. »

«Nous avons vraiment besoin de la direction divine» et, tandis qu'elles devisaient, elles conclurent d'un commun accord que c'était une occasion particulière pour demander au Seigneur un signe précis. Elles voulaient aussi le faire d'une manière raisonnable. «Seigneur! prièrent-elles, si c'est ta volonté que nous ouvrons une clinique à Pujud, veuille faire qu'au moins cinq lépreux se présentent à la visite, la prochaine fois que nous y retournerons. »

Dix jours plus tard, Brenda retournait à Pujud et ce ne furent pas cinq, mais huit personnes qui se présentèrent à la consultation, chez Hassan.

C'est ainsi que toutes les deux semaines, il y eut des consultations régulières à Pujud, jusqu'au jour où Minka et Margaret y furent kidnappées.

Bien que la visite hebdomadaire qu'elle faisait à Palas fut une heureuse diversion dans la routine de Minka, le travail à l'hôpital de Saiburi continuait à constituer l'essentiel de son existence. Elle y passait ses journées et ses nuits, car toutes les infirmières et le personnel thaï vivaient dans le complexe construit parmi les palmiers, lequel embellissait tous les jours davantage à mesure que poussaient les arbustes d'ornement dont on s'occupait avec le plus grand soin. Pour l'œil, l'endroit était idyllique, tout proche du lagon bien abrité avec ses plages sablonneuses, idéales pour les pique-niques. Pour y vivre, c'était différent, du moins au début. Le confort précaire qu'offraient les installations était aussi irritant qu'une chaus sure trop petite.

Les infirmières-missionnaires vivaient toutes sous le même toit. Mais leurs chambres individuelles n'étaient séparées les

unes des autres que par des cloisons si minces qu'on pouvait tout entendre. Tout le monde était au courant quand vous toussiez! La seule chose à faire quand on voulait avoir un entretien privé, c'était d'aller sur la plage. Avec un peu de chance, on pouvait y trouver un endroit où l'on était ni interrompue, ni entendue.

Les repas étaient pris en commun dans le réfectoire de l'hôpital. Encore une occasion pour ronger son frein! Tous ces bruits, tous ces bavardages! Ceux qui préféraient manger en silence étaient suspectés d'avoir quelque chose sur l'estomac. Quant à la conversation, elle tournait sempiternellement autour du même sujet, bien qu'en principe on aurait dû l'éviter: l'hôpital et ses problèmes. Tous les efforts bien intentionnés pour la faire dévier se soldaient par un échec. On finissait toujours par créer un silence gênant qui était rompu par une remarque ou une plainte au sujet de ce qui était arrivé, ou pas arrivé, dans une salle. C'était le seul sujet où tout le monde se sentait parfaitement à l'aise et qui n'exigeait pas un trop grand effort d'imagination. Etant donné que l'équipe médicale était composée d'éléments venus d'horizons aussi éloignés que l'Australie et l'Angleterre, la Suisse et les Etats-Unis, chacun avait son idée bien arrêtée quant à la manière de diriger un hôpital sous les tropiques, quant aux rapports entre médecins et infirmières, ou encore quant à la priorité à donner aux soins ou aux études linguistiques. Ce n'est donc pas surprenant que Minka, dans une de ses lettres, demandait «qu'on prie spécialement pour nous, les missionnaires. Nous avons tous notre caractère et vivre constamment en communauté n'est pas tous jours facile. Le diable aime à se saisir de toutes les occasions pour susciter des frictions et des sujets d'irritation entre nous, alors que, de tout notre cœur, nous souhaitons travailler pour le Seigneur. »

Minka était très attentive à ces problèmes de personnalité. Mais quelles que puissent être par moment les tensions, Minka savait qu'au fond d'eux-mêmes tous avaient la même préoccupation. En général, dans sa correspondance, elle ne parlait pas volontiers à la première personne du singulier, mais plutôt «nous», «nos». Le travail hospitalier, celui de l'évangélisation et des progrès du petit groupe de chrétiens à Saiburi, toutes ces activités communes dans lesquelles elle n'avait qu'un rôle effacé, occupaient cependant une place importante dans les rapports qu'elle adressait à ses parents et amis en Nouvelle-Zélande et en Hollande, de manière à les tenir informés du travail de Dieu dans le sud de la Thaïlande.

Au cours de cette première année, l'Hôpital chrétien de Saiburi, nouvellement ouvert, fut le théâtre d'un événement qui toucha toute l'équipe missionnaire.

«Le 15 juin, M^{mc} Harris, qui était devenue la doyenne des missionnaires, s'éteignait après cinq jours d'hospitalisation». Minka ajoutait: «Aux premières heures du 16, le premier enfant de missionnaires venait au monde. »

L'après-midi, le service funèbre de M^{mc} Harris se tint en anglais, en thaï et en malais dans le hall de l'hôpital décoré de fleurs. Les autorités locales furent très aimables et laissèrent la Mission choisir l'emplacement de la tombe dans le cimetière jouxtant l'hôpital.

C'était la première fois que les Malais de Saiburi voyaient comment les chrétiens enterraient leurs morts, et un grand nombre de personnes étaient venues assister à cet événement qui les intéressait. Lentement les missionnaires traversèrent la cour et suivirent le cercueil jusqu'au cimetière. Ce fut l'occasion de proclamer l'espérance qui les animait et d'évoquer la résurrection qui est la note dominante de tout enterrement chrétien.

«Jésus déclare: «Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il serait mort.» (Jean 11: 25)

«Les Malais étaient tout étonnés de ne point voir de manifestations de douleur. Puis M. Harris lui-même, le visage serein, lut en malais d'une voix forte: «Je suis le chemin, la vérité et la vie», ainsi que d'autres versets de l'Écriture. «Quel témoignage», écrivait Minka. «Tandis que le cercueil descendait dans la fosse, nous avons chanté *II vit, II vit*. La foule était compacte. Combien nous nous attendons au Seigneur pour qu'il leur donne cette vie nouvelle.»

Oui, ils étaient tous unis dans ce désir. Quelques mois plus tard, Minka écrivait à ses amis :

«Gloire à Dieu! Il a commencé à répondre à vos prières et aux nôtres touchant les conversions à l'hôpital.» Tous, au loin et auprès devaient le savoir. Elle parlait ensuite d'un malade chinois, M. Li, qui souffrait d'un cancer incurable. Il ne comprenait pas grand-chose à la prédication en thaï' dans les salles de l'hôpital. Subitement, son état empira.

«Il était*terrifié, et le Seigneur le savait. C'est alors que M. Kuhn, uri des directeurs de la Mission, arriva à Saiburi pour une courte visite. Ce fut la réponse de Dieu pour ce cœur désespéré. M. Kuhn put lui apporter dans sa propre langue le message du salut. Il lut et lui expliqua en chinois des textes de l'Écriture qui devinrent clairs pour lui. Dieu fit une œuvre dans son cœur et, quand il s'endormit, quatre jours plus tard, nous savions qu'il était avec le Seigneur. L'expression de son visage après qu'il eut pris la décision d'accepter Jésus était remarquable».

«Minka avait l'esprit d'équipe. Elle assumait pleinement ce rôle d'équipière. Quand il était nécessaire de mettre la main à la pâte, on pouvait compter sur elle aussi longtemps qu'il le fallait» rapporta une de ses collègues. Elle ne pensait pas qu'il

vaillait la peine de mentionner son rôle, ce qui importait, c'était ce que l'équipe entière faisait. A certaines occasions elle fut mise en avant, comme par exemple durant toute une année où elle dut prendre la place de Juppy pour annoncer l'Évangile aux Malais de l'hôpital; chacun se rendit compte que c'était pour elle une tension. A l'occasion d'une conférence de missionnaires où le sujet de l'évangélisation à l'hôpital était en discussion, Minka éclata en larmes et demanda qu'on la libère de cette fonction. Présenter un nouveau sujet biblique tous les jours devant l'assemblée réunie des Malais, avec parfois des missionnaires et des collègues thaïs parmi les auditeurs, était contre sa nature.

Et quand le congé de Juppy fut prolongé, elle devait écrire: «Ce ne fut pas facile de continuer à assumer cette responsabilité que je m'étais tant réjouie de pouvoir lui restituer. » Elle se sentait tellement plus à l'aise à l'arrière-plan.

Dans les cliniques ambulatoires, c'était différent. Elle aimait à s'occuper des lépreux et n'éprouvait aucune gêne à leur parler. C'était un plaisir pour Minka d'accompagner Brenda dans ses tournées, soulager la souffrance, panser, reconforter. Parfois les larmes lui venaient aux yeux quand elle se penchait sur Jit pour nettoyer ses plaies, pour essayer de faire descendre la fièvre qui secouait l'adolescent pendant les premiers jours de son traitement. Elle s'ingéniait à trouver toutes sortes d'occupations pour lui faire passer le temps. C'était difficile de le convaincre de sortir, il avait vécu si long temps seul qu'il ne parlait que quand il devait répondre à une question. Pourtant, il avait fréquenté l'école pendant quelques années avant de contracter la lèpre. Il savait donc lire et il commença à étudier les brochures qu'elles lui apportaient. Quand Minka partit pour son deuxième congé, en 1967, Brenda qui continuait à visiter Jit régulièrement, commença à

voir une amélioration sensible de son état. Manifestement, le jeune homme revenait à la vie aussi bien physiquement que psychiquement. Et pourtant, il restait à l'écart, amorphe, comme quelqu'un qui n'espérait plus, ne s'attendait à rien et pour qui la vie n'offrait aucun attrait.

C'est alors que Margaret entra en scène. Depuis pres que une année elle avait la charge d'un service à l'hôpital et prenait naturellement part aux activités d'évangélisation qui s'y rattachaient. C'est ainsi qu'elle rendait visite à d'anciens malades, principalement à ceux qui avaient la foi en Christ et qui avaient entendu parler du Seigneur lors de leur hospitalisation. Parmi ceux-ci, il y avait une femme qui habitait Khuan, le village de Jit; c'est ainsi que Margaret fit sa connaissance.

Se référant au premier message qu'elle avait préparé en thaï, elle put s'entretenir avec lui d'un sujet qui lui tenait apparemment à cœur, à tous les deux: «Avez-vous peur?»

Une semaine plus tard, elle retourna le voir en compagnie d'Audrey Neal, une Australienne qui avait aussi accompagné Brenda dans ses tournées d'évangélisation auprès des lépreux malais. Après quelques mots de salutations, Jit regarda Margaret et lui dit : «J'ai peur. J'ai peur du péché. J'ai peur de l'emprise qu'il a sur moi. »

Les deux femmes restèrent sans voix. Tout d'abord, ce n'était pas dans les habitudes du jeune homme d'être aussi loquace, ensuite, c'était étonnant que ce soit du péché qu'il ait peur. Craindre les bandits, les esprits, la maladie, la mort, pouvait se comprendre, car ces gens étaient conscients de tous ces dangers. Ce n'était pas courant que Margaret entende quelqu'un confesser sa peur à l'endroit du péché, confession qui était précisément ce qu'elle recherchait chez ses auditeurs.

Elle écrivait dans sa correspondance: «Tandis qu’Audrey Neal et moi écoutions Jit, nous nous rendîmes compte que le Saint-Esprit était à l’œuvre dans son cœur. Nous eûmes le privilège de lui annoncer Celui qui est capable de le délivrer de toutes ses craintes et de la puissance du péché. Et, simplement, Jit reçut le Seigneur dans son cœur.»

«Nos cœurs débordent de reconnaissance et de louanges. Jit est les prémices de notre travail auprès des lépreux ici, dans le sud de la Thaïlande!»

A partir de ce moment-là, un changement radical s’opéra en lui. Sur le plan de la santé, ses progrès étaient encore très lents; socialement sa situation n’avait pas changé, famille et voisins continuaient à l’éviter. Les seules personnes qui le visitaient étaient les missionnaires et, occasionnellement, un ou deux chrétiens thaïs de Saiburi. Mais, sur le plan spirituel, Jit expérimentait la présence du Seigneur d’une manière infiniment plus profonde et plus réelle que nombre de bien-oportants. Tandis qu’il étudiait la Bible, il découvrit une dimension toute nouvelle de la vie. Il se mit à faire preuve d’un potentiel d’intelligence et de spiritualité hors du commun. Il avait des talents latents qu’aucun de ceux qui l’avaient vu reclus dans sa hutte ne lui auraient jamais soupçonnés.

«C’est passionnant de le voir et de l’entendre poser toutes sortes de questions sur des passages de l’Ecriture dont le sens lui a échappé», écrivait Minka qui, entre temps, était revenue de congé. «Son sourire timide, mais combien merveilleux, me touche!»

Elle avait d’autres choses à raconter dans cette première lettre qu’elle écrivait à son retour de congé, un congé au cours duquel elle avait eu l’occasion de visiter tous les membres de sa chère famille, aussi bien en Hollande qu’en

Nouvelle-Zélande, en Australie et au Brésil. L'intérêt qu'elle portait aux lépreux, presque tous des Malais dont elle parlait couramment la langue, avait amené la direction de la Mission à la libérer de ses fonctions de sage-femme à plein temps à l'hôpital, pour lui permettre de se consacrer, dans une bonne mesure tout au moins, au programme de soins ambulatoires qui ne cessait de se développer. On l'envoya pendant quatre mois à l'hôpital de Manorom, au centre de la Thaïlande, pour y suivre un cours spécial et y acquérir une certaine expérience; puis elle retourna à Saiburi. Elle s'installa dans la petite maison qui donnait sur la place du marché et qui était occupée par deux autres missionnaires dont le ministère les appelait auprès des Malais. Comme à l'accoutumée, Minka éprouva quelques difficultés à s'acclimater à sa nouvelle situation. Pendant presque dix ans, elle avait partagé la vie communautaire trépidante de l'hôpital; il était assez normal qu'elle ait été d'abord un peu désorientée dans un environnement si totalement différent de ce qu'elle avait connu pendant si longtemps. «Cela vous paraîtra peut-être un peu bizarre, mais force m'est d'admettre que je ne suis pas encore tout à fait adaptée. Pour moi, c'est étrange de ne plus être à l'hôpital» écrivait-elle. C'était peut-être à ce genre de vie qu'elle était le mieux préparée de par son enfance à Java qui l'avait habituée aux grands espaces. L'hôpital bien tenu, avec ses allées de palmiers et ses fleurs, la communauté variée des Thaïs, des Malais et de missionnaires venant de plusieurs pays différents, créaient en elle le sentiment de leur appartenir tout en étant dépendant d'aucun d'eux. Et puis tout le monde à Saiburi connaissait Minka et chacun savait qu'elle était toujours prête à donner un coup de main.

La petite Thaïe, toute jeune, qui venait enseigner le thaï à l'hôpital, était désemparée pendant les inondations à l'idée de

devoir patauger tout au long du chemin allant du lagon à

l'hôpital. Elle poussa un soupir de soulagement quand elle vit la grande silhouette de Minka s'avancer au-devant d'elle. «Oh, Minka, vous allez à l'hôpital? Je peux venir avec vous?» Et Minka répondit avec son grand sourire: «Bien sûr, venez!» Et elle lui prit la main. Ensemble, elles avancèrent laborieusement et quand l'eau devint de plus en plus profonde, la petite enseignante, mi-rieuse, mi-effrayée, s'agrippa des deux mains au solide bras de Minka et ne le lâcha que quand elles furent arrivées. «Je me souviens encore du sentiment de sécurité que je ressentis quand je traversai les inondations avec elle!» racontait-elle des années plus tard. Il y avait quelque chose de symbolique dans ces traversées épiques, il lui semblait encore entendre Minka lui dire: «*Gaysinee*, vous ne devez pas avoir peur de ce qui peut arriver. Dieu vous tient aussi solidement que je vous tenais ! »

Lorsqu'un Pakistanais de Saiburi décéda subitement tandis qu'il faisait un pèlerinage à la Mecque, c'est tout naturellement vers Minka que la famille se tourna pour qu'elle annonce la triste nouvelle à la sœur du défunt. «Son amour et sa sympathie aidèrent à amortir le coup et la piqûre sédatrice qu'elle eut l'idée de lui administrer l'aida à vaincre l'effet physique du choc.» C'était typiquement elle, de se munir d'une seringue. Jamais elle ne perdait son sang-froid dans un cas d'urgence. Russell Gray, un collègue missionnaire, a une raison d'être reconnaissant à Minka. Il se souviendra toujours de la chute qu'il fit d'un toit qu'il réparait. Le choc fut si brutal sur le ciment que celui-ci se fendit. «J'ai pensé que ma dernière heure était arrivée! Heureusement, en un instant, Minka était là. Elle m'étendit sur une porte à même le sol où je dus rester sans bouger durant trois à quatre jours. Elle avait absolument tout ce qu'il fallait avec elle et, grâce à ses soins, je me

suis remis et il n'y a pas eu de séquelles. Ma femme et moi, nous lui devons une immense reconnaissance. »

Margaret Morgan, qui s'était parfaitement assimilée à l'équipe médicale de Saiburi, avait des qualités bien différentes. Sous des dehors de douceur, elle cachait une nature déterminée qui savait parfaitement ce qu'elle voulait. Elle avait une manière bien à elle de tout programmer méticuleusement et à fond. Néanmoins, l'imprévu tendait à la désarçonner. Elle racontait, à ses dépens, l'incident qu'elle avait vécu lors d'un voyage en avion avec une autre missionnaire, diabétique notoire. Subitement, celle-ci se mit à rire et à se conduire bizarrement. Margaret qui, elle-même, était souffrante, loin de reconnaître les symptômes du mal, crut que sa compagne avait fait une plaisanterie qui lui avait échappé. Il lui fallut quelque temps pour comprendre ce qui se passait et pour appeler l'hôtesse. Toute infirmière qu'elle fût, plutôt que de lui administrer du sucre, elle chercha tout d'abord à lui faire ingurgiter des œufs !

Si Minka affichait toujours la même attitude pondérée à l'endroit de quiconque, Margaret s'intéressait individuellement à une personne et pouvait passer des heures à s'entretenir et à reconforter quelqu'un préoccupé de problèmes d'ordre spirituel. Peut-être, est-ce à cause de son caractère et de sa capacité à cultiver l'amitié qu'elle revint à Khuan, où vivait Jit, pour rendre visite à une M^{mc} Jong qu'elle avait antérieurement soignée à l'hôpital et enfin à un M. Jai.

«J'aimerais vous reparler du village de Khuan», écrivait-elle l'année qui précéda son congé en Angleterre. «Vous vous souvenez de ces trois personnes dont je vous ai parlé et qui avaient fait profession de croire, Jit, M^{mc} Jong et M. Jai. A cause de sa maladie, Jit vit complètement à l'écart des autres. Quand je vous ai écrit, en mai dernier, Jit venait

tout juste d'accepter le Seigneur. Et bien, maintenant, nous avons de quoi rendre grâce à Dieu. Il lit le Nouveau Testament quotidiennement et les progrès qu'il fait sont remarquables. »

«Récemment, on m'a nommée coordinatrice du travail à Khuan. » En fait, il n'y avait pas grand-chose à organiser sinon établir un calendrier des visites régulières, mais Margaret prépara celui-ci avec le plus grand soin. «Pour le moment, on ne voit pas encore beaucoup de fruit, mais qui sait ce que le Seigneur fera en réponse à vos prières? Plusieurs habitants du village ont été soignés à l'hôpital et j'ai le sentiment que bien d'autres s'intéressent aux choses spirituelles... Organiser ces visites n'est pas toujours facile à cause des horaires de travail», poursuivait-elle. Mais le travail n'était pas la seule raison. En fait, Margaret souffrait de crises de dysenterie chroniques et, en plus, elle se débattait pour apprendre le thaï et le malais dans la même foulée. « Pour le moment, nous arrivons à faire une ou deux visites mensuellement!» Quelques mois plus tard, cependant, elle rapportait y avoir passé toute une semaine en compagnie d'une autre missionnaire.

« Le Seigneur bénit en réponse à vos prières. Nous sommes rentrées hier, fatiguées mais très encouragées par l'accueil de la population. Les enfants sont venus nous voir avant et après l'école et même deux jeunes filles thaïes ont passé la nuit avec nous. Nous avons rarement été seules et avons eu toutes sortes de visites, y compris celles de rats et de poulets ! Matin et soir, nous nous rendions à la source pour faire nos ablutions à la mode thaïe. En guise de vêtement, nous portions un grand rouleau d'étoffe que nous retenions sous les bras. Au début, on avait toujours peur qu'il descende mais nous avons fini par devenir de véritables expertes ! La nourri-

ture thaïe était excellente, c'est M^{mc} Jong qui faisait la cuisine. »

Apparemment, le résultat de cette semaine passée à Khuan fut des plus encourageants. Matin et après-midi, les deux jeunes femmes faisaient des visites. Le soir, elle présidait des réunions pour les enfants, suivies de brèves études bibliques et d'un moment de prière pour la poignée de croyants.

«...mais dès le premier jour, d'autres personnes se joignirent à nous, si bien que le dimanche soir, huit hommes et deux femmes étaient présents à la réunion. Pour la Thaïlande, c'est un résultat encourageant. A Saiburi, nous avons de la peine à réunir huit Thaïs en même temps.» En outre, une vingtaine de personnes, des jeunes et des moins jeunes, se sont inscrites pour un cours biblique par correspondance. Sept ou huit hommes ont manifesté un désir sincère d'en savoir davantage sur cette foi qu'ils ont vue à l'œuvre en même temps qu'elle leur était annoncée. M. Jai commence à envisager de louer un magasin qu'on pourrait utiliser le jour pour les affaires et le soir pour des réunions.

Peu de temps après cette semaine de visites, Margaret s'envolait pour l'Angleterre. Auparavant elle avait écrit à son directeur qu'elle aimerait saisir l'occasion de son congé pour suivre un cours sur la lèpre. Dans son rapport classé à Singa pour, on pouvait lire : « Margaret a fait un travail remarquable au cours de son premier stage. Elle a conduit plusieurs personnes au Seigneur et exerce une excellente influence.» On avait ajouté: «L'intérêt qu'elle porte aux lépreux l'amènera certainement à travailler en cliniques ambulatoires plutôt qu'à l'hôpital...»

Extrait du journal de Margaret Morgan

*Mon enfant, je sais,
Sois rassurée par ce fait.
Je sais ce qui pèse sur ton cœur,
Je connais tes circonstances,
Je connais, je sais et je t'aime.
Fais-moi confiance pour alléger ton fardeau,
Fais-moi confiance pour le porter avec toi,
Laisse-moi le partager
Mon enfant, attends-toi à moi.
Lève les yeux et réjouis-toi, sois joyeuse, chante
Des louanges et laisse-moi transformer
Ta tristesse en joie,
Ton esprit abattu en esprit de louange et de reconnaissance.
Ne porte pas ton fardeau toute seule,
Ce n'est pas ainsi que j'agis.
Partage-le avec moi
Partage-le avec d'autres
Réjouis-toi toujours
Prie sans cesse
Remercie en toutes choses
C'est la volonté de Dieu en Jésus-Christ pour toi!*

M. M.

Alors qu'elle était en souci pour une amie qui devait être opérée.

CHAPITRE 6
LES OMBRES

¹ Pour des infirmières itinérantes, laver les pieds de leurs patients faisait partie de la routine. Que ce soit Brenda, Minka, ou n'importe qui d'autre, c'était un devoir accepté. Et quels pieds! ils n'étaient pas simplement sales, mais couverts de chairs mortes et d'ulcères purulents. Il s'en dégagait une puanteur à vous couper le souffle, et l'envie vous prenait de fuir pour aller respirer ailleurs. On se donnait vaillamment à la tâche, tout en sachant qu'on ne peut guérir en soignant seulement les plaies. Les médicaments appropriés, bien dosés et régulièrement administrés, peuvent seuls enrayer le fléau. Le mal proprement dit n'est pas visible, ce sont les nerfs qui sont atteints, et ce n'est certes pas à force d'ablutions et d'onguents qu'on peut guérir quoi que ce soit. Le danger c'est qu'à défaut de ces soins externes, le malade risque de mourir d'infection avant de mourir de la lèpre. Le problème de cette maladie, c'est que les parties atteintes perdant toute sensibilité, les malades peuvent se brûler, se couper et s'infecter sans s'en rendre compte.

«Je ne comprends pas pourquoi mon pied est dans cet état, k je n'ai rien senti du tout». C'est ce que les malades disaient en ' arrivant à la clinique en boitant, impassibles et fatalistes:

«C'est la volonté d'Allah!» C'était pitoyable de voir ces membres en décomposition, couverts de saleté. Il eut été impossible de laisser ce «prochain» dans sa misère insouciance; alors, on lavait, changeait les pansements et, en souriant, recommandait au patient: «Il vous faut garder votre pied pansé et ne laisser aucune saleté le toucher. Nous verrons s'il y a un mieux la prochaine fois ! »

Le lavage des pieds était une opération courante et cette fois-là, à la clinique de Pujud, rien n'était différent. Minka avait soigneusement lavé le pied de l'oncle Mat, et l'avait posé ensuite sur ses genoux pour en ôter la peau morte. Tout avait été comme à l'accoutumée. En préparant ses médicaments et ses pansements, Brenda avait rapidement jaugé le petit groupe de patients, puis avait jeté un coup d'œil autour d'elle pour voir où Anne serait le mieux placée pour parler aux malades, expliquer le sens des images bibliques et leur annoncer l'éternelle vérité de l'Évangile aussi clairement qu'elle le pouvait. Pour la petite équipe d'infirmières itinérantes, la proclamation de la Parole était l'aspect le plus important de leur ministère. Elles ne manquaient pas de le souligner à l'occasion de rencontres avec toutes les missionnaires lors de l'élaboration de leur programme. Elles insistaient afin qu'il y ait en permanence à la clinique une évangéliste parlant le malais. Elles ne pouvaient pas soigner et prêcher en même temps. Bien sûr, ce n'était pas toujours possible, parfois, il n'y avait personne pour les accompagner. Elles faisaient alors de leur mieux. Mais à cette occasion particulière, alors que Minka soignait oncle Mat, une autre collègue s'occupait de la prédication.

L'oncle Mat avait un caractère difficile. Il était originaire de Kelantan en Malaisie, et il n'était pas question de lui demander pourquoi il avait choisi de passer la frontière et de vivre en Thaïlande. On savait cependant qu'autrefois il avait eu

sept ou huit femmes et s'en était séparé à cause de son tempérament impossible. Il ne cachait pas qu'avant d'avoir attrapé la lèpre, il avait été en relation avec un gang de terroristes, ce qui lui avait d'ailleurs valu un séjour prolongé en prison. On racontait aussi que, dans un accès de colère, il avait tué quelqu'un. Il ne le niait pas non plus.

Quand il était arrivé à la clinique de Pujud, affaibli, boitant bas, sans argent, ses malheurs n'avaient, hélas, en rien adouci son caractère. Il n'avait aucun désir d'écouter ce qu'on pouvait lui raconter au sujet du Christ, puisqu'il était musulman. C'était grâce à une petite brochure reçue il y avait des années de cela, qu'il avait décidé de venir à la léproserie pour voir si ces chrétiens pouvaient faire quelque chose pour le remettre sur pied. Il avait été impressionné par l'amabilité de l'accueil de Brenda, par la patience avec laquelle Anne répondait à ses questions et par l'attention générale dont il était l'objet. On ne l'avait pas provoqué et il était dans la meilleure des dispositions quand Minka prit place devant lui, sur son petit esca beau, pour s'occuper de son pied ulcéreux.

Cette fois-là, quelque chose se passa en lui et pourtant il avait vu maintes fois à la clinique cette simple action désintéressée; ce n'était donc pas nouveau pour lui. Mais, à cette occasion, c'était différent. Cette action revêtait une qualité divine. Il fut touché comme il ne l'avait jamais été auparavant.

«... l'humilité et l'amour dont cette femme faisait preuve me submergèrent» devait-il dire des années plus tard. «Je sais maintenant ce que je ressentis alors, c'était Christ qui venait à moi par son moyen. Bien que je n'aie rien compris à l'Évangile, toute ma résistance au Seigneur s'effondra à ce moment-là. Et je fis mon premier pas dans la foi... »

Cependant, personne à la clinique ne se rendit compte de rien ce jour-là et pendant longtemps encore, la petite équipe

itinérante ne sut pas ce qui s'était passé dans le cœur de l'oncle Mat. Au contraire, les infirmières avaient le sentiment de ne faire aucun progrès avec les Malais sur le plan spirituel. Et c'était la même chose à l'hôpital, à Yala, à Pattani, à Narathiwat et, de l'autre côté de la péninsule à Satun. Des Thaïs s'étaient convertis, des Chinois également bien qu'ils ne représentaient qu'un faible pourcentage de la population. Il y avait eu des baptêmes et les missionnaires avaient été témoins de changements remarquables dans certaines vies sous l'action du Saint-Esprit, mais parmi les nouveaux croyants, il n'y avait pas un seul Malais.

Après plus de dix ans de visites aux kampongs, de discussions dans les écoles islamiques, d'organisation de camps, à l'occasion desquels des messages soigneusement préparés par ceux qui parlaient le mieux le malais étaient présentés, des films, des illustrations et surtout des prières ferventes afin que Dieu en sauve quelques-uns, rien ne semblait se produire. Des centaines de personnes se réunissaient, manifestaient un certain intérêt, acceptaient des tracts, puis on se dispersait. A deux ou trois occasions, on s'était pris à espérer, quand, ici et là, un musulman avait fait profession de croire en Christ, mais sans résultat durable. Et maintenant la situation semblait pire que jamais. Pour une raison quelconque, tous les hommes qui parlaient le malais dans la Mission avaient quitté le sud du pays. La seule occasion qu'avait la poignée de femmes qui connaissaient la langue de parler avec les gens, c'était quand les malades venaient se faire soigner à l'hôpital ou dans les cliniques ambulatoires. L'évangélisation parmi la population marquait un temps d'arrêt.

A l'hôpital, il y avait nombre de difficultés également, surtout du côté des infirmières toujours en nombre insuffi-

sant. En plus de leur travail normal dans les différents services, les infirmières-missionnaires devaient superviser et enseigner une quarantaine de jeunes filles thaïes, dont elles ne comprenaient la langue qu'imparfaitement. Il semblait que leur étude du thaï ne finirait jamais. «Je n'ai jamais le temps d'étudier était une raison valable et non une excuse de ne pas pouvoir parler couramment. Vint le moment où Brenda et Minka durent accepter l'ordre qu'on leur donna de suspendre pour un temps l'expansion de leurs activités parmi les lépreux, parce qu'après avoir dû travailler en équipes de douze à quatorze heures, pendant trois mois, elles étaient sur le point de s'effondrer.

«A nous deux, nous consacrons dix jours par mois à l'hôpital», devait écrire Minka plus tard, et d'observer à une autre occasion, non sans humour, que quatre jours par semaine à l'hôpital et les trois autres à sillonner les campagnes ne lui laissaient guère le temps de s'ennuyer.

Autre conséquence de ce manque de personnel, l'ouverture du nouveau bloc pour le traitement de la lèpre devait être ajournée. Il n'y avait pas eu de problèmes de financement et la construction était terminée. D'aucuns demandaient les raisons pour lesquelles ce nouveau bloc n'était pas encore en service et c'était toujours la même réponse embarrassée: le manque de personnel. Et tant qu'il n'était pas ouvert, il n'y avait pas moyen d'admettre un seul lépreux à l'hôpital, quelque grave que puisse être son état. Jamais les autres patients ne le toléreraient. La peur de la lèpre était tellement enracinée que les malades se seraient révoltés et le personnel thaï se serait mis en grève. Les médecins pouvaient bien s'évertuer à répéter que la lèpre n'était plus contagieuse, ni plus dangereuse que d'autres maladies auxquelles personne ne prêtait attention, rien

n'y faisait. On continuait à en avoir une peur irraisonnée et

tous ceux qui en portaient les stigmates : élongation des oreilles, écrasement du nez, mutilation des membres, risquaient fort d'être bannis à vie de la société, en dépit de toutes les assurances des médecins garantissant que la maladie avait été totalement guérie.

C'était le cas de Jit. Le traitement qu'il avait suivi régulièrement pendant des années avait eu raison du mal et les examens qu'il avait subis dernièrement avaient été négatifs. Jit n'était plus malade, il ne présentait plus aucun risque de contagion. Les docteurs l'avaient affirmé, les infirmières aussi et pourtant, au village de Khuan, les gens n'étaient pas convaincus. Il continuait à vivre dans sa petite hutte, toujours à l'écart de sa famille. Tous les jours, on lui apportait sa ration de riz que quelqu'un déposait à une certaine distance, puis filait une fois le devoir accompli. Pour sûr qu'il a encore la lèpre. Il suffit de regarder son visage tordu et ses moignons de mains. Il ne faut pas l'approcher !

A cette époque vivait au village un couple missionnaire, Alan et Maelynn El lard, avec leurs deux fillettes, Brenda et Alison, qui faisaient la joie de Minka, comme chacun le savait. Presque chaque mercredi, elles arrivaient en trotinant à la clinique de Palas, en compagnie de leur mère, pour rendre visite à tante Minka, comme elles l'appelaient. Il fallait voir le visage de celle-ci s'éclairer, dès qu'elle les apercevait: «Oh!, mes chéries! quelle joie de vous voir. J'aimerais venir vous embrasser... mais je suis toute sale. Maelynn, ne les laisse pas approcher, garde-les près de toi. Je ne veux pas courir de risques. Je suis heureuse simplement de les voir. Lorsque je viendrai pour le week-end, toute fraîche et propre, je vous embrasserai. Et je vous apporterai une surprise, vous verrez ! »

Quand elle venait passer un ou deux jours chez les Ellard, qui lui étaient devenus très chers, tout le monde remarquait l'extraordinaire affection qu'elle portait aux deux enfants, le temps qu'elle passait avec elles et la confiance totale que lui témoignaient les parents. «Ce sont mes petites-filles!» disait Minka en riant et chacun était bien d'accord: «Elle les aime vraiment comme si elle était leur grand-maman. »

C'est alors qu'il lui vint une idée. Ses amis se préparaient à partir en congé en Angleterre, et Minka était allée les aider à faire leurs bagages. Subitement, elle demanda à Maelynn: «Puis-je aller faire un tour avec les enfants?J'aimerais bien les emmener voir Jit. Ainsi, tout le monde pourra voir qu'il n'est pas contagieux. »

«Excellente idée!» répondit Maelynn. «Allez-y, moi je continue à emballer. » Et le trio se mit en route, la grande dame aux cheveux blancs tenant par la main les deux petits bouts de femmes. Elles déambulèrent le long de la rue du village, les gens les saluant gentiment au passage.

— Où allez-vous de ce pas ?

— Oh, on va faire une visite à Jit, répondit Minka en souriant, et elles poursuivaient leur chemin.

— Rendre visite à Jit! Les sourires firent place à une expression de surprise mêlée d'épouvante.

— Emmener les enfants chez Jit!

— Mais oui, il n'est plus contagieux maintenant, les enfants ne courent aucun risque. Il sera si heureux de les voir !

«Elle va voir Jit avec les enfants!» murmuraient les villageois avec incrédulité. «Alors c'est vrai, il doit être guéri. Jamais elle n'emmènerait les fillettes s'il y avait le moindre danger. Sûr que Jit doit être guéri. »

Cette simple action fit plus que toutes les paroles des médecins et des infirmières pour réhabiliter Jit comme membre de la communauté, car tout le monde l'apprit.

A partir de ce moment-là, l'attitude des gens commença à changer. Jit le ressentit et ses propres craintes commencèrent à s'évanouir. Quelques semaines plus tard, il franchissait une autre étape mémorable. En compagnie de Margaret, il sortit de son village pour aller assister à une convention d'un jour organisée à l'hôpital de Saiburi à l'intention des chrétiens thaïs atteints de la lèpre. Minka qui était allée chercher d'autres malades pour l'occasion, écrivait :

«Dès que nous arrivâmes à Khuan, j'ouvris tout grand les yeux pour apercevoir Jit. Je crains que les mots me manquent pour exprimer ce que je ressentis quand je le vis. Quel sourire! Notre Dieu est merveilleux, qui donne à ce jeune garçon le courage de sortir au grand jour, après presque treize ans de réclusion dans sa misérable hutte ! »

«Et Jit n'était pas le seul ainsi transformé à assister à cette convention. Il y en avait d'autres». Et Minka poursuivait: «C'est extraordinaire de voir ce que le Saint-Esprit a appris à cet autre homme méprisé et solitaire, dans sa cabane perdue au milieu d'une immense plantation.» Elle mentionnait aussi un, malade qui avait parcouru plus de cent kilomètres pour assister à la convention. Et d'un autre encore :

«M. Juan nous dit que le Seigneur lui a sauvé la vie à plusieurs reprises, quand il avait envie de se suicider. Il rencontra le Seigneur alors qu'il se rendait dans une léproserie dans le nord du pays. Quand on le déclara guéri, il rentra chez lui, près de Khuan, mais personne ne voulait avoir affaire avec lui, tant il était défiguré. Il supplia le Seigneur de lui faire rencontrer un chrétien et, au bout de deux ans, c'est-à-dire l'année dernière, il fit la connaissance de Alan Ellard. »

Lors de cette première convention, les paraboles du Bon Berger semblèrent particulièrement appropriées aux patients de la léproserie chrétienne et le petit chœur rappelait aux missionnaires le temps où, dans leur patrie ils le chantaient:

*Voici mes mains pour travailler
Mes pieds pour marcher pour Toi.
Mes lèvres proclameront la glorieuse nouvelle
Seigneur, me voici, envoie-moi.*

Pendant ce temps, le souhait de Margaret de travailler à plein temps comme infirmière itinérante auprès des lépreux n'avait été que partiellement exaucé. A son retour de congé, on l'avait envoyée à l'hôpital de Manorom pour suivre un cours d'un mois et se familiariser avec le traitement de la maladie, mais elle savait que l'essentiel de son activité se déroulerait encore pendant la plus grande partie de l'année à l'hôpital de Saiburi, où elle devait remplacer une infirmière partie en congé. En fait, elle y resta pendant plus de deux ans encore, chargée du contrôle de la pharmacie, en même temps qu'elle travaillait comme sage-femme, car l'infirmière qu'elle avait remplacée ne revint jamais. La seule occasion qu'elle eut de mettre en pratique les connaissances qu'elle avait acquises à Manorom le fut durant un mois où elle aida à la clinique hebdomadaire de Saiburi.

Pendant le mois qu'elle passa à Manoron en 1969, elle fit une expérience dont elle devait toujours se souvenir, même si elle n'en parla qu'à une ou deux intimes. Elle était allée là-bas ayant une soif spirituelle. Son premier stage comme missionnaire suivi de son premier congé au pays étaient du passé. Elle n'avait plus d'illusions sur la tâche à laquelle elle avait été appelée, et le séjour qu'elle avait fait en Angleterre, avec

toutes ses visites, ses déplacements et ses obligations l'avait

laissée complètement épuisée. Au début de cette deuxième étape de sa carrière, Margaret avait le sentiment de ne pas être suffisamment préparée pour la tâche qui l'attendait. Les quatre semaines qu'elle passa au home d'infirmières de Manorom où elle n'avait à se préoccuper que de ses cours, lui offrirent exactement ce dont elle avait besoin, ce à quoi elle aspirait le plus : du temps pour penser, du temps à rechercher la présence de Dieu. Elle se consacra tout particulièrement à l'étude des épîtres pauliniennes, s'attachant à mieux connaître ce qui était révélé au sujet de la puissance vivifiante du Saint-Esprit dans la vie des croyants.

Cela n'était pas nouveau pour elle. «Aussi longtemps que je me souviens, Margaret avait une grande soif du Seigneur» écrivait une de ses meilleures amies. Près du collège de *Mount Herman*, l'église à laquelle elle s'intéressait beaucoup enseignait le réveil et le ministère du Saint-Esprit. Avant de partir, elle fit une nouvelle expérience avec le Seigneur et témoigna d'avoir été remplie du Saint-Esprit. Par la suite, cependant, elle se demanda si elle avait eu raison de le faire. Peut-être était-ce parce qu'elle pensait avoir parlé autrefois trop inconsidérément de ce genre d'expériences, qu'elle fut plutôt réticente à entretenir son entourage de cet extraordinaire sentiment de paix qu'elle commença à ressentir pendant ce mois passé à Manorom. Sa vie spirituelle fut enrichie de cette faculté de prier dans l'Esprit et elle se trouva indéniablement revêtue d'une nouvelle puissance spirituelle.

Quand elle quitta Manorom, «elle bouillonnait d'excitation à l'idée de ce que le Seigneur allait faire». Avant d'arriver à Saiburi, elle fit une rencontre qui ne fut certainement pas le fruit du hasard. Cela se passait à Yala. Des missionnaires qui travaillaient dans le sud de la Thaïlande avaient distribué des

milliers de tracts, et il advint que l'un de ceux-ci tomba dans les mains d'une certaine M^{mc} Deng. Curieuse d'en savoir davantage, elle se rendit à l'adresse mentionnée sur le papillon juste au moment où Margaret était de passage dans la ville.

A la suite de l'entretien qu'elles eurent toutes les deux, M^{mc} Deng, comme Lydie de l'Évangile, ouvrit son cœur au Seigneur, et s'en alla ayant la certitude de son salut. Six mois plus tard, Margaret, qui était restée en contact avec elle, pouvait écrire à ses amis qui priaient pour elle, que M^{mc} Deng avait déjà amené quatre personnes au Seigneur et, avec des larmes coulant sur ses joues, disait qu'elle souhaitait servir le Seigneur de tout son temps et de toutes ses forces.

Margaret continuait à avoir ses migraines, et ses troubles gastriques revenaient régulièrement, au point qu'à certains moments «elle pleurait un bon coup et se trouvait soulagée».

Dans son entourage, on remarquait qu'elle parlait aux malades avec infiniment plus de liberté du chemin du salut de Dieu et, quand elle présidait une réunion, que ce soit en thaï ou en anglais, il y avait quelque chose d'exceptionnellement vivant dans sa manière d'être. Elle n'était pas un orateur et jouait un rôle comparativement effacé en ce qui concernait l'évangélisation et le travail pastoral, mais on notait que ce qu'elle faisait, elle le faisait bien.

« Elle est très loyale, possède l'amour des âmes et un discernement spirituel profond », disait le directeur du champ dans un rapport confidentiel adressé à la Mission à Singapour. Il ajoutait qu'elle acceptait sans se plaindre le travail qui lui était demandé même si ce n'était pas ce qu'elle aurait choisi de faire. Cela avait été évident, lorsqu'on lui avait demandé de rester à l'hôpital et de remettre à l'année suivante son projet de devenir infirmière à plein temps auprès des lépreux. Les besoins de l'hôpital étaient si grands, Margaret s'en rendait

parfaitement compte et elle ne faisait pas d'objection.

Cependant le directeur du champ se sentait mal à l'aise à ce propos. Il avait le sentiment qu'un principe fondamental de la Mission courait le risque d'être inobservé. Pour une mission qui exigeait de chacun de ses membres la conviction de la direction divine dans sa vie et dans son service, n'était-ce pas contrevenir à son propre code que d'ignorer ou de minimiser les vocations de chacun ? Les Principes (*Principes and Practice*) que Margaret avait signés étaient formels sur ce point :

« Personne ne peut être assigné en permanence à une sphère de service sans son plein assentiment, bien que l'on puisse attendre de tous « qu'ils soient prêts à rendre service temporairement, lorsque cela est jugé nécessaire. »

Mais à quel moment le temporaire devient-il en fait permanent ?

« Déjà, au cours de son stage précédent, Margaret avait exprimé le désir de travailler auprès des lépreux » poursuivait e rapport, « à peine une occasion s'offre-t-elle de répondre à son souhait, que survient autre chose qui la force à rester à l'hôpital. Outre le fait que c'est injuste, il se pourrait qu'elle se lasse et refuse de poursuivre son travail à l'hôpital. »

Cette note était rédigée à l'occasion d'un projet de retour en Angleterre pour un court congé anticipé qui permettrait à Margaret de revenir à temps pour soulager le manque de personnel à l'hôpital de Saiburi. Dans un sens, cela lui convenait parfaitement. Sa sœur Elaine allait se marier, et la sympathique congrégation de l'église de Porth avait déjà sous crit presque la totalité des fonds pour offrir à Margaret le voyage aller et retour pour qu'elle puisse assister à la cérémonie. Il paraissait raisonnable qu'elle prolonge son séjour en Angleterre de quelques mois afin de pouvoir rester ensuite plus longtemps en Thaïlande à son retour. Cependant, le

genre de son travail futur n'était pas défini. Allait-elle continuer à travailler exclusivement à l'hôpital ou s'occuperait-elle des lépreux ?

Margaret était à la maison depuis environ trois mois quand une indication précise relative à son avenir vint par un événement inattendu aux Etats-Unis et allait ainsi en décider.

La collègue de Brenda, infirmière des lépreux, qui y passait son congé donna sa démission de la Mission. Elle sentait que Dieu l'appelait à travailler auprès des Thaïs de Chicago. Quelqu'un devait être prêt à prendre la relève quand le moment viendrait pour Minka et ensuite pour Brenda de partir en congé à leur tour. Il fallait au moins deux infirmières spécialisées à plein temps pour faire fonctionner les cliniques et pour visiter les malades dans les campagnes avoisinantes.

Margaret sut intuitivement ce que cela signifiait pour elle, quand elle apprit la nouvelle. Ce genre de travail n'exige pas seulement une préparation spéciale, mais il faut aussi avoir une vocation. Il fallait pour remplir le poste vacant une volontaire et non pas une recrue, et Margaret avait déjà fait connaître son désir de travailler auprès des lépreux.

Elle était manifestement la personne toute désignée pour faire partie de l'équipe pour les lépreux. A son retour en Thaïlande, elle passa trois mois à l'hôpital de Manorom pour compléter ses connaissances, puis elle retourna à Saiburi. Sa préparation était ainsi terminée et, le moment venu, elle pourrait prendre ses nouvelles fonctions.

On aurait pu s'attendre à ce que toutes ces nouvelles comblent Margaret de joie et de bonheur, tandis qu'elle voyait enfin se réaliser le rêve qu'elle avait caressé si longtemps de travailler parmi les lépreux. Dans un sens, ce fut bien le cas. Mais le temps, ce grand inquisiteur des bonnes intentions, avait eu tout loisir de dépouiller l'entreprise de tout attrait.

Elle savait maintenant par expérience personnelle combien le travail pouvait être repoussant; la sécheresse de l'environnement, les attitudes décourageantes des malades ne lui échappaient pas. Elle connaissait aussi ses réactions. Les longues marches qu'impliquait ce genre de travail, sous un soleil accablant ne manquaient jamais de lui donner des migraines, et les déplacements dans les bus archi-bondés avec leurs odeurs de gens, de bêtes, de légumes et de poisson étaient pour elle de véritables cauchemars. Elle en descendait toujours complètement harassée, craignant à tout moment que son estomac ne lui joue de mauvais tours. C'était déjà assez fâcheux quand elle se sentait mal à l'hôpital et était obligée de garder son service, faute de quelqu'un pour la remplacer. Mais ce serait pire de tomber malade au cours de ses tournées, après 40 à 50 kilomètres de voyage, sans autre moyen de transport que le bus public pour la ramener chez elle.

Elle s'en ouvrit à sa mère, dans leur petit salon de Taff Street. M^{mc} Morgan était opposée à ce projet et elle ne le cachait pas: «Jamais tu ne pourras supporter ce genre d'existence, Margaret. C'est au-dessus de tes forces... Si n penses que c'est ton devoir, je suppose que tu dois le faire, mais j'aimerais que tu me promettes une chose. Promets-moi de ne pas te surmener de peur de tomber malade au point de ne pas pouvoir être rapatriée. Je veux pouvoir m'occuper de toi ! »

La mère de Margaret était angoissée. Elle n'arrivait pas à oublier une remarque que sa fille avait faite, quelque sept ans plus tôt, alors qu'elle partait pour la première fois en Extrême-Orient: «Tu sais, Mammy, je n'ai pas l'impression que je vivrai très longtemps. » Elle avait dit cela tout naturellement et l'avait probablement oublié, mais pas M^{mc} Morgan. Pourquoi avait-elle dit cela? Qu'est-ce que cela signifiait?

Alma Taylor, l'amie de toujours, était elle aussi angoissée, bien que pour une raison différente. Quelque chose lui pesait manifestement sur le cœur. Elle aborda timidement le sujet au cours d'une promenade sur les collines qui surplombent Porth.

«Les terroristes, Margaret, qu'en est-il? Parle-moi d'eux!»

Margaret n'avait pas répondu immédiatement. Les missionnaires qui travaillaient en Thaïlande du sud avaient adopté une politique de discrétion concernant les problèmes complexes qui existaient dans les régions frontalières. Sans doute, il y avait des terroristes. Elle n'en disconvenait pas. Depuis qu'elle était arrivée en Thaïlande, il y avait eu des troubles, et la situation ne s'était pas améliorée. Parfois, très souvent en fait, on amenait à l'hôpital des gens blessés par balle. De temps en temps, les routes de campagne étaient le théâtre d'attaques à main armée. Des gens étaient enlevés. Dans les villes et dans les grands bourgs, on était relativement en sécurité. On courait davantage de risques dans les régions rurales: et spécialement dans la jungle.

Les régions rurales! La respiration d'Alma s'accéléra, et tout en regardant au-delà de la vallée les collines qui leur faisaient face, elle demanda avec détermination: «Est-ce que tu cours des risques en travaillant parmi les lépreux, Margaret?»

Margaret porta un doigt à ses lèvres, comme elle le faisait toujours quand elle réfléchissait, puis répondit en hésitant un peu. «Oui, — c'est possible. Je suppose que cela pourrait arriver...»

«Mais, Margaret...» Alma essaya de ne pas perdre son sang-froid. «Penses-tu que tu doives y aller et prendre de tels risques? Penses-tu avoir raison?»

«Le Seigneur m'a appelée» fut la réponse assurée. Il n'y avait plus rien à ajouter.

Au cours des derniers mois que Margaret passa au Pays de Galles, Alma et Bert s'entretinrent longuement d'elle. Ils remarquèrent chez elle une douceur croissante de son caractère qui leur toucha le cœur.

«Jamais une parole désobligeante à l'endroit de qui que ce soit» disait Bert qui se souvenait des moments où, en début de journée, Margaret venait à la petite sacristie de l'église pour un moment d'entretien et de prière. «Quand il m'arrivait de m'emporter pour une raison ou une autre, elle me disait gentiment: «Bert! ne dites pas cela! Le Seigneur peut le changer, si nous le Lui demandons ! » Quand elle avait fait un long et fatigant voyage pour présider une réunion et qu'il y avait très peu de monde, elle trouvait toujours un fait positif qui la réjouissait... une vieille dame qui réellement aimait le Seigneur, ou un couple zélé pour prier en faveur des Malais, que sais-je encore. Jamais une plainte. «Elle était une sainte ! »

Quand son congé toucha à sa fin et que le moment de quitter à nouveau la maison approcha, Margaret sentit que la perspective de la séparation n'avait jamais été aussi difficile. Elle en fut particulièrement consciente, un jour qu'elle prenait un bain de soleil, après un déjeuner sur l'herbe dans le district des Lacs. L'amie avec laquelle elle passait quelques jours de vacances remarqua subitement que Margaret pleurait silencieusement à côté d'elle.

«Margaret, qu'est-ce qui ne va pas?» lui demanda-t-elle gentiment. Margaret lui avoua que c'était la perspective de quitter sa mère, et aussi une crainte indéfinissable de retourner en Thaïlande.

Quatre semaines plus tard, elle y était à nouveau. Ce même mois, on procéda à l'ouverture officielle du bloc léproserie à l'hôpital de Saiburi, avec l'admission de deux Malais. Plus

tard, d'autres malades, nombreux, devaient suivre. Cet événement était un tournant dans le travail auprès des musulmans, même si à l'époque, personne ne pouvait le prévoir.

Le mois suivant, pendant le jeûne du Ramadan, tant appréhendé de tous, l'hôpital fut en émoi une certaine nuit quand des coups de feu furent tirés dans le complexe. Fort heureusement, personne ne fut blessé, mais le danger avait été réel. Néanmoins, une douzaine d'aides-infirmières thaïes quittèrent l'hôpital, laissant le personnel dangereusement réduit et les missionnaires conscients que des forces hostiles les entouraient. Quelques-uns pensaient que le moment était venu de fermer l'hôpital. Sa position solitaire le rendait par trop vulnérable. D'une part, les malades n'oseraient plus y venir et, d'autre part, les parents s'opposeraient à ce que leurs filles y vivent comme aides-infirmières. Pendant un certain temps, on eut le sentiment que les prophètes de malheur auraient raison, car le nombre des patients diminua et le personnel thaï manifesta le désir de s'en aller. C'est alors que les autorités locales décidèrent de poster des policiers armés aux grilles de l'établissement, et le calme revint. Mais une certaine tension persistait.

Quelques mois après cet incident, Minka partit pour ce qui devait être son dernier congé. Une fois encore, elle passa d'un continent à l'autre pour visiter sa famille dispersée. Lors de son passage en Hollande, elle fit la connaissance d'un nouveau groupe d'amis engagés. Elle en fut toute réjouie. Elle gagna aussi l'affection des membres d'une église de la petite île de Marhen où les touristes admirent les costumes nationaux de ses habitants. «Figure-toi», écrivait-elle à une amie, «j'ai parlé du haut de la même chaire que Corrie ten Boom!»

Ses voyages la ramenaient toujours chez sa sœur Alice en Nouvelle-Zélande, à Wellington, balayée par les puissants

vents du sud, et à Auckland, où *Ringetote* monte la garde à l'entrée des voies maritimes menant au port et aux plages dorées qui s'étirent sous un ciel d'azur. Mais plus que la fraîcheur et la beauté du pays, ce qui comptait pour Minka, c'était l'affection de ses amis, de l'église qui la soutenait, du Collège biblique dont les étudiants arrivèrent un jour en masse pour lui dire un grand bonjour.

«Oh!» s'exclama-t-elle, étonnée, en les voyant tout souriants à la porte de la maison de son amie. Elle ne s'attendait vraiment pas à une pareille ovation. D'ailleurs, elle était toujours surprise qu'on puisse s'intéresser à elle. Un jour, ses amis furent touchés par sa réaction lorsqu'elle ouvrit devant eux une lettre qui contenait un don de 100 livres sterling. Elle était tellement confuse: «Non, pas pour moi, ce n'est pas pour moi. Je ne peux pas accepter. Je les donnerai à la Mission!» Dans son entourage, on apprit bien vite que le seul moyen de lui faire accepter quelque chose sans qu'elle le rende avec intérêt, c'était de le lui offrir anonymement et si possible avec un petit mot lui faisant comprendre qu'il provenait de son Père Céleste, qui n'était jamais à court d'argent et qui s'attendait à ce que son cadeau soit accepté.

Un jour que Minka voyageait en train en Nouvelle-Zélande, elle ouvrit une lettre de Thaïlande qui lui arracha un retentissant «Gloire à Dieu». Ses compagnons de voyage jetèrent des regards surpris sur cette belle grande femme aux cheveux d'argent qui dévorait son courrier avec un plaisir si évident. Les nouvelles qu'elle lisait relataient les derniers événements du bloc léproserie à Saiburi. La traduction de l'Évangile de Luc par Anne Wilding et les entretiens quotidiens, soir après soir, d'Audrey Neal avaient eu leur effet sur les patients malais et notamment sur oncle Mat. Il fut un des premiers à reconnaître en Christ le Fils du Dieu vivant. Il avait demandé

à être baptisé, et au moins quatre autres avec lui! Enfin, une brèche était ouverte vers les musulmans. Non pas à coups de savantes argumentations dans les écoles islamiques, ni par de grandes campagnes d'évangélisation, mais dans le cœur de marginaux de la société, de lépreux que tout le monde fuyait et qui avaient trouvé un accueil dans le seul établissement disposé à les recevoir, F *Hôpital chrétien de Saiburi*.

Minka n'arrivait pas à contenir sa joie en lisant ces nouvelles.

Tandis que les mois de son congé passaient avec leurs continuels programmes de réunions, il apparut de toute évidence qu'elle n'était pas bien. Son dos la faisait beaucoup souffrir et elle avait perdu du poids. De retour à Wellington, à quelques semaines de son départ pour la Thaïlande, elle avait l'air tellement malade que sa famille s'en alarma.

«Minka, tu n'es pas en état de repartir!» protestait Alice. Et quand Minka admit qu'elle n'en avait pas envie, qu'elle se sentait, cette fois, étrangement hésitante à rejoindre son poste, toute sa famille la supplia de rester. «Pendant des années, tu as fait ton devoir. Pourquoi ne pas abandonner ton travail missionnaire maintenant et ne pas t'installer ici, à la maison?»

Et pourtant, Minka ne le pouvait pas. «Je n'aurais plus un moment de paix intérieure si je renonçais maintenant. »

Minka elle-même avait honte de manquer d'enthousiasme pour repartir. A l'occasion d'un dîner d'adieux donné en son honneur par l'Eglise réformée de Wellington, elle se sentit de plus en plus mal à l'aise à mesure que les orateurs se succédaient «...impatiente de repartir, de regagner le poste qu'elle aime tant...» et cette note revenait constamment dans les discours. Intérieurement, elle sentait quelle devait démentir cette impression. Quand vint pour elle le moment de répondre à ses hôtes, elle se leva lentement, étrange figure

dans un simple tailleur bleu et blanc. Après avoir remercié, elle poursuivit :

«Je ne voudrais pas que vous ayez de fausses idées à mon sujet. Non, je ne souhaite pas repartir. J'aimerais mieux rester ici. Ne croyez surtout pas que je sois une sainte. Je ne repars pas parce que je le désire, mais parce que le Seigneur m'envoie...»

Ce fut donc le départ. On la supplia de prolonger son congé jusqu'à ce qu'elle se sente plus forte, mais pour deux bonnes raisons, elle ne pouvait pas le faire. D'abord, si elle ne rentrait pas maintenant, son visa pour la Thaïlande devenait caduc, et il lui faudrait recommencer toutes ses démarches. Ensuite, il y avait longtemps que Brenda Holton aurait dû rentrer en Angleterre pour son congé. Elle devait y subir une opération, et elle avait déjà retardé son départ ne voulant pas laisser Margaret toute seule. Anne Wilding, dont la parfaite connaissance du malais et le don de parler aux gens rendaient de grands services pendant que l'infirmière soignait les malades, était en Angleterre pour des raisons de famille. Sans infirmière et sans évangéliste pour l'assister, Margaret ne tenait jamais le coup. Minka *devait* rentrer.

Elle passa deux semaines auprès de son frère Gérald et de sa famille à Canberra, au cours desquelles elle reprit des forces. Mais ce fut avec des sentiments mélangés qu'elle prit enfin le train à Singapour, train qui en un jour et une nuit lui fit traverser la Malaisie, jusqu'à la frontière thaïlandaise. «Brenda Holton est déjà partie en congé pour l'Angleterre, et je logerai avec Margaret Morgan, du Pays de Galles» écrivait-elle à ses compagnons de prière, tandis qu'elle envisageait l'avenir en prenant connaissance de son programme. «Avec plus de trois cents patients inscrits, nous ne serons pas au chômage ! »

« Vous n'ignorez pas que le Seigneur nous a donné la joie de voir huit lépreux musulmans se convertir. Priez avec nous pour que des familles entières embrassent la foi chrétienne, et alors ensemble elles seront capables de résister à l'opposition farouche et aux persécutions qu'elles ne manqueront pas de rencontrer. Il y a aussi au moins cinq patients thaïs qui ont accepté Christ.»

Et de poursuivre sur une note plus personnelle, plus solennelle aussi: «Le terrorisme a refait son apparition. Nous aimerions beaucoup que vous priiez également pour notre sécurité. Il faudra se réadapter à un nouveau mode de vie; heureusement, le Seigneur nous a fait cette promesse: «Je serai avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. »

Tandis qu'elle voyageait toute seule, regardant défiler les rizières, les plantations, l'épaisse et verdoyante jungle malaise, elle cherchait à fixer son esprit sur la promesse de sa présence sans y arriver facilement. Son dos lui faisait mal, elle se sentait déprimée. Quand le train arriva à la frontière, elle regarda s'il y avait quelque porteur pour l'aider. Elle ne vit personne. Elle eut envie de revenir en arrière et de rentrer chez elle, si c'était possible, mais ce n'était pas possible. Péniblement, elle s'arracha de son siège et commença à transporter ses valises.

C'est alors que le miracle se produisit. Graduellement, inexplicablement, elle prit conscience d'une force qui l'inondait tout entière. Elle transporta ses bagages sur le quai, et pour la première fois, elle ne sentit plus son dos. Dieu l'avait rencontrée, l'avait touchée, et avait renouvelé ses forces en vue de la tâche qui l'attendait, au moment où elle en avait le plus besoin.

C'était une nouvelle Minka qui franchissait la frontière.

Extrait du Journal de Margaret Morgan

*Mon enfant, prends bien garde
A ce que rien ne te retienne
De l'essentiel.
Souviens-toi de Marie.
Elle choisit de s'asseoir à mes pieds
Pour écouter ce que j'avais à dire
Pour apprendre de moi.
Rien ne put l'en distraire
Ni la désapprobation de son entourage
Ni la pression du travail à accomplir.*

*Elle connaissait ses priorités
Elle savait discerner l'essentiel.
Mon enfant, fais bien attention,
Ne sois pas comme Marthe
Qui se laissa distraire
S'éloigna de moi
A cause de ses activités.
Certes elle m'aimait
Mais elle n'avait pas choisi la bonne manière
Pour me témoigner son amour.*

*Mon enfant, Viens
Et assieds-toi à mes pieds.
Reste calme et écoute ma voix,
Ensuite alors, tu serviras
Selon mes instructions
Selon mon désir. M. M.
C'était un mois avant son enlèvement.*

A Pujud, la clinique n'était plus ce qu'elle avait été. Minka s'en aperçut dès son retour. Autrefois, tout l'endroit respirait une joyeuse atmosphère. Il y avait un noyau de Malais prêts à s'asseoir en cercle pour écouter des cassettes sur l'Évangile, pour bavarder amicalement et pour poser toutes sortes de questions. Oncle Mat n'était pas le seul habitué de la clinique à avoir été baptisé, mais tous étaient partis maintenant. Oncle Mat était à Saiburi. Il vivait dans une vieille baraque sise sur un terrain pompeusement appelé le *Centre-Malais* où la volaille picorait autour. Des Malais suffisamment bien pour quitter le bloc léproserie de l'hôpital trouvaient que c'était un bon endroit pour se réhabituer à la vie normale. D'autres Malais, qui n'étaient pas malades, venaient aussi pour entendre des enregistrements, pour parler de Jésus ou encore pour écouter l'un des missionnaires leur lire les Écritures dans leur langue maternelle.

A Pujud, maintenant, tout était différent. Hassan, à côté de la maison duquel on avait ouvert la clinique, se montrait parfaitement aimable et était toujours disposé à donner un coup de main, mais il restait attaché à l'Islam et ne faisait pas grand-chose auprès des voisins pour calmer les sarcasmes et

les commentaires désobligeants que suscitait la prédication de l'Évangile.

«Pour Anne Wilding, chargée de l'évangélisation, ce n'est vraiment pas facile» écrivait Minka. Et lorsque Anne était absente, cela l'était encore moins pour Minka qui la remplaçait.

Si Pujud était devenu un endroit mélancolique, à Palas, c'était juste le contraire. Il semblait qu'il ne se passait pas un mois sans qu'il y ait un heureux événement: un dimanche, une trentaine de personnes assistaient au service; un autre jour, le baptême d'une malade thaïe, une semaine après, celui de deux Malais. Même les graves inondations avant la fête de Noël ne découragèrent pas une grande foule à venir célébrer pour la première fois la naissance du Sauveur.

Brenda, toujours en Angleterre, et dans l'incertitude de son retour en Thaïlande à cause d'un rapport médical défavorable, se tenait très au courant de ce qui se passait et des progrès du travail dans les cliniques rurales.

Minka et Margaret vivaient maintenant ensemble dans une petite maison à Pattani, située à égale distance des deux cliniques, ce qui était très agréable. Pour Margaret, tout spécialement, c'était une situation toute nouvelle et merveilleuse d'avoir enfin son propre chez soi, après avoir vécu si longtemps dans l'atmosphère institutionnelle de l'hôpital. Tout de suite, son sens ménager se réveilla. Enfin pouvoir choisir des rideaux, assortir des coussins, suspendre des tableaux aux murs, choisir de décorer la cuisine à son goût. Finis les repas au réfectoire. Dorénavant elle pourrait s'asseoir devant une table dressée avec goût, avec des porcelaines. Le service à thé, avec un décor de myosotis, cadeau des jeunes filles de l'église de Porth, allait tout juste pour les deux !

Et le jardin! Pour la première fois de sa vie, elle en avait un à elle. Leur maison de Taff Street ne possédait qu'une arrière-cour cimentée. Aussi ne se lassait-elle jamais de voir pousser et éclore ce qu'elle avait planté de ses propres mains. Minka pour sa part n'avait pas de réelles préférences quant à l'agencement de l'intérieur, pour autant que les choses soient simples et fonctionnelles. Elle était donc tout heureuse de laisser Margaret arranger à sa guise.

Elles s'étaient côtoyées pendant des années à l'hôpital comme collègues de travail, mais elles n'avaient pas été des intimes. Margaret, toujours préoccupée des réactions des autres, se demandait si elles allaient faire bon ménage. Ses relations avec autrui avaient toujours été un sujet de prière. «Je ne suis pas souvent déprimée, confiait-elle à sa mère dans une lettre, mais des fois nos réactions sont aggravées par un extrême état de fatigue.» Avec Minka, elle ne tarda pas à découvrir que leurs différences étaient superficielles, et que l'une et l'autre partageaient une quantité de points communs à un niveau très profond. Toutes deux étaient calmes de nature, mais n'aimaient pas diriger. Margaret était une excellente administratrice, mais la responsabilité lui pesait toujours un peu. L'une et l'autre, à un moment de leur vie, avaient eu le désir bien naturel de se marier et d'avoir des enfants et elles avaient goûté à l'amertume de la déception qui avait aiguisé leur sensibilité, avant de disparaître. Margaret tenait un simple cahier d'écolière dans lequel elle collait, après les avoir soigneusement tapés à la machine, des poèmes et des maximes qui l'avaient un jour inspirée. En voici l'un d'eux :

*Notre perte est un gain sûr
Si, jour après jour,
Christ prend la place
De tout ce qu'il enlève.*

Cela résumait bien l'attitude de ces deux femmes à l'endroit des rêves qu'elles avaient dû abandonner. Ces dernières années, elles avaient connu le même enrichissement dans leur vie spirituelle. Cela se manifestait surtout dans la prière et, si elles en parlaient rarement, elles se sentaient cependant comme liées par une sorte de consentement non exprimé. Elles aimaient le chant, et plus particulièrement certains passages des Ecritures mis en musique. Que se soit en préparant leurs repas ou avant de se mettre à table, il n'était pas rare de les entendre entonner un cantique. «Il règne une atmosphère exquise dans cette maison» commentait Marjorie Nowell, l'infirmière-chef de Saiburi qui leur avait rendu visite. Dans l'une de ses lettres, Margaret écrivait qu'elle n'aurait pas pu trouver quelqu'un de plus aimable et avec qui elle se serait mieux entendue qu'avec Minka.

Leur attitude face au travail parmi les lépreux leur était dictée par la conviction inébranlable que Dieu les avait appelées à cette tâche, qui devait être accomplie quelles qu'en soient les difficultés ou les risques en visitant les régions rurales reculées.

«Hier, j'ai été appelée au chevet d'une femme qui avait reçu une balle» écrivait Margaret à sa mère. «Trois des personnes avec lesquelles elle se trouvait ont été tuées. Cela m'a rappelé avec force la situation inquiétante dans laquelle nous vivons.» Elle disait aussi que les bateliers qui les conduisaient dans les villages de pêcheurs avaient toujours hâte de repartir vers midi. Minka aussi était consciente des dangers. Un jour, Alan Ellard raconta, alors que Minka était là, qu'il était allé dans un village où il avait entendu des coups de feu pour voir s'il y avait des blessés auxquels il aurait pu porter secours. Minka le reprit vertement d'avoir fait cela. «Pensez à Maelynn et aux enfants! Qu'en serait-il d'eux, si quelque chose vous arrivait?»

Quand Jit, qui les accompagnait parfois dans leurs tournées, leur reprochait de trop s'éloigner des sentiers battus, elles lui répondaient: -«Oui, nous savons qu'il y a du danger, mais réfléchissez. Si nous n'y allons pas, qui va s'occuper de ces malheureux lépreux? Que leur arrivera-t-il?»

«Ils vont mourir» dut admettre Jit qui savait de quoi il parlait.

«Vous voyez bien que si nous n'y allons pas et qu'ils meurent, nous en serons responsables. »

«Vous vous occupez des autres plus que de vous-mêmes», dit Jit, qui, plus tard, les larmes dans les yeux, racontait comment il les avait vues patauger dans l'eau et dans la boue à la saison des pluies. «Kilomètre après kilomètre, elles avançaient en glissant et trébuchant pour aller visiter leurs malades. Margaret et Minka, des étrangères dans notre pays» continuait Jit. «Elles ont accompli ces actes d'amour pour nous. Un tel dévouement devrait être inscrit dans le cœur de tous les Thaïs. »

L'année 1973 touchait à sa fin. Comme d'habitude à cette époque, Minka rédigeait en hâte une lettre à multicopier et à envoyer à ses nombreux amis. Elle était très occupée et écrivait rapidement sans souci littéraire. Elle faisait un vigoureux parallèle entre un chapitre du livre des Actes et ce qui se passait autour d'elle: l'oncle Mat, le récit du baptême de lépreux dans une rivière. Il y a des raisons de penser qu'elle écrivit avec un sens prophétique lorsque, au lieu de conclure avec les mots: comme Noël approche à grands pas, j'aimerais vous souhaiter à tous un heureux temps de fête et beaucoup de bénédictions pour la Nouvelle Année, elle continua d'une manière inattendue:

«Quel réconfort de savoir que le Seigneur dirige toute chose dans ces temps de troubles. »

A la lumière de ce qui est arrivé après, il est difficile de ne pas croire qu'un Autre guidait sa main lorsqu'elle ajoutait :

Pour 1974 : *Tu me montres le chemin de la Vie*

Dans ta présence, il y a abondance de JOIE!

A ta droite, il y a des plaisirs pour l'éternité!

A vous dans ce Dieu magnifique.

Minka Hanskamp.

Le home de la Mission à Yala bourdonnait des conversations de tous les hôtes qui s'y étaient rassemblés. La Conférence missionnaire pour le sud de la Thaïlande venait de s'ouvrir et on arrivait de Satun, de Pattani, de Narathiwat, de Khuan et de Saiburi pour quatre jours de communion et d'entretiens annuels, à l'occasion desquels tout le monde était ravi de se retrouver.

Le *Palais Rose*, ainsi qu'on l'appelait à cause de la couleur de ses murs et des proportions démesurées de ses inconfortables pièces, était le point autour duquel tout ce petit monde gravitait naturellement, mais les rencontres étaient tenues dans les locaux plus sobres du foyer des étudiants. On prenait les repas dans le jardin, à l'ombre des arbres majestueux, ce qui ajoutait encore au sentiment de fête et de réjouissance. A vrai dire, les conditions de logement laissaient à désirer; on avait même dressé des lits dans les corridors, mais personne ne s'en plaignait.

Au programme, des rencontres de prières et des ateliers auxquels chacun participait. On avait invité un orateur spécial pour la réunion d'adoration la plus importante du matin. Quand il annonça que le thème de la conférence serait «Christ, le Serviteur souffrant», selon le prophète Esaïe, cela frappa tout particulièrement Margaret.

Le Serviteur. Le Serviteur souffrant. Pour elle, l'accent était sur la souffrance. C'était un sujet qui lui était venu souvent à l'esprit durant les deux dernières années, où elle avait choisi de passer davantage de son temps libre dans la présence de Dieu. Elle n'aurait pas su en expliquer les raisons. Si son travail était difficile, souvent pénible, elle était cependant heureuse. «Je suis reconnaissante d'être en bonne santé et de pouvoir travailler ici» avait-elle écrit récemment. Elle ne savait pas pourquoi non plus, lors de ses dernières vacances dans les collines du nord de la Thaïlande, elle et son amie, en priant, avaient eu toutes deux l'étrange prémonition que c'était la dernière fois qu'elles se trouvaient réunies de cette façon. Le sens d'une séparation imminente était un sentiment très solennel. A une autre occasion, à Saiburi, Margaret s'était retrouvée avec une amie au bord du lagon bleu, de bon matin, pour discuter d'un certain problème. Tout d'un coup, dans le calme, l'une et l'autre eurent conscience de la présence de Celui qu'elles recherchaient toutes deux. Moment sacré où elles perçurent, sans le voir, qu'il leur tendait une coupe, une coupe de souffrance. « La coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirai-je pas? » Au cours des deux dernières années, Dieu avait rappelé, doucement, que le disciple de Christ devait être prêt à la séparation, préparé à la souffrance, et maintenant Il le confirmait une fois encore par la bouche-même de son Serviteur.

«Ce n'est pas par un miracle que Christ a guéri la maladie du péché, c'est en le prenant sur Lui, en le portant. C'est ainsi qu'il l'a vaincu», et l'orateur continuait: «Le triomphe final n'est atteint qu'au travers de l'affliction, des-meurtrissures et de la mort».

La démonstration était évidente. Le chemin de la croix n'offre pas de victoire spectaculaire, ni de délivrance drama

tique, mais quelque chose de plus profond, de plus riche. 11

offre la communion avec Christ dans ses souffrances, des rapports qui subsisteront quand les souffrances seront passées, une communion tendre et intime que rien ne peut surpasser et qui rend la gloire plus glorieuse encore.

La réunion du dimanche soir prit une tournure quelque peu différente. Ceux qui avaient une expérience spirituelle particulière à partager avec l'assemblée eurent l'occasion de le faire. Margaret hésita longtemps. Quand enfin elle prit la parole, ce fut pour dire à quel point les messages sur le Serviteur souffrant l'avaient encouragée, car c'était un sujet que le Seigneur lui avait mis fréquemment à cœur ces deux dernières années. A la suite de quoi, elle déclara que pendant les moments qu'elle avait passés avec Dieu, durant cette période, le Seigneur lui avait parlé si clairement qu'elle avait écrit les paroles qu'il lui avait adressées. Le moment lui semblait opportun d'en partager une ou deux et, ouvrant le petit calepin qu'elle tenait à la main, elle commença à lire.

Mon enfant, je désire ton amour

Plus que tout autre chose que tu pourrais me donner

Plus que ton service

Plus que tes luttes et tes efforts

Pour me plaire

Et pour plaire aux autres.

Je veux que tu m'aimes

Que tu m'aimes de tout ton cœur

De toute ton âme

De tout ton esprit

De toute ta force.

C'est le premier commandement

Et il importe plus que tout le reste.

*J'ai besoin de ton amour\
De ta présence, de ta dévotion, de ton adoration.
Mon Esprit est en toi
Pour t'affermir
Pour te rendre forte
Pour remplir ton cœur d'amour.
Je désire cela, non pour un moment,
Mais pour toujours.
Non pas une partie de la journée,
Mais pour tout le jour.
Ton amour pour moi compte plus
Que ce que tu Jais pour moi
Ou ce que tu ne fais pas.
Souviens-toi de ce que je disais à Pierre:
«Pierre, m'aimes-tu?
M'aimes-tu plus que ceux-ci?»*

Ce fut un rude effort pour Margaret de partager cette expérience avec une assemblée si nombreuse. D'habitude elle ne confiait ce genre d'expérience spirituelle qu'à ses plus proches collègues et à ceux qui pouvaient la comprendre. Mais cette fois, sa conviction intérieure était si forte, qu'elle ne put faire autrement que de se lever. «Je savais que c'était le Seigneur» confia-t-elle à une de ses amies qui était venue la rejoindre après coup pour lui demander l'autorisation de copier ce qu'elle venait de lire. «J'ai bien essayé de faire la sourde oreille, mais au fond de moi-même je savais que je n'aurais pas de paix intérieure si je n'obéissais pas. Alors, j'ai obtempéré».

Peu après la conférence, Minka partit pour deux semaines et Margaret resta seule. Elle était chargée de la comptabilité, de la tenue de statistiques et, outre son travail d'infirmière itinérante, elle avait encore la responsabilité d'aider de jeunes

missionnaires dans leurs études linguistiques et de préparer leurs cours. Et la voiture utilisée pour les lépreux qui tombait constamment en panne !

«Ne sois pas trop en souci pour moi, je t'en prie» écrivait-elle à sa mère. «Le Seigneur me répète constamment de Lui faire confiance, et c'est vrai que j'en ai besoin. » Elle admettait qu'elle avait de nombreux problèmes, elle était tendue et perdait son sommeil.

Minka rentra de son court congé avec un gros refroidissement et nombre de choses sur le cœur, également. La traduction du Nouveau Testament dans le dialecte malais local se poursuivait et c'était à elle qu'incombait la correction. Elle passait des heures en compagnie de l'oncle Mat et d'autres Malais et, traduction en main, elle leur demandait d'expliquer exactement le sens de ce qu'elle leur lisait, pour s'assurer que la traduction était correcte. De nombreux patients nécessitaient constamment des massages pour assouplir leurs muscles ankylosés. D'autres devaient perpétuellement être encouragés à travailler, à faire n'importe quoi avec leurs moignons, tisser, tresser des paniers, confectionner des balais, quelque chose enfin qui les rende un peu indépendants et leur redonne un minimum de dignité, de respect de soi. «Nous devons en faire des hommes» avait-elle l'habitude de dire «non pas des mendiants plaintifs qui ne vivent que d'aumônes!» Elle se donnait un mal infini, y allait de son temps et de son argent pour trouver les moyens de rendre le désir et l'espoir de gagner leur propre existence à ceux qui les avaient perdus. Les vanneries grossières étaient enjolivées par les doublures colorées qu'elle y cousait elle-même; elle se chargeait personnellement de les écouler auprès d'acheteurs, amis de la Mission, qu'elle avait rencontrés au cours de ses congés. L'argent n'était pas un problème pour le programme des léproseries,

on venait même de leur livrer une nouvelle voiture qui facilitait grandement les déplacements. Mais où donc étaient les physiothérapeutes et autres animateurs dont elle faisait le travail en plus du sien ?

«J'aimerais bien venir passer un week-end avec vous et les enfants, disait-elle à Maelynn, mais il y a tellement à faire, je n'ai pas une minute à moi!» C'est vrai qu'elle mourait d'envie de passer quelques heures avec les fillettes. Elle aimait tant la compagnie des petits. Quand l'Ecole pour enfants de missionnaires en Malaisie adressa une lettre circulaire à tous les centres du sud de la Thaïlande, demandant une volontaire pour aider pendant une certaine période, Minka avait tout de suite répondu. «Ne serait-ce pas merveilleux si je pouvais y être à l'arrivée d'Alison et de Brenda?» confiait-elle à Maelynn. Mais son projet tomba à l'eau, car personne n'était disponible pour la remplacer auprès de Margaret. Elle abandonna son rêve. A peu près à cette époque, Minka lut une pensée qui la marqua profondément et la copia dans une lettre adressée à une amie. La réalité de cette prophétie ne devait pas tarder à se manifester.

«O, mon enfant, ne t'attends pas à ce que les épreuves soient aujourd'hui moins grandes que celles du passé. Voici, j'éprouve tout, et il y a des aspects de ta vie que je n'ai pas encore touchés. Ne te relâche pas. Les jours qui viennent pourront faire appel à plus d'endurance et à une foi plus profonde que celles dont tu as eu besoin jusqu'à présent. Accepte-les avec reconnaissance... Combien précieuses sont les leçons que l'on apprend au travers de ces expériences. S'il n'est pas facile de les entrevoir avec joie, il est néanmoins possible d'en apprécier la valeur après coup. Par leur moyen,

applique ton cœur à apprendre. Que ce soit ton but et qu'il surpasse tout autre objectif. Tout ce qui résulte d'une période de pression est encore une bénédiction supplémentaire. Recherche-moi avant tout autre chose. »

Vendredi-Saint arriva. On avait prévu des réunions spéciales au *Centre Malais*, au cours desquelles serait projetée une partie du film *Le Roi des Rois*, qui retraçait la crucifixion et la résurrection de Jésus. Minka avait été choisie pour redire l'histoire le matin de Pâques et présenter un message, tâche qu'elle redoutait. Elle aurait tellement préféré rester à l'arrière-plan plutôt que de devoir s'adresser à toute la congrégation. Tous ceux qui la connaissaient étaient unanimes dans leurs prières: «Seigneur, délivre-la de la crainte. Que ce soit d'une manière toute spéciale que tu parles à travers Minka aujourd'hui... Seigneur, aide-la!» En plus de sa nervosité naturelle, Minka souffrait d'un refroidissement et sa voix était dans un état pitoyable. Quand vint le moment pour elle de prendre la parole, c'est avec appréhension qu'on lui tendit le micro. Allait-on l'entendre?

Tandis qu'elle commençait à raconter la passion du Christ, les doutes se dissipèrent. «C'était absolument extraordinaire. Elle tenait parfaitement son rôle et réussit magistralement à nous faire entrer dans les sentiments qu'avaient les spectateurs de la crucifixion et de la résurrection. C'était plus poignant et plus dramatique que le film lui-même! Je n'aurais pas pensé qu'une chose pareille fut possible» devait dire plus tard une des personnes présentes. Ajoutons que Minka, non seulement racontait les faits, mais en faisait des applications d'une manière telle que les auditeurs en étaient saisis. «Pourquoi Judas trahit-il Jésus?» demanda-t-elle. Silence dans la salle.

Alors Minka, pointant du doigt l'assemblée, s'écria d'une voix vibrante: «A cause de l'argent, oui, de l'argent... l'argent!» Il y avait eu des problèmes financiers parmi les résidents du *Centre Malais*. Il en était résulté une situation délicate que personne ne savait surmonter. Ce matin de Pâques, les choses commencèrent à s'arranger, tandis que d'une voix énergique, Minka Hanskamp stigmatisait Mammon.

Avec la même intensité dans l'expression, elle en vint à la résurrection, à la scène dans le jardin, quand Jésus dit à Marie: «Va trouver mes frères; va, va, va!»

Une fois l'assemblée dispersée, Minka s'en alla à la cuisine pour aider à préparer les repas. Bouleversée, une de ses amies, les larmes dans les yeux, s'approcha d'elle et lui murmura à l'oreille «Très bien, bonne et fidèle servante!» Minka se retourna en souriant: «Le Seigneur m'a portée!» répondit-elle simplement et elle poursuivit ce qu'elle était en train de faire.

Trois jours plus tard, elle se trouvait à la clinique de Palas. «Mercredi, mon jour préféré de la semaine!» avait-elle déclaré, quand elle avait commencé à assister Brenda dans son travail. Ce jour-là, il était possible, en effet, qu'elle voie les enfants Ellard. Leur mère essayait toujours de les emmener, tous les cinq, voir tante Minka. Mais ce mercredi, celle-ci avait une raison de plus de vouloir bavarder avec Maelynn. Elle voulait lui montrer quelque chose.

«Regarde!» lui dit-elle quand elle arriva, et elle lui tendit une lettre de nouvelles. C'était le numéro de novembre-décembre 1973 de *Open Doors* (Portes Ouvertes), un périodique qu'elle recevait occasionnellement et qui contenait des informations sur les chrétiens d'Union soviétique. «J'aimerais que tu demandes aux chrétiens de Khuan de prier pour leurs frères russes. Tu vois, on y rapporte le cas de vingt-huit d'entre eux qui ont été condamnés à de longues peines de

GRAIN DE RIZ

prison à cause de leur foi en Jésus-Christ. On nous donne leurs noms, leur âge, la durée de leur peine; pour certains, ce sont même les travaux forcés. C'est pour Christ qu'ils souffrent, nous nous devons de prier pour eux. Prends cette lettre, s'il te plaît, et parles-en autour de toi à Khuan. Demande qu'on intercède pour ces chrétiens qui sont nos frères dans le Seigneur ! »

Maelynn fut très impressionnée par le sérieux de Minka et l'intensité avec laquelle elle compatissait au sort de ces malheureux qu'elle n'avait jamais rencontrés, mais qui souffraient pour la cause de leur Seigneur. Maelynn jeta un regard à son amie, puis ses yeux tombèrent sur le texte de l'en-tête de l'article. Il disait ceci: «N'oubliez pas ceux qui sont en prison. Souffrez avec eux comme si vous y étiez vous-mêmes. Portez la douleur de ceux que l'on maltraite, dès que vous savez par quelle épreuve ils passent. »

Oui, Minka savait. Elle avait connu les camps de concentration. Etait-ce parce qu'elle s'en souvenait encore bien qu'il lui était facile de s'identifier avec ses frères en Russie? Ou s'agissait-il de quelque autre raison, d'une sorte de prémonition, dont elle n'était pas consciente?

La nuit suivante, Pujud et ses environs furent en émoi. Sans aucun doute, on tirait des coups de feu dans les collines. Le bruit de la fusillade se prolongea longtemps.

«Terroristes abattus au cours d'une échauffourée» titrait le *Bangkok Post*, le lendemain.

«Por Su ne parle pas encore de reddition ! »

Le sud du pays était à la «Une». Les reporters étaient sur le qui-vive. «Yala, la ville qui vit dans la peur!» tel était le titre accrocheur d'un article paru dans un des journaux publiés en anglais, et de renchérir: «Quatre personnes ont été kidnappées ! »

Ian Murray, responsable de *VOverseas Missionary Fellowship* (Union Missionnaire d'Outre-mer) pour le sud de la Thaïlande, vivait à Yala, dans le *Palais Rose*. Quand il avait été nommé à ce poste, lui et son épouse Vida avaient quitté le nord du pays, où ils étaient habitués aux alertes. Il y en avait continuellement dans les montagnes qui séparent la Thaïlande du Laos et de la Birmanie. Les journaux et les gens les montaient en épingle par toutes sortes de rumeurs à vous faire dresser les cheveux sur la tête. Il avait appris à ne les prendre au sérieux que lorsqu'elles étaient confirmées. Mais c'était clair qu'il y avait eu dernièrement une recrudescence des activités terroristes, et il ne manqua pas de s'en entretenir avec certains missionnaires, lors d'une visite qu'il fit à Saiburi. D'une certaine manière, il ne se sentait pas très à l'aise. Ce n'était pas tant pour ceux qui travaillaient en ville ou se déplaçaient sur les grandes routes qu'il se faisait du souci. Non. Mais Alan Ellard et Russell Gray étaient constamment en voyage à bicyclette dans quelque village perdu, et les infirmières, quand elles n'étaient pas à leur clinique, étaient le plus souvent hors des sentiers battus.

Il décida d'écrire à Isaac Scott, leur directeur à Bangkok, ainsi qu'au quartier général de Singapour. «Si quoi que ce soit devait arriver à nos missionnaires, quelle devrait être notre politique; que faire en cas d'urgence?» C'était la question principale qu'il posa. Il posta sa lettre le lundi 22 avril 1974.

Ian Murray ignorait que la veille, un étranger, au demeurant un aimable jeune homme, s'était rendu à la clinique de Pujud et s'était informé du prochain passage des infirmières. D'ailleurs, même si Ian l'avait su, il n'y aurait certainement pas attaché d'importance. On venait souvent demander ce genre de renseignement. Hassan qui avait renseigné le jeune

homme étranger ne se posa pas de question à ce sujet. Il y était habitué, cela lui faisait même plaisir. A chaque fois, il se sentait envahi d'un certain sentiment d'importance. Pouvoir dire aux gens quand la clinique serait ouverte et quand ils pourraient venir à la consultation.

«Mardi à neuf heures» avait-il répondu. «Je vous conseille de venir assez tôt si vous voulez être inscrit. Il y a toujours beaucoup de monde ici. » Le jeune homme s'était incliné poliment et avait pris congé. Quant à l'information, elle avait été dûment transmise à cet instituteur de l'école islamique qui avait quitté le village pour prendre le maquis.

Et ce fut l'aube du 23 avril 1974. Exactement seize ans, jour pour jour, que la porte de la Thaïlande s'était ouverte pour Minka. Son esprit méthodique et sa mémoire des anniversaires la firent peut-être choisir cette date pour mettre à jour son livre de comptes personnels. Elle ne perdit pas de temps, car elle avait encore autre chose à faire avant de partir pour la clinique de Pujud avec Margaret.

«Tu sais, ce livre que Marjorie m'a demandé, il n'est pas ici» dit-elle après avoir inspecté rapidement les rayonnages de sa bibliothèque. Elle en a besoin pour le cours qu'elle donne aux aides-infirmières, vendredi. Je me demande si celui-ci ne ferait pas l'affaire...» C'était typiquement Minka. Si elle ne pouvait pas répondre exactement à ce qui lui était demandé, elle faisait toujours de son mieux. Elle prit donc le livre et griffonna un mot en vitesse :

Chère Marjorie,

Un mot très rapidement. Nous n'avons pas l'ouvrage ici et je me demande si David ou quelqu'un d'autre l'aurait chez lui. Ce livre est tout ce que j'ai. Je regrette!

Amitiés Minka

Elle était sur le point de fermer son enveloppe, quand subitement elle se souvint de Chern. C'était un ami de Jit, il avait également eu la lèpre et était en train de perdre la vue. Une paire de lunettes noires pourrait lui rendre service. Elle ajouta donc un P. S. «Voudrais-tu demander à Juppy de donner cette paire de lunettes à Chern ? Il est au *Centre Malais*. »

Elle fit un petit paquet et se hâta vers la station de taxis multicolores qui se trouvait au bout de l'allée. Comme à l'accoutumée, il y en aurait bien un qui irait à l'hôpital de Saiburi ce jour-là. « Pourriez-vous remettre ce petit colis à l'hôpital, s'il vous plaît? » demanda-t-elle au chauffeur; elle rebroussa chemin, rapidement, pour aider Margaret à charger la voiture. C'était un travail de routine. Elle l'avait fait maintes et maintes fois : bassines, bandages (récupérés dans de vieux draps), ciseaux, scalpels, pinces à pansements, gaze, sparadrap, sans oublier la pharmacie, médicaments, vitamines, calmants. On serra le tout dans le sac de sage-femme blei marine, tout était prêt.

Russell Gray, qui habitait à deux pas, était venu les voir partir. Quelques jours auparavant, la voiture avait fait une embardée et s'était embourbée. C'était Margaret qui conduisait et on se demandait si ce n'était pas les pneus qui étaient trop gonflés. Il leur jeta donc un coup d'œil, fit quelques pas en arrière, tandis que Minka et Margaret, serrées dans leurs sarongs par-dessus lesquels elles avaient passé une blouse, grimpaient dans la voiture. Il sourit quand il vit Minka s'installer au volant. C'était lui qui lui avait appris à conduire, et il avait trouvé l'élève plutôt nerveuse. « Oh, flûte! » s'exclama-t-elle chaque fois qu'elle commettait une erreur. Mais elle était bien déterminée à maîtriser l'art de conduire, afin de ne pas dépendre des autres pour ses déplacements. Avant, elle allait toujours à bicyclette, mais son dos commençait à lui

faire trop mal, et puis, avec la voiture, elle faisait le double de travail avec la moitié moins d'efforts. Elle avait donc persévééré. Au bout de deux mois, Russell avait estimé qu'elle pouvait espérer passer son permis. Ce jour-là, c'était une des premières fois qu'elle conduisait toute seule.

«Tu m'as l'air sûre de toi ce matin!» dit-il à mi-voix, tandis que la voiture s'éloignait lentement, puis virait prudemment pour s'engager dans la route principale. Minka ne prenait pas de risques, elle dépassait rarement les quarante kilomètres à l'heure.

La route déroulait son ruban goudronné à travers la campagne épaissément boisée. Les bambous et une végétation toujours verdoyante défilaient des deux côtés de la chaussée, tandis que Minka et Margaret s'éloignaient de Pattani. Des camions chargés de caoutchouc laiteux les dépassèrent, puis ce fut un bus, quelques taxis, tous plus bondés les uns que les autres. Elles doublèrent un groupe de cyclistes. Il n'y avait pas plus de neuf à dix kilomètres entre les deux agglomérations. Mais tandis qu'elles entraient dans Pujud, avec ses maisons et ses échoppes des deux côtés de la rue, ses poules, ses chèvres, ses canards divaguant partout, elles notèrent qu'elles étaient plus tard qu'à l'accoutumée. Devaient-elles passer chez Fiona pour voir si elle désirait monter dans la voiture jusqu'à la clinique? Trois semaines auparavant, Fiona Lindsay et Sieglinde Frei avaient emménagé dans une maison proche de la rue principale, et bien qu'il ait été entendu que Fiona viendrait à la permanence pour parfaire ses connaissances de malais, on n'avait pas encore établi de programme déterminé. Aussi se pouvait-il fort bien qu'elle s'y soit déjà rendue de son propre chef. De toute manière, ça ne lui prendrait pas plus de cinq minutes à vélomoteur. Il valait mieux ne pas faire le détour.

Leur voiture s'engagea dans l'allée ombragée qui débouchait sur l'artère principale. La route leur était familière. Un enfant tout nu et une femme en sarong se tenaient devant leur maison. Un homme cheminait sur les bas-côtés et, près d'un petit étang boueux, des canards cancaniaient. Devant la clinique, un groupe de personnes attendaient patiemment l'ouverture. Un taxi Mazda vert foncé arrivait à petite vitesse, sans doute d'autres patients...

Minka et Margaret stoppèrent devant la clinique. En souriant, elles répondirent aux salutations de leurs malades, tandis qu'elles commençaient à décharger la voiture, le sac de médicaments, le registre. Le taxi vert foncé s'était arrêté. Trois hommes en sortirent. Hassan, toujours curieux de voir de nouveaux patients, reconnut l'un d'eux. C'était le gentil jeune homme qui, le dimanche d'avant était venu s'enquérir du passage des infirmières. Hassan alla à leur rencontre: «Ah, vous voilà. C'est bien d'arriver de bonne heure. » Les mots se figèrent sur ses lèvres. Le jeune homme ne souriait plus maintenant. Il toisait Hassan d'un air menaçant, et, pointant une arme qu'il avait dans la main, dit: «Pas un geste, sinon...»

Ses comparses s'étaient engouffrés dans la clinique, et, repoussant les curieux, ils dirent avec autorité aux infirmières :

«Suivez-nous. Nous avons des malades qui ont besoin de vos soins. »

En soi, la demande n'avait rien d'extraordinaire. Elles leur répondirent qu'elles devaient premièrement s'occuper de ceux qui étaient venus à la visite. Ensuite, s'il restait du temps, l'une d'elles pourrait les accompagner...

«Non. C'est tout de suite. Amenez vos médicaments. Venez toutes les deux ! »

Tout d'un coup, il se fit un grand silence. Les malades qui étaient dans la clinique se mirent à reculer vers la porte. Il y

avait quelque chose de menaçant chez ces individus, ils préparaient un mauvais coup! Minka et Margaret remballèrent leurs médicaments.

Le tout ne dura pas une minute. Tandis qu'elles sortaient de la clinique, Margaret essaya de sauter dans la voiture de la léproserie, mais naturellement en vain. On les poussa sans ménagement dans la Mazda, on mit un sac sur leur tête, le moteur vrombit et le taxi démarra en trombe. Il ne tarda pas à disparaître au bout de l'allée.

Exactement le même jour, à Londres, Brenda Holton, troisième membre de l'équipe pour les lépreux du sud de la Thaïlande, était déclarée apte au service et pouvait retourner sur le champ missionnaire.

Extrait du journal de Margaret Morgan

Mes voies divergent

Elles sont différentes,

Parfois elles conduisent au travers des mers,

Mers de difficultés, de tristesse,

D'angoisse spirituelle.

Parfois au travers du désert,

De la sécheresse, du dépouillement,

De la tentation.

Parfois au travers de sombres vallées

Du doute et du désespoir

De la défaite apparente.

Mais il y a toujours

De verts pâturages,

Des endroits paisibles

Où je nourris

Vivifie et restaure,

Renouvelle et rafraîchis

Ton esprit.

Quel que soit l'endroit,

Où que ce soit que tu te trouves,

Souviens-toi, mon enfant, que je suis avec toi

Pour te garder, pour te guider,

Pour éclairer ta route,

Pour te conduire sur des chemins de justice

Pour ton bien

Et pour l'amour de mon Nom.

M. M.

Dans une période de sécheresse spirituelle.

CHAPITRE 8
SONNEZ L'ALARME

Fiona Lindsay regarda sa montre. Il était neuf heures moins dix. «Elles ne vont plus passer, se dit-elle à elle-même, il est trop tard. Elles seront allées directement à la clinique. Elles feront un saut en rentrant. Nous prendrons le café ensemble. » Elle jeta un regard autour d'elle pour s'assurer que tout était en ordre dans la pièce, ferma portes et persiennes, puis monta à l'étage pour se préparer à partir. Elle troqua son sarong d'intérieur contre une tenue plus pratique pour aller à vélo moteur, puis se dirigea vers son armoire pour y prendre les deux araignées desséchées qu'elle avait mises de côté à l'intention de Minka, qui voulait les envoyer au neveu d'une de ses amies. «Je vais les prendre avec moi, avec ce lien de serviette de Margaret, décida-t-elle, au cas où elles n'auraient pas le temps de passer. »

Elle était juste en train de passer son peigne dans ses cheveux quand elle entendit quelqu'un dehors qui l'appelait. Elle regarda par la fenêtre et aperçut Hassan. Il semblait être dans tous ses états et parlait avec volubilité. Bien que Fiona n'eût étudié le malais que pendant quatre mois seulement, elle réussit à saisir le sens de ses paroles: «Les bandits — ils ont enlevé Minka et Margaret, il faut venir tout de suite! »

Fiona se souviendra toute sa vie des heures qui suivirent, bien que sur le moment elle fût si choquée par cette nouvelle qu'elle se mouvait comme dans un rêve. Elle enfourcha son vélomoteur et suivit Hassan qui pédalait devant elle, jusqu'à la clinique. Ils passèrent devant la maison délabrée quelle et Sieglinde Frei avaient risqué de louer un mois plus tôt. Plus tard seulement, elle pensa à ce qui aurait pu lui arriver si elle s'était retrouvée seule dans cette maison, ou si elle s'était rendue à la clinique à peine un quart d'heure plus tôt...

Il y avait plusieurs personnes devant la clinique, les visages consternés. «Ils ont dit qu'ils avaient besoin des infirmières pour s'occuper d'un malade» lui répondit-on quand elle demanda ce qui était arrivé. «Ils les ont forcées à prendre les médicaments, puis ils sont partis à toute allure. Impossible de savoir quelle direction ils ont prise. On n'a pas pu relever le numéro des plaques, mais ce qui est sûr, c'est que c'était une Mazda, un taxi Mazda vert...»

«Il me faut informer lan», pensa-t-elle. «Vite aller à Pattani d'où je pourrai téléphoner...» Entre-temps, Hassan avait retrouvé ses esprits, et dit que la première chose à faire, c'était d'informer le chef du village, ensuite la police.

«Bien sûr, aviser la police.» Fiona attendit qu'il revienne de chez le chef. Hassan monta sur le porte-bagage de son vélo moteur et ils s'en allèrent au poste de police de Yarang qui se trouvait à quelque huit kilomètres de là. Une fois arrivés là-bas, Hassan qui jusque-là avait fait toute la conversation, resta muet comme une carpe. Les policiers étaient des Thaïs et lui était Malais. Fiona, qui parlait le thaï couramment, raconta toute l'histoire du mieux qu'elle put, bien qu'elle n'ait pas assisté personnellement à l'enlèvement. Elle dut la répéter au moins une demi-douzaine de fois, car tandis qu'elle exposait les faits et que la gravité de la situation devenait évidente,

chacun de ses interlocuteurs lui disait: «Il vous faut voir l'officier supérieur.» Quand enfin elle arriva au sommet de la hiérarchie, elle ajouta: «S'il vous plaît, voulez-vous téléphoner au responsable de la Mission, M. Ian Murray, à Yala, il est important qu'il soit mis au courant immédiatement.» Elle laissa son nom et son adresse puis demanda si elle pouvait prendre congé et se rendre à Pattani.

On lui répondit que le nécessaire serait fait et qu'elle pouvait disposer. Elle repartit sur son vélomoteur, traversa Pujud, faisant en sens inverse la route que Minka et Margaret avaient suivie dans leur voiture quelque deux heures plus tôt, arriva dans l'allée où elles vivaient et se rendit chez Russell Gray.

«Russell est sorti» lui dit Enid, qui devint toute pâle quand Fiona lui raconta ce qui venait de se passer. « Il est parti sur sa moto immédiatement après Minka et Margaret. Je n'ai pas la moindre idée où il est allé. Visiter un village malais quelque part dans la forêt. Je ne l'attends pas avant plusieurs heures. Oh!, Fiona: Margaret et Minka!»

Elles se levèrent et prièrent: «Seigneur, prends soin d'elles. Père céleste, protège-les. Oh!, ramène-les bientôt, ramène-les saines et sauves! Seigneur, montre-nous ce que nous devons faire...»

«Il fallait que je vous le dise, à toi et à Russell» poursuivit Fiona. «Mais maintenant, je dois retourner à Pujud.» Si Ian n'arrivait pas bientôt, elle irait elle-même à Yala lui porter la nouvelle au cas où, pour une raison ou pour une autre, on n'aurait pas pu l'atteindre. Elle partit donc en vélomoteur pour Pujud, puis de là, à Yala, à trente kilomètres. «Ils ont pris la fuite, dans une Mazda verte...» Elle croisa au moins une douzaine de taxis Mazda dans cette journée. «Je n'avais pas vraiment peur, je me sentais toute drôle!» devait-elle

admettre plus tard. Elle fut reconnaissante en arrivant à Yala, quand elle vit lan sortir du bureau des télégraphes.

« Les fils étaient coupés, c'est pour cette raison que la police n'a pas pu m'atteindre » lui dit-il. Ils ont alors téléphoné à Saiburi et envoyé quelqu'un pour m'annoncer la nouvelle. Je viens juste d'avoir la confirmation de la police de Yarang. Je m'y rends maintenant. Je suppose que c'est la suite de cet échange de coups de feu, jeudi dernier. Des terroristes ont dû être blessés et ils ont kidnappé les infirmières pour s'occuper d'eux. Une fois que ce sera fait, ils vont les laisser repartir. » lan, grand, fort, confiant, regarda Fiona en souriant: « Tu ferais bien d'aller déjeuner avec Vida » lui dit-il. Fiona avait vécu avec eux dans le nord de la Thaïlande lorsqu'elle était arrivée comme nouvelle missionnaire. Ils la connaissaient bien. « Raconte-lui tout ce que tu sais; moi, je vais jusqu'à Yarang pour m'enquérir de ce qu'on peut faire. Ensuite je téléphonerai à Isaac Scott à Bangkok. »

Le lendemain, il se rendit à l'hôpital de Saiburi. La nouvelle y avait semé la consternation. Tout le monde connaissait Minka et Margaret, et, sous le coup du chagrin, les réactions les plus vives se firent entendre.

« Il faut fermer l'hôpital en guise de protestation » déclara un membre du personnel thaï. Quelque trois ans plus tôt, tous les instituteurs de la province s'étaient mis en grève quand l'un des leurs avait été enlevé. On avait alors renforcé les mesures de sécurité.

« Mais notre position n'est pas la même », expliqua lan. « Nous sommes des hôtes dans le pays et non pas des citoyens. Ce n'est pas à nous d'essayer d'exercer des pressions sur les autorités locales. » D'ailleurs la « Charte » (*Principles and Practice*) que tous les missionnaires avaient signée était claire à ce sujet :

Chaque membre de la Mission doit bien comprendre qu'il dépend pour son assistance et pour sa protection du Dieu vivant et ne doit compter sur aucune institution humaine. S'il a toute liberté d'accepter des privilèges qu'un gouvernement voudra bien lui offrir, il ne doit pas faire de demande d'aide de protection, même en cas d'urgente nécessité.

Quelques-uns proposèrent la fermeture partielle de l'hôpital, ce qui ne mettrait pas en danger la vie des patients les plus gravement atteints, mais sensibiliserait l'opinion publique contre le banditisme.

D'autres s'y opposèrent, refusant toute réaction de crainte et de vengeance. Enfin, après un sérieux examen de la situation et après avoir recherché la volonté de Dieu, lan, s'adressant à tout le corps des missionnaires, déclara que selon lui, il fallait poursuivre la tâche et s'en remettre au Seigneur pour qu'il défende lui-même sa cause et ramène Minka et Margaret, selon qu'il lui semblera bon.

«Il est très vraisemblable que lorsque les terroristes se rendront compte qu'elles ne sont pas en mesure de soigner d'une manière adéquate leurs blessés, faute de l'équipement nécessaire, ils les laisseront repartir. Cela ne ressemble pas à un enlèvement ordinaire, il n'y a pas eu de demande de rançon. »

Tous les missionnaires étaient en effet persuadés que Minka et Margaret seraient bientôt relâchées. Dieu ne pouvait manquer d'entendre et d'exaucer leurs prières. «Seigneur, pour la gloire de ton Nom, ramène-les. Père céleste, prends soin d'elles, pourvois à leurs besoins, fais que leurs ravisseurs les relâchent bientôt. Seigneur, elles sont tes enfants, tes servantes. Manifeste ta puissance en les libérant. » On faisait

des plans quant à la manière dont on s'occuperait d'elles, comment on s'y prendrait pour les aider à surmonter un tel choc. On spéculait sur la manière dont elles seraient relâchées. «...probablement de nuit et sans doute dans un endroit écarté, sans témoin. Peut-être à proximité de l'hôpital. Le lagon solitaire et les longues plages désertes offriraient aux bandits un endroit idéal pour y abandonner leurs otages et quitter les lieux sans être inquiétés.» On avait préparé une chambre, savon et brosses à dents attendaient qu'on s'en serve. On se groupait fréquemment pour prier avec l'espoir que, bientôt, on pourrait se réunir pour remercier Dieu.

Fiona, qui faisait fréquemment le trajet Pujud-Yala, se surprenait à scruter avec espoir les allées qui débouchaient sur la route principale, comme si elle s'attendait à tout moment à voir apparaître la grande silhouette de Minka et celle de Margaret, plus frêle, s'avançant à sa rencontre.

Entre-temps, outre-mer, la nouvelle s'était rapidement répandue dans tous les cercles missionnaires. En Nouvelle-Zélande, Alice, la sœur de Minka, l'apprit en écoutant la radio, tandis qu'elle préparait le petit déjeuner pour sa famille, et aussitôt, le téléphone fonctionna longuement. Si la consternation était grande en Nouvelle-Zélande, en Hollande et en Angleterre, où les deux infirmières avaient leurs parents et amis, l'émoi fut très grand aussi aux Etats-Unis, bien que ni l'une, ni l'autre, n'y fussent connues. Il suffit d'un article de presse pour émouvoir les milieux chrétiens.

« Dès que la nouvelle fut confirmée, nous avons alerté ceux qui figuraient sur nos listes: amis qui prient pour les besoins qui se présentent dans n'importe quel champ missionnaire, naturellement tous les membres de la Mission, missionnaires à la retraite, responsables de groupes de prière. Des rencontres spéciales de prière furent convoquées pour intercéder en

faveur des deux infirmières. Ailleurs, on priait à chaque repas.

Ailleurs encore...»

La conséquence d'un tel mouvement de prière venant spontanément de tant de monde, fut que la foi augmentait et l'on s'attendait à une libération immédiate.

Une semaine exactement s'était écoulée depuis le rapt des deux infirmières missionnaires, quand une enveloppe adressée à Ian Murray fut délivrée au *Palais Rose*. Elle contenait deux lettres, dont l'une était de Minka et Margaret. Dès les premiers mots, on pouvait deviner la somme de calme résignation et de sagesse dont elles avaient dû faire preuve pour satisfaire aux exigences de leurs ravisseurs, et en même temps ne rien écrire qui puisse augmenter l'anxiété des leurs ou qui puisse ressembler à un SOS désespéré. La lettre disait simplement:

Cher Ian

On nous a demandé de vous dire :

- 1) Que nous avons été enlevées par les «hommes de la jungle».
Que nous sommes l'une et l'autre saines et sauvées.
- 2) Nos ravisseurs joignent une lettre à la présente. Ils vous diront ce qu'ils désirent dans cette lettre.
- 3) Nous sommes bien et on pourvoit à nos besoins.

Aujourd'hui, ils nous permettent d'écrire à nos mères pour les informer de la situation. Quant à savoir si nos lettres arriveront à destination, nous l'ignorons. Nous avons une longue marche devant nous, aujourd'hui.

Que le Seigneur vous montre clairement la voie à suivre. Nous continuons à le louer.

Minka et Margaret.

Ian ouvrit en hâte l'autre lettre, et son visage devint soudainement grave. En bref, on y formulait deux demandes: premièrement, le paiement de dix millions de bahts, et deuxièmement, *YOverseas Missionary Fellowship* devait officiellement désavouer la politique d'Israël.

C'était infiniment plus grave que tout ce qu'il avait pu imaginer. L'affaire prenait une tournure de politique internationale, du fait de la mention de la situation explosive entre Israël et les Etats arabes. Il n'était évidemment pas possible de satisfaire à ces deux exigences. Il était exclu de verser une rançon. Obtempérer serait mettre à prix la tête de tous les missionnaires dans le pays, et celle de leurs enfants. Même si la demande avait été plus raisonnable, la réponse aurait été la même; une demande d'environ 200 000 livres sterling était évidemment de toute manière hors de question. Mais qu'allait-il advenir de Minka et de Margaret? On ne pouvait plus se faire d'illusions. Ce n'était pas pour soigner des blessés qu'on les avait enlevées. Quand Ian s'entretint de la situation avec les autorités, on l'assura qu'il était peu probable que les captives soient en danger, mais on lui dit aussi qu'il pourrait probablement se passer beaucoup de temps avant qu'elles soient libérées, à moins qu'un terrain d'entente imprévisible ne soit trouvé.

L'affaire avait pris une tournure sinistre et effrayante. La question se posait: «A qui le tour?». Le jour même où il reçut la lettre, Ian se rendit chez Fiona qui vivait toute seule à Pujud et l'emmena à Yala au *Palais Rose*. On évacua le couple Ellard et leurs cinq enfants du village très exposé de Khuan. Alan continua à parcourir les campagnes, mais dorénavant, il emmenait avec lui ce qu'il appelait sa «trousse de jungle», à savoir quelques effets de première nécessité, une Bible et une

concordance. Au moins, il aurait quelque chose de substantiel à étudier, s'il devait lui arriver quoi que ce soit.

Tous les membres de l'équipe missionnaire vivaient dans une tension plus ou moins grande selon les personnes. C'est avec une certaine anxiété que Denis Lane, directeur outre-mer de *X'Overseas Missionary Fellowship* leur écrivit :

«....Je suis pleinement conscient qu'ici à Singapour, je ne suis pas soumis aux mêmes pressions que celles qui vous accablent quotidiennement. Par ailleurs, à cause même de cette situation explosive, Ian Murray, Isaac Scott et moi-même avons la responsabilité de la part de Dieu de déterminer la politique de notre œuvre...» Il continuait en établissant une parallèle entre les circonstances du roi Ezéchias, rapportées aux chapitres 18 et 19 du deuxième livre des Rois, et celles des missionnaires à la suite de l'enlèvement et il terminait par ces mots: «Que tout le monde sache que vous êtes à Dieu seul. N'est-ce pas la seule raison première pour laquelle nous sommes venus en Thaïlande du sud ? N'est-ce pas ce que nous avons sans cesse répété aux gens? Dieu vous a placés dans une situation de grande épreuve, mais cela peut aussi être un temps d'approfondissement spirituel. La manière dont nous, missionnaires, agissons et réagissons dans de telles circonstances peut déterminer pour de nombreuses années, l'attitude que la population sud-thaïlandaise adoptera à l'endroit du Seigneur que nous prêchons. Est-il réellement vivant et capable de nous maintenir dans sa paix dans une situation de vie ou de mort, ou nous abandonne-t-Il quand nous en avons le plus besoin? Il se peut que je n'affronte pas les mêmes dangers que vous, mais croyez-moi, je passe par l'épreuve de la foi.» Puis, se souvenant des périls affrontés par Hudson Taylor et par le groupe du *Lanimermuir*, de jeunes missionnai-

res dans une Chine hostile, des émeutes de Yangchow et de la révolte des Boxers, il ajoutait: «Que Dieu nous garde dans sa paix comme Il a gardé beaucoup de nos prédécesseurs, aux jours plus sombres encore de la Mission en Chine. »

Quant à la politique à adopter, elle se résumait en quelques mots : « Pas de rançon, travail comme à l'accoutumée. » Il était néanmoins clair que «chacun avait toute liberté de quitter le champ de la Thaïlande du sud pour aller travailler ailleurs. Cela n'affecterait d'aucune manière leur statut dans la Mission et leur dévouement ne serait pas mis en doute. »

Personne ne partit.

Si les missionnaires approuvaient la politique adoptée par la Mission et étaient prêts à l'accepter, il y eut des réactions d'autres milieux, quand l'on sut qu'il n'était pas question de verser une rançon. Il semble même que certaines réactions se soient produites contre cette apparente désolidarisation du sort de Minka et de Margaret. Jit, quant à lui, était tout à fait mécontent et se déclarait prêt à aller à leur recherche. Plus tard, il écrivit à M^{me} Morgan: «Chem, un de mes amis, partageait les mêmes dispositions que moi, nous étions fâchés de voir que les autres ne voulaient pas partir à la recherche de nos deux sœurs. Pendant la première semaine, chaque matin à huit heures, je me suis joint à eux pour prier, ensuite, je les abandonnai, car je pensais qu'ils se contentaient de prier uniquement.» Lui et Chern s'entretinrent à ce sujet. «Ah, si seulement j'avais mes yeux et mes pieds comme tout le monde!» gémissait Chern. «Même maintenant je pourrais mettre la main sur ce gang, si quelqu'un voulait bien m'accompagner!» Il avait lui-même appartenu à un réseau clandestin, avant d'être frappé de la lèpre et de cécité. Il connaissait les combines des truands. «Je t'accompagne» déclara Jit spontanément. Oui! Ils partiraient à la recherche

des ravisseurs et, s'ils n'arrivaient pas à faire libérer les deux infirmières, ils s'offriraient en échange comme otages. Ils feraient n'importe quoi. Finalement, ils se rendirent compte de l'inanité de leurs plans et ils rejoignirent les groupes de prière, avec une ferveur accrue.

Pendant ce temps, Ian se rendait compte à quel point la situation était embrouillée dans cette partie sud du pays. Tout n'était qu'un réseau de gangs, d'informateurs et d'intrigues. Il y avait toujours quelqu'un qui connaissait un homme qui disait à son tour connaître quelqu'un qui était lui en rapport direct avec les ravisseurs, lequel se déclarait prêt, moyennant rétribution, à transmettre un message. Il apprit également à discerner lesquelles des demandes de rançon qu'il recevait provenaient de sources fausses. Dans les trois semaines qui suivirent la première lettre de Minka et de Margaret, il reçut quatre autres demandes, certaines écrites en malais, d'autres en anglais, de gangs qui prétendaient détenir les deux infirmières. La première, sur papier à en-tête du *Front de Libération* avait un caractère presque officiel, et était écrite en termes conciliants, mais elle émettait d'autres exigences politiques. Il s'avéra qu'elle provenait d'un groupe de guérilleros qui vivaient dans une région totalement différente. Pourtant, dans ces premiers jours, on la prit au sérieux, ce qui embrouilla encore davantage la situation. Ian communiquait tout ce qui lui parvenait à la police.

La première lueur d'encouragement vint d'un entretien avec un fonctionnaire thaï de haut rang à qui il fit part de son ardent désir de faire parvenir un message à Minka et à Margaret.

La personnalité officielle qui travaillait à restaurer la paix dans cette province troublée promit de faire tout ce qui était en son pouvoir pour leur remettre par son *service secret* ce que

lan désirait. Ce fut à cette occasion, quinze jours après leur enlèvement, que lan connaissant ce qu'elles souhaiteraient recevoir avant tout, leur fit remettre une Bible. Il leur envoya également un recueil de chants multicopiés et une lettre de la mère de Minka. De tous les colis acheminés de plusieurs manières, celui-ci fut le premier dont on sut qu'il était arrivé à destination. Il suscita une réponse immédiate. Une fois encore, lan reçut une lettre en provenance de la jungle mystérieuse, mais postée dans la ville frontière de Sungei Golok. Elle était datée du 18 mai 1974, écrite par Minka dans le même style que la première.

Cher lan,

Très heureuse d'avoir reçu la Bible et les cantiques. Il semble aussi qu'il y ait eu une lettre quelque part. Merci beaucoup.

- 1) Margaret et moi avons été prises par les guérilleros malais à Pattani.
- 2) On nous dit d'écrire que nous sommes toutes deux en bonne santé.
- 3) On nous dit de vous demander de prendre rapidement une décision afin que nous puissions être libérées. On nous dit de vous prier de ne pas garder le silence.

Salutations en Christ

Minka

Margaret avait griffonné un post-scriptum, probablement à l'insu des ravisseurs:

«Hello! Tout va bien ici. Nous nous réjouissons de vous revoir au moment choisi par Lui. Merci beaucoup pour la Bible qui nous apporte un grand réconfort. »

Margaret

Ian reçut le message le 24 mai 1974. On avait décidé de consacrer le lendemain au jeûne et à la prière en faveur des deux absentes. Ce jour-là, Ian avait quelque chose sur le cœur qu'il ne pouvait malheureusement pas partager avec quiconque. Seul Isaac Scott à Bangkok savait qu'il avait à nouveau été en contact avec la haute personnalité thaïe et des démarches avaient été faites pour rencontrer le chef des terroristes. Avec un courage remarquable, l'officiel avait mené à chef les négociations préliminaires, et Ian devait l'accompagner au rendez-vous quatre jours plus tard.

Il n'ignorait pas que la démarche était dangereuse; et, pour cette raison, il n'en toucha mot à Vida que deux jours avant la date fatidique. Il ne désirait pas qu'elle se fasse du souci à l'avance. Il avait donc choisi de se taire. Ce fut un soulagement lorsque le jour prévu arriva. Il partit dans la Land Rover de l'officiel, qui était accompagné de trois membres de son personnel.

Les instructions envoyées par le chef de la bande étaient nettes et précises. Pas un mot à l'armée. Pas d'armes à feu. Pas plus de cinq personnes. L'inobservation d'une seule de ces conditions leur coûterait cher! L'endroit choisi pour la rencontre était un tronçon de route désert, proche de la jungle, à proximité d'une *sala*, sorte d'abri primitif. Tandis que la voiture roulait à faible allure, ils aperçurent un vieillard qui coupait du bois non loin de là. A part lui, il n'y avait aucun signe de vie, même si l'on pouvait distinguer quelques mai sons au travers de l'épais rideau d'arbres. La Land Rover parcourut encore un ou deux kilomètres, vira et vint s'arrêter près de la *sala*. Le vieil homme avait chargé une bûche sur son dos et s'acheminait vers les maisons.

«Nous ferions mieux de descendre» déclara l'officiel. «Ils pourront mieux nous voir. Vous, dirigez-vous vers les habita-

tions» ordonna-t-il à l'un des membres de l'escorte. «Voyez si l'on vient à notre rencontre. »

Le subalterne partit d'un pas nonchalant. A peine avait-il parcouru une trentaine de mètres que le vieillard réapparut accompagné d'un autre homme, tous deux venant dans sa direction. Une troisième personne émergea de la jungle et se joignit au groupe. Il y eut un court conciliabule, et ils firent signe à ceux qui étaient restés près de la voiture de les rejoindre.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers une des maisons, lan vit des hommes armés aux aguets dans les arbres. Apparemment, les bandits ne prenaient aucun risque! Quand ils furent introduits à l'intérieur de la chaumière, ils se trouvèrent face à face avec l'homme qu'ils étaient venus voir. Il était jeune encore, dans la trentaine. Il était armé d'un revolver qu'il sortit de sa poche au cours de l'entretien. Il le déposa devant lui sur la natte sur laquelle ils avaient pris place, en cercle, jambes croisées. Il était aimable et disposé à répondre aux questions que lui posaient l'officiel thaï quant aux raisons qui les avaient poussés à se mettre hors la loi.

Il raconta qu'un de ses amis, qui partageait les mêmes convictions que lui concernant l'indépendance des provinces du sud, avait été jeté en prison et sa femme violée. Il avait eu peur de subir un sort identique, aussi s'était-il enfui, avec son épouse, de Pujud où il enseignait dans une école islamique. Par la suite, il avait rencontré un groupe de guérilleros communistes, à proximité de la frontière malaise. Il était resté deux ans avec eux, au cours desquels il s'était familiarisé avec les techniques de la guérilla. Il avait apprécié leur entraînement, mais n'était pas d'accord sur leur idéologie. Ils auraient voulu qu'il abandonnât sa croyance en Allah et le rituel islamique, mais il restait fidèle à sa foi. Il avait fini par les quitter et

avait décidé de se tirer d'affaire seul en se spécialisant dans les enlèvements. Pourquoi avait-il kidnappé Minka et Margaret? Il avait reçu des ordres de plus haut, d'un autre gang. Il n'était donc pas autorisé à les relâcher. D'ailleurs ce n'était plus lui qui les détenait.

Ian pensa immédiatement à la lettre que Margaret et Minka avaient envoyée quatre jours après l'enlèvement. «...Nous avons une longue marche devant nous aujourd'hui. » Etait-ce à ce moment-là que le transfert avait été effectué? Et où la marche s'était-elle terminée?

Il était bien évident que leur interlocuteur n'allait pas divulguer tout ce qu'il savait, mais il leur en avait déjà dit passablement. Selon toute évidence, il n'était pas en mesure de libérer les deux captives mais, dit-il:

«Si vous voulez bien m'aider, j'essaierai de vous aider à mon tour. »

«En quoi pouvons-nous vous être utiles?» lui demanda l'officiel thaï. «C'est au sujet de ma femme, répondit-il. Elle désire la citoyenneté thaïe. Elle est Thaïe, née en Thaïlande. Malheureusement, elle n'arrive pas à le prouver, alors on lui refuse sa carte d'identité. »

«Je verrai ce que je peux faire» répondit l'officiel en sortant son calepin. «Son nom, âge, lieu de naissance?» Le chef du gang parut satisfait.

Maintenant, c'était au tour de Ian de parler, et il n'avait qu'un seul problème à présenter.

«Ces deux infirmières, dit-il, sont en Thaïlande pour des motifs religieux. Nous tous, les missionnaires, sommes ici pour les mêmes motifs. Vous le comprenez bien, n'est-ce pas?» Son interlocuteur acquiesça d'un signe. N'était-ce pas à cause de ses croyances qu'il avait quitté les communistes?

— lan poursuivit: «Nous adorons le seul et véritable Dieu, le Dieu Créateur. Vous Le connaissez.» De nouveau, il acquiesça. Lui-même, en tant que musulman, était mono théiste, contrairement aux bouddhistes qui vénèrent plusieurs divinités. «Nous espérons que vous comprenez que, nous aussi, nous servons ce Dieu créateur. Il ne nous désavouera pas et Il réservera un terrible jugement à quiconque osera porter la main sur ses serviteurs... Mais Il est un Dieu qui pardonne et qui fait grâce autant qu'il est un Dieu de justice. Il est prêt à vous pardonner, mais cela dépend de l'attitude que vous allez adopter... ! »

Le jeune hors-la-loi écoutait sans mot dire. Il était difficile de savoir s'il avait été touché ou non par les paroles de lan mais, en tout cas, il n'était pas agressif. Il se déclara d'accord de parler en faveur des deux prisonnières et promit de faire en sorte que le petit paquet en plastique que lan avait apporté leur soit remis.

Le petit groupe prit alors courtoisement congé, remonta en voiture et rentra à Yala, avec un sentiment de soulagement bien compréhensible. C'était infiniment désagréable de discuter avec des gens armés. En effet, ainsi qu'on l'apprit plus tard, le jeune bandit avait, en plus de son pistolet, une grenade cachée dans sa ceinture.

Il ressortait au moins de l'entretien que l'homme qui avait dirigé cette opération d'enlèvement, vivait en exil. «Si seulement nous pouvions le rencontrer!» Il était extrêmement riche et pas facile à approcher. Cependant, ils firent tout leur possible pour arriver à leurs fins. lan était souvent en route et fut même obligé de passer des heures dans un club qui n'était pas exactement un lieu que fréquentaient d'habitude les missionnaires. Ils rencontrèrent là un intermédiaire qui se déclara prêt à arranger une entrevue avec le personnage

important en question, et cela dans un avenir pas trop lointain. Ils rentrèrent à la maison avec une lueur d'espoir.

Sur ces entrefaites, les événements prirent une tournure menaçante. Une unité de police s'embusqua sur la *Route de la mort* entre Saiburi et Narathiwat. Les activités militaires s'intensifièrent et les groupes de dissidents se virent forcés de s'enfoncer plus avant dans les montagnes. Pour les contrebandiers, ce fut une bonne occasion de faire entrer des armes dans le pays, que ce soit en provenance du Cambodge ou du Vietnam du sud. Le sud de la Thaïlande faisait la «une» des journaux de Bangkok et la presse ne cachait pas que la situation se détériorait.

«Encore six voitures blindées pour le Sud» — «Les terroristes se préparent à riposter à *Vinvasion gouvernementale*» — «Des terroristes faits prisonniers» — «Les dissidents frappent à leur tour».

Il ne se passait pas un jour sans que les journaux de Bangkok ne publient un compte-rendu de la situation, et le 4 juin, jour que la Mission, dans le monde entier, avait décidé de mettre à part pour intercéder en faveur de Minka et de Margaret, ce jour-là, la presse rapportait :

«Le ravisseur de deux missionnaires étrangères, dans le sud du pays, a fait savoir au député-gouverneur de Yala, mercredi dernier, qu'il obtiendrait la libération des deux otages de son chef Poh Yeh dans deux semaines...»

La presse internationale ne fut pas longue à s'emparer de la rumeur et, le jour suivant, un journal britannique annonçait que «Margaret Morgan, une infirmière galloise, pourrait être libérée dans une quinzaine.» Durant tout le mois de juin, le bruit courut dans le sud de la Thaïlande que les deux missionnaires avaient été libérées.

Selon les uns, elles étaient à Pattani, selon les autres, elles étaient en Malaisie. Pour d'autres encore, elles avaient gagné Singapour.

A un moment, le bruit revêtit de tels accents de vérité que lan fut assiégé par les officiels thaïs et par les journalistes qui le pressaient de confirmer la nouvelle. Avait-il réussi à engager des négociations secrètes et à faire sortir clandestinement les deux captives du pays ?

En fait, la vérité était bien différente. On leur avait fait savoir que le personnage qu'ils désiraient rencontrer avait refusé de les voir. Par ailleurs, les membres d'un autre gang influent avaient écrit à lan en laissant entendre qu'ils n'avaient rien contre la Mission, mais bien contre les gouvernements des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne qui, eux, devaient fournir les fonds de la rançon.

On ajoutait en outre: «Le monde chrétien doit arrêter d< soutenir Israël contre le peuple palestinien, et les nations chrétiennes doivent s'opposer fermement à toute oppression de la nation palestinienne!» Des lettres dans le même style furent adressées à la mère de Minka en Hollande et à celle de Margaret au Pays de Galles. Des photographies des deux infirmières, avec la jungle à l'arrière-plan, authentifiaient les communiqués. Décidément, l'enlèvement des deux missionnaires avait des répercussions bien au-delà de la situation locale de la Thaïlande du sud.

Les services d'information s'emparèrent de l'histoire en l'interprétant à leur manière. En Angleterre, des personnes bien intentionnées firent pression pour que le Parlement se saisisse de l'affaire. Il fallait à tout prix intervenir. En Extrême-Orient, des sources d'ordinaire bien informées déclarèrent que le Gouvernement du Royaume-Uni prenait l'affaire en main et même que la Mission avait été consultée par le

Gouvernement de Singapour. Tout n'était que pure invention, fruit de l'imagination fertile de journalistes. On avait le sentiment que l'histoire se répétait. On se souvenait qu'aux débuts de la Mission en Chine, des canonnières britanniques armées patrouillaient inlassablement le Yang-tseu, quand la nouvelle s'était répandue que les membres de la *Mission à l'intérieur de la Chine* étaient assiégés dans la ville de Yangchow. L'effroi des missionnaires lorsqu'ils apprirent les mesures prises par leur gouvernement, fut plus grand que la crainte passagère qu'ils avaient eue au moment de l'émeute et dura bien longtemps après que leurs tribulations fussent passées. En fait, l'affaire avait été réglée avant que le Parlement s'en saisisse. La leçon de cet épisode tragique qui aurait pu avoir des conséquences très graves incita les responsables de la Mission à rédiger une «charte» (*Principles and Practice*) dans laquelle on précisait avec force de ne pas recourir à une autorité quelconque pour obtenir des sanctions contre des coupables ou pour obtenir la réparation de pertes, supposées ou réelles. Chaque membre de la Mission devait compter sur Dieu seul et ne pas s'appuyer sur une autorité humaine. C'était en obéissance à l'appel de Dieu qu'ils avaient quitté leur patrie et non sur l'ordre d'un quelconque gouvernement terrestre. A Dieu seul ils devaient confier leur cause.

La mise en pratique de ce principe, en cette année 1974, alors que deux camarades-infirmières étaient captives, n'était facile pour personne. Quelques-uns s'interrogeaient sur le bien-fondé de l'attitude adoptée par la Mission, et pourtant il n'y avait pas d'autre position à avoir. La rançon ne pouvait pas être payée.

A vues humaines, il n'y avait plus qu'une seule chose possible à faire, semblait-il, pour tenter de libérer les deux infirmières :

«Si deux d'entre nous pouvaient prendre leur place, pensez-vous qu'on les laisserait partir?» demanda Denis Lane à Isaac Scott. «J'y ai moi-même pensé» répondit-il. «lan a dit qu'il voulait bien essayer de le suggérer aux ravisseurs, mais tous les contacts sont coupés maintenant et il ne semble pas qu'il soit possible de les rétablir!»

En août, lan et Vida devaient rentrer en congé, mais vu la situation et compte tenu du fait que lan seul la connaissait bien, il décida volontairement de retarder son départ pour l'Angleterre. Bien sûr, les plans de la famille s'en trouvaient quelque peu bouleversés, mais il y avait moyen de s'arranger.

Il venait justement d'entendre parler d'un homme d'affaires qui avait été emmené les yeux bandés dans le repaire des bandits pour leur verser une somme d'argent qui devait assurer la protection de sa famille et de ses biens. Les conditions du camp étaient très primitives, avait-il confié à l'un de ses proches à son retour. La nourriture était rare. Les prisonniers étaient enchaînés. Il avait vu les deux étrangères. On les maintenait un peu à l'écart, elles avaient un lit de bambou recouvert d'une bâche, et n'avaient pas de chaînes...

lan ne savait pas dans quelle mesure ce rapport était exact mais, en tout cas, il n'était pas très rassurant. Il gardait pour lui-même certaines choses, ne voulant pas charger les autres de ces fardeaux. Mais dans ces circonstances, il lui était plus facile de rester que de partir. Vida prit l'avion avec l'aîné des enfants qui devait commencer l'école en Angleterre, tandis que les deux plus jeunes, tout en pleurs, prenaient congé de leurs parents et s'en retournaient à l'école de Chefoo en Malaisie. lan resta à Yala. «C'est bien la moindre des choses que l'on puisse faire pour Minka et Margaret», dit-il.

Extrait du journal de Margaret Morgan
*Je veux que tu me fasses confiance, mon enfant,
C'est ce que je te redirai sans cesse.
Je veux que tu me fasses confiance.
Tu te demandes comment tu peux réjouir mon cœur,
Comment tu peux me faire plaisir.
Voilà comment tu le peux, mon enfant,
En mettant ta confiance en moi.
Une confiance totale et absolue
En moi et dans le plan que j'ai pour toi.
Je désire que tu sois joyeuse
Je veux que tu te décharges de tes fardeaux
Que tu sois sans souci, heureuse.
Le meilleur que je souhaite pour toi, c'est le bonheur
Non la tristesse, ni la mélancolie
Ni un esprit abattu et oppressé
Cela ne sera tien que si tu demeures en moi,
Si tu m'aimes et me fais confiance,
De cette confiance complète et totale
Qui est celle d'un enfant en son père.
Oh ! mon enfant, souviens-toi de cela
Quand tu es tentée de sombrer dans le trouble,
De perdre la paix de ton cœur
Souviens-toi d'avoir confiance en moi
Et saches reconnaître les voies subtiles du malin
Qui recherche par-dessus tout à détruire
Cette confiance, ce repos
Dont je veux que tu jouisses.*

M. M.

CHAPITRE 9
UNE VIE D'OTAGE

Si l'enlèvement de Minka et de Margaret ne suscita guère plus que de la sympathie dans les ambassades, et certaines démarches de la part des officiels thaï, dans les milieux chrétiens, par contre, il eut les effets d'un raz de marée. L'intérêt suscité dépassa les cercles de la Mission. De sources les plus inattendues parvenaient des lettres disant qu'on se réunissait et priait pour la libération des deux otages. Cela allait des petits garçons d'un jardin d'enfants aux membres d'une église hollandaise, dont les fidèles n'avaient pas autrement l'habitude de se réunir en semaine pour prier. Et d'une poignée de chrétiens dans une petite ville brésilienne «qui comprirent peut-être pour la première fois, ce qu'il pouvait en coûter de suivre Christ. » Enfin d'une chrétienne d'un pays de l'Europe de l'est qui apportait l'assurance de ses prières avec cette remarque: « Dieu accomplit des choses merveilleuses au travers des souffrances humaines. Nous allons bien voir ce qu'il va faire au travers des deux infirmières...»

Des lettres et des téléphones adressés aux bureaux de la Mission dans plusieurs pays posaient des questions: «A-t-on des nouvelles de Minka et Margaret?» Les informations disponibles étaient communiquées le plus largement possible.

■F' II .

■I { • ;'i

180 GRAIN DE RIZ

L'espoir de leur libération était vivace, on priait pour les circonstances de leur captivité.

«Seigneur, accorde-leur la paix du cœur, l'assurance de ta présence... »

«Donne-leur une bonne nourriture... des habits... un toit.»

«Fais que leurs gardiens soient bien disposés. Garde-les de toute atteinte physique ou morale. »

«Qu'elles puissent rester ensemble, Seigneur. Ne permets

pas qu'on les sépare. »

«Tu connais les problèmes que Margaret a avec son estomac, Seigneur. »

«Et le dos de Minka. Seigneur, soulage la souffrance.»

«Seigneur, veuillez faire qu'elles soient libérées bientôt...»

Tout au long de cet été 1974, on pria spécialement pour leur libération.

Avec quelle avidité on s'emparait des rares nouvelles que Minka et Margaret pouvaient communiquer. La première lettre que M^{mc} Morgan reçut de Margaret arriva le 1^{er} mai. Elle ne savait pas s'il fallait rire ou pleurer en la lisant.

27 avril 1974

10 h. du matin

Ma chère Maman, chère El aine et cher Andrew,

Je regrette que les nouvelles ne soient pas si bonnes ce week-end. Minka et moi avons été enlevées, mardi dernier à neuf heures, alors que nous étions à la clinique de Pujud.

On nous permet de vous écrire pour vous dire, ainsi qu'à la

mère de Minka, que nous sommes parfaitement sauvés! On s'occupe de nous et nous sommes en bonne santé.

|

Sans doute cela va-t-il être difficile pour vous de ne pas vous faire du souci, mais je sais que le Seigneur vous accordera sa paix, comme Il nous l'accorde. Priez pour que Dieu conduise Isaac Scott et les autres.

On nous dit de vous demander de communiquer la nouvelle au Gouvernement! Que Dieu vous bénisse abondamment.

Bien affectueusement

Margaret

La lettre que Minka adressait à sa mère en Hollande contenait les mêmes informations et la même assurance.

«Le Seigneur est tout proche. Nous le louons sans cesse et nous prions beaucoup. Il nous arrive de chanter. La nourriture est suffisante. Priez pour qu'on ne nous touche pas. C'est bien naturel que vous vous tourmentiez, mais la paix que le Seigneur accorde est réelle et constante. Gardez les yeux fixés sur Lui. Psaume 91. Il est tout proche et tient la situation bien en main. »

Trois semaines plus tard, le 18 mai, le jour après avoir reçu la Bible et le recueil de cantiques, on leur permit d'écrire une nouvelle lettre.

«Le chef de la bande désire que je vous dise ce qui suit: «Il ne veut pas que vous vous désespériez! Vous devez demander à M. Carr et au gouvernement de prendre une décision rapidement!» Elle ajoutait: «Cette demande est supposée émaner de moi. Nous prions instamment pour que les responsables perçoivent clairement la volonté de Dieu. »

Minka pour sa part confessait qu'elle n'avait pu retenir ses larmes quand elle avait vu la lettre de sa mère dans les mains d'un des ravisseurs. C'était celle qui était jointe à la Bible. Elle

donnait également quelques détails: «Nous avons assez de riz... un toit au-dessus de nos têtes et la protection de Dieu.» Ce qu'elles trouvaient le plus difficile, c'était d'être inoccupées toute la journée. Dans aucune de leurs lettres, elles ne laissèrent entendre qu'on leur demandait de soigner qui que ce soit, bien que la rumeur persistait à dire le contraire. «Nous lisons la Bible toute la journée» ce qui indiquait clairement que c'était leur seule occupation. A deux reprises, elles demandèrent à l'un de leur envoyer de la lecture. Margaret ajoutait dans sa dernière lettre: «Si vous pouviez mener rapidement à bonne fin cette situation, nous en serions très heureuses. Nous restons simplement assises tout le jour ! »

Quant à leur santé à toutes deux, elle semblait excellente à un détail près. En effet, dans un post-scriptum, Margaret avait écrit: «Mon seul problème, c'est mon oreille gauche, une vilaine infection. Il me semble que je suis sourde de ce côté-là. » Mais plus tard, elle écrivait: «Mon oreille va bien maintenant. »

Fin juin, elles envoyèrent les deux une nouvelle lettre. Leur adresse n'avait pas changé, c'était toujours *la jungle*. Il semblait cependant qu'elles avaient déménagé. Ce fut d'un repaire dans la montagne qu'elles furent autorisées à écrire et à donner les informations qu'elles désiraient.

Elles vivaient dorénavant à une certaine altitude, dans un cirque de rochers, surplombant une voie de communication car, disaient-elles, « nous pouvons entendre le trafic en contre bas. » La flore y était particulièrement merveilleuse, même si personne ne semblait y prêter attention, « mais elle pousse ici la même chose et fait les délices du Seigneur.» Leur gîte consistait en un lit étroit appuyé contre une paroi de rocher et abrité par un auvent fait de branchages. «Notre lit est notre maison — c'est tout ce que nous avons. »

Leur régime se composait essentiellement de riz et de poisson séché, à raison de deux rations par jour. Une fois par quinzaine, elles avaient droit à un fruit. « Nous sommes toutes les deux un peu plus maigres, mais cependant raisonnablement en forme. »

Quant à leur habillement, au début elles n'avaient à se mettre que les sarongs et les blouses qu'elles portaient au moment de l'enlèvement, mais quatre jours plus tard, on leur avait donné des peignes, des miroirs, des brosses à dents et de la pâte dentifrice, un pyjama de soie et un sarong. Chacune avait également reçu un drap. On leur avait aussi remis les sous-vêtements que Vida avait emballés dans un sac plastique et que lan leur avait fait tenir lors de son entrevue avec le jeune hors-la-loi. Minka et Margaret ne furent jamais au courant de ces tractations. Tout ce qu'elles surent, ce fut que ces sous-vêtements provenaient de l'extérieur. Elles mirent également la main sur un vieux sarong, une paire de pantalons et une veste. «Un gentil gars m'a donné une de ses chemises et une de ses vestes en coton» écrivait Margaret. Mais dans la montagne, il faisait souvent froid, il pleuvait en abondance et elles n'avaient qu'une bâche pour se protéger des intempéries. «C'est le Seigneur qui nous garde d'attraper froid. Il s'occupe de nous. Chaque nuit, c'est Lui qui nous protège contre les bêtes sauvages. »

Il leur arrivait de ramasser des feuilles pour rendre leur lit un peu plus confortable.

Ce fut dans ces circonstances que Margaret célébra son quarantième anniversaire. Elle fut presque bouleversée quand, quatre jours plus tard, on lui remit un paquet et deux lettres, l'une était de Brenda et l'autre d'Alma... elle les lut et relut bien des fois.

«Nous n'avons toujours rien à faire ici, personne à soigner. Nous lisons la Parole à tour de rôle, chacune pendant une heure... C'est extraordinaire la manière dont le Seigneur nous accorde sa paix quand nous sommes découragées, et nous pouvons le chanter et le louer ensemble. »

Margaret terminait sa lettre en citant Colossiens 1: 11 h Chacune de leurs lettres contenait des messages pour leurs familles et leurs amis, même si, «nous ne savons pas si notre courrier partira ou non, mais on nous dit que nous pouvons écrire à nouveau. »

Leur incertitude était justifiée. En fait, il devait s'écouler sept longues semaines avant que leurs lettres ne soient expédiées. Durant ce laps de temps, elles avaient à nouveau changé d'endroit, comme elles l'expliquaient dans le post-scriptum qu'on leur avait permis d'ajouter.

«Nous sommes toujours dans la même situation, même si l'emplacement est différent. Veuillez continuer à prier. Pour autant que nous le sachions, les choses sont au point mort...» Les lettres que Ian leur adressa ne leur parvinrent jamais, en revanche Margaret en reçut plusieurs de sa mère, ne contenant, naturellement, que des nouvelles locales. Minka restait sans nouvelles des siens. «Peut-être le courrier est-il retenu quelque part, écrivait-elle. Sachant que tout le courrier était ouvert et que personne dans le camp ne comprenait le hollandais, il était fort probable que le sien fut systématiquement confisqué. «Le Seigneur prend soin de vous et de nous. Ne l'oubliez pas.» Et Minka terminait son post-scriptum en citant également Colossiens 1:11.

Les post-scriptum en question étaient datés du 14 août. Le même jour, on leur intima l'ordre d'écrire à Ian. On les auto-

¹ «... fortifiés à tous égards par sa puissance glorieuse, en sorte que vous soyez toujours et avec joie persévérants et patients. »

risait à mentionner les lettres que Margaret avait reçues trois semaines auparavant et Minka reçut la permission d'exprimer le souhait de recevoir des nouvelles de sa mère, étant donné qu'elle n'en n'avait pas reçues pendant deux mois. Elles dirent aussi à lan qu'elles n'avaient rien reçu de sa part et lui demandèrent d'envoyer un imperméable, un coussin mousse pour Minka, des chaussettes chaudes, un bon pull pour Margaret et de la lecture, livres et journaux pour meubler leur pesante inactivité. Cependant l'objet principal de leur message était manifestement de communiquer ce que le chef de la bande avait à dire :

«C'est la *dernière fois* qu'une lettre émanant du chef de ce groupe vous parvient », et la lettre se terminait ainsi :

« Après ce qui est écrit ci-dessus, on nous demande de vous dire à nouveau de régler l'affaire rapidement. »

A vous en Lui.

Avec tous nos remerciements

Minka Margaret

Une semaine plus tard, ces lettres parvenaient à lan. Il les reçut à son retour de Narathiwat, à quelque cent soixante kilomètres de chez lui, où il s'était rendu pour rencontrer une personnalité influente qui, malheureusement, était absente. Il avait fait à nouveau, au retour, les cent soixante kilomètres. Même s'il avait su qu'il tenait dans ses mains les dernières lettres de Minka et de Margaret, il n'aurait pas pu agir différemment. Les lettres adressées à leurs mères furent envoyées à leurs destinataires, avec un mot d'accompagnement où il donnait autant de détails que possible. Quant à sa réponse aux

ravisseurs, elle était toujours la même: pas de rançon, pas d'intervention politique.

Il ignorait que plus jamais il n'entendrait parler d'elles. Il nota avec tristesse que rien de ce qu'il leur avait envoyé ne leur était parvenu. Ce qui était extraordinaire, c'était dans ces circonstances que les lettres de M^{mc} Morgan au Pays de Galles, fussent arrivées à destination. Margaret les avait reçues mais rien d'autre ne lui avait été remis. Il continuerait d'essayer... Ceux qui avaient prophétisé que l'affaire allait durer longtemps ne s'étaient pas trompés.

Août s'écoula, puis septembre, et à nouveau les bruits les plus contradictoires se mirent à circuler.

A la veille du Ramadan, on murmurait que les deux infirmières avaient été tuées.

Contrairement à ces rumeurs, un marchand chinois certifiait les avoir vues vivantes. Il prétendait que lui-même avait été détenu dans le même camp. Elles étaient très maigres, souffraient à cause des moustiques et se nourrissaient essentiellement de bananes séchées. Mais elles étaient en vie.

Selon d'autres bruits encore, elles étaient traitées convenablement. Pendant le jeûne du Ramadan, on leur avait servi du café et de l'Ovomaltine et elles avaient mangé à leur faim.

On les avait encore vues le 1^{er} octobre et, selon les villageois, elles ne vivaient pas mal du tout.

Quant à l'endroit de leur détention, c'était quelque part loin dans les montagnes de Budo...

Octobre tirait à sa fin et les efforts de l'an pour rétablir les contacts restaient vains. Il se trouvait bien de nombreuses personnes qui se déclaraient prêtes, contre rémunération, à porter lettres, livres, vêtements aux infirmières. Elles prétendaient connaître des filières, mais jamais, elles n'apportèrent la preuve qu'elles avaient atteint le but. En novembre, la presse

britannique publiait un rapport disant que l'infirmière galloise Margaret Morgan et sa compagne néo-zélandaise étaient retenues captives et enchaînées par des bandits dans la jungle du sud de la Thaïlande.

En dépit de l'épreuve, tous les missionnaires poursuivaient comme d'ordinaire leur ministère dans cette partie sud du pays. Ils continuaient à proclamer le Sauveur divin dont la glorieuse résurrection avait été précédée par des souffrances et par la mort ignominieuse de la croix, un Sauveur dont on avait dit: «Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même...» Au fond d'eux-mêmes cependant, les membres de l'équipe portaient un lourd fardeau. Minka et Margaret n'étaient jamais absentes de leurs pensées, toujours présentes dans leurs prières et quand ils se réunissaient, on annonçait toujours à nouveau un cantique particulier et chacun avait admis d'en modifier une strophe:

*Père Saint, dans ta grâce
Entends notre prière angoissée
Garde nos bien-aimées, Mar g et Minka
Sous ta protection.*

Parmi les chrétiens thaïs et malais, il en était certains dont l'anxiété était peut-être encore plus aiguë que celle des missionnaires eux-mêmes. N'était-ce pas pour eux que Minka et Margaret étaient venues en Thaïlande? Par exemple M^{mc} Porn, l'aubergiste. Elle était totalement dévouée à Minka qui l'avait assistée tout au long d'une grossesse difficile. Cependant, elle était restée totalement indifférente à son message jusqu'à ce qu'elle apprît son enlèvement. C'est alors qu'avec une figure angoissée, elle avait dit à son mari qui était croyant: «Oh, prions pour elles, prions pour elles *maintenant* \» Pour M^{mc} Porn, ce fut le premier pas qui la conduisit vers

Christ, et elle ne fut pas la seule à venir à Jésus comme conséquence directe du rapt des deux infirmières. Le résultat des souffrances physiques de Minka et Margaret, les souffrances morales de ceux qui leur étaient les plus chers, fut comme une abondante moisson de champs fertilisés. Le sud de la Thaïlande semblait métamorphosé. Les relations entre missionnaires étaient dorénavant empreintes d'une amabilité nouvelle, d'une plus grande considération. On notait une consécration plus profonde, un dévouement plus sincère dans les petits groupes de chrétiens thaïs et malais. Avec Minka et Margaret prisonnières dans la montagne, souffrant pour l'amour de l'Évangile de Christ, de Christ crucifié, il n'était pas question de s'accrocher à de prétendus droits ou à de petites offenses, ou d'avoir peur de confesser Jésus comme Seigneur.

Au cours de l'automne, le ton des prières changea imperceptiblement. Le frère de Minka en Australie remarqua que dans la famille dispersée dans le monde, on priait moins pour la libération de Minka, mais on demandait à Dieu qu'il lui donne la force de glorifier son Seigneur. Dans la petite église à Porth, aux supplications avait succédé l'acceptation: «Seigneur, que ta volonté soit faite.» C'était aussi la prière personnelle de Bert Taylor, le pasteur de la congrégation; mais en lui-même, il était convaincu que la volonté de Dieu était la délivrance, qu'un jour Margaret et Minka sortiraient vivantes de la jungle. Un matin d'octobre, il s'était réveillé en sursaut: «Alma, dit-il, nous allons bientôt apprendre que Margaret et Minka ont été relâchées.» Il n'oublierait jamais ce qu'il venait de voir en rêve: «Deux silhouettes, une grande et une petite, s'éloignaient de moi et se dirigeaient vers la lumière. J'étais persuadé que c'était Minka et Margaret... Elles vont être relâchées ! »

M^{me} Morgan ne partageait pas son optimisme. Quelques nuits plus tard, elle aussi fit un rêve: elle voyait Margaret mourir dans une hutte perdue de la jungle. Cette vision la poursuivit pendant des jours, sans qu'il lui soit possible de se débarrasser de ce sinistre présage.

Elle ne fut pas la seule à faire ce genre d'expérience. A Singapour, au quartier général de la Mission, la doctoresse Monica Hogben se réveilla un matin oppressée par un sentiment «d'épouvante d'une grande obscurité» qui s'associa d'une manière inextricable dans son esprit à Minka et à Margaret. C'était le moment où elle priait toujours pour elles, mais ce jour-là, ce fut un vrai cri d'angoisse en leur faveur. A la suite de cela, le fardeau qu'elle ressentait pour les deux captives disparut pour toujours. Elle se rendit compte qu'elle ne pouvait plus prier pour Minka et Margaret, «seulement pour leurs mères et pour que la volonté de Dieu soit faite en conséquence du don de leurs vies. » A l'hôpital de Saiburi, une des missionnaires se réveilla une nuit avec l'assurance profonde que tout était bien dorénavant pour Minka et Margaret. L'épouse d'un des médecins fut saisie du même genre de conviction inexplicable. En Angleterre, une personne qui jeûnait et priait chaque jeudi pour Minka et Margaret sentit, le troisième jeudi, qu'elle était déchargée de ce ministère: «Il me semblait entendre le Seigneur me dire: «Elles sont maintenant dans ma présence», devait-elle confier à son mari et plus tard à une amie, mais elle ajouta prudemment: «Ne le dites à personne, je peux m'être trompée. » Plusieurs personnes eurent ce genre d'intuition, mais personne n'osa en parler ouvertement et, dans la grande majorité des cas, on continuait à prier dans le sens d'une prochaine libération. On était maintenant en 1975, janvier s'était écoulé, puis février, il y avait des mois que l'on était sans la moindre nouvelle. L'épreuve commen-

çait à prendre une tournure presque irréaliste. On se mit à supplier Dieu pour qu'enfin on ait des nouvelles crédibles.

En mars, les espoirs furent ravivés. D'une manière tout à fait inattendue, le bruit courut dans les milieux officiels que les deux femmes occidentales avaient été aperçues. Elles étaient en vie, et en parfaite santé. Cela faisait si longtemps que l'on était sans nouvelles, bonnes ou mauvaises, que celles-ci furent considérées comme un heureux présage par ceux qui continuaient à prier et à espérer que Minka et Margaret leur seraient rendues.

Mais le jeudi 20 mars, Denis Lane à Singapour reçut un appel téléphonique de Melbourne. C'était le frère de Minka. Il avait appris que les corps des deux femmes avaient été découverts dans la jungle et il demandait confirmation.

Non, Denis ne pouvait pas le confirmer. «C'est probablement encore une rumeur». Il téléphona néanmoins au quartier général de la Mission à Bangkok. Oui, on avait également entendu la nouvelle, mais elle n'était pas confirmée.

A sept heures du matin, à Saiburi, le D^r John Toop écoutait les nouvelles de la BBC. Russell Gray qui avait passé la nuit chez lui, écoutait les nouvelles avec lui. Ils blémirent en entendant l'annonce de la découverte des corps de deux femmes, qui pouvaient être ceux des deux missionnaires kidnappées l'année précédente dans le sud de la Thaïlande.

Les deux hommes se regardèrent, consternés. « Il faut absolument nous en assurer nous-mêmes... Aller à la police à Yala...» Sans perdre de temps ils enfourchèrent la moto de Russell et partirent.

Quelques heures plus tard, remplis de tristesse, ils étaient de retour à Saiburi.

La radio n'avait pas menti. Les dépouilles qu'on avait découvertes dans la jungle étaient bien celles de Minka et de

Margaret. On avait pu les identifier grâce à certains objets personnels trouvés sur elles, des petits morceaux d'habits, des cheveux, à certains détails de la dentition. Mais le médecin légiste avait besoin de plus de temps pour apporter une confirmation officielle, car ce n'était pas des corps identifiables que la patrouille de police avait découverts dans les collines, à quelque huit kilomètres au sud de Yala, sur la route de Raman. Ce n'était que des ossements; et pourtant il n'était pas difficile de déterminer les circonstances du décès: Minka et Margaret avaient été tuées d'une balle dans la tête, cinq ou six mois plus tôt.

Extrait du journal de Margaret Morgan
Elle était malheureuse
Troublée
Elle avait le cœur brisé
Parce qu'elle ne pouvait pas te trouver.

«Je ne sais pas où vous l'avez mis.»
P leur ait-elle
Elle voulait te revoir
Même si la vie s'en était allée
Même s'il ne restait que l'enveloppe d'un corps.
Cependant elle t'aimait tant
Et voulait apporter un présent
Juste encore une Jois.
Mais ses désirs étaient frustrés,
Tu es parti
La tombe est vide.

Mais tu connaissais le désir de son cœur,
Son affliction
Son amour profond pour toi
Et ses larmes.
Aussi tu t'approchas d'elle
Pour combler ses désirs
Pour changer
Sa crainte en foi
Sa douleur en joie
Les ténèbres en lumière,
Au lieu de la solitude
Son Seigneur vivant.

*Merci pour Pâques
Pour le soleil qui se lève, le sable et la mer
Un jour nouveau
Une vie nouvelle
Un espoir tout frais
Une prise de conscience renouvelée de ta personne
Une nouvelle assurance de ta présence
Une nouvelle certitude de ton amour.
Merci d'avoir exaucé P attente de Marie
Car ainsi tu réponds à la mienne
Merci de ta promesse
«Je ne t'abandonnerai point,
Je viendrai à toi. »*

M.M.

Un dimanche de Pâques.

CHAPITRE 10
LE CHEMIN
DE LA CROIX CONDUIT À LA MAISON

Ce fut tout d'abord au personnel missionnaire de l'hôpital que John Toop et Russell Gray annoncèrent la nouvelle. Le choc fut d'autant plus grand que des rumeurs avaient circulé disant que la longue attente touchait à sa fin et que les deux infirmières allaient être relâchées incessamment. Si certains avaient perdu tout espoir, la majorité cependant était loin de s'attendre à une telle issue.

Plus tard, Russell Gray devait admettre qu'il avait passé un moment difficile, sa foi chancela. «Quand on réfléchit à la disparition de Minka et de Margaret, on se pose des questions, on est confronté avec toutes sortes d'idées contradictoires», écrivait ouvertement un autre missionnaire à ses amis. Ce fut un rude coup que l'échec apparent de tant de foi et de tant de prières qui avaient entouré cette sinistre épreuve depuis le jour de l'enlèvement et durant onze mois. C'est facile de parler du sang des martyrs comme étant la semence de l'Eglise quand ce sang est répandu ailleurs et en d'autres temps. C'est bien différent quand, jour après jour, pendant presque une année, on a prié, semble-t-il en vain, pour que deux êtres chers ne soient pas martyrisés et que l'on a nourri la conviction que les prières allaient être exaucées, que la foi serait

victorieuse et que les deux captives allaient être triomphalement libérées.

Et le chagrin ! Il leur tomba dessus comme un épais brouillard. Minka et Margaret avaient été tellement présentes dans leurs pensées et dans leurs prières qu'elles en étaient devenues presque plus réelles pour eux que lorsqu'elles les côtoyaient quotidiennement. Parmi ceux qu'elles avaient soignés, plusieurs ressentirent leur disparition comme un deuil personnel. Dans une lettre à leurs mères Jit exprimait ses sentiments à l'égard de Margaret et de Minka.

«... j'ai le cœur malade, comme s'il était transpercé, comme si quelque chose s'y était fiché. Quand je vais me coucher, seul comme à l'accoutumée, je ne peux m'empêcher de penser à elles. Je revois le visage toujours souriant de Minka, je revois Margaret patauger dans les rizières pour aller partager sa fo avec la famille Nongjig. Je pleure alors et je m'endors.

Affection et profond respect
Jit

Il appartient à Brenda Holton de prendre possession des précieux effets personnels des deux infirmières dans leur maison de Pattani. Ce n'est pas sans une intense émotion qu'elle découvrit les objets privés. Dans la chambre de Minka, elle trouva des draps ravaudés, une garde-robe des plus simples; de vieux habits soigneusement rangés qu'elle gardait pour elle-même, et que bien des personnes auraient jetés. Dans un tiroir, Minka avait préparé de jolies choses à distribuer comme cadeaux. Dans le petit livre de comptes où tout était enregistré avec soin, on pouvait lire à côté de chaque rentrée d'argent pour son compte personnel: «Merci Seigneur».

Margaret, elle, avait l'habitude de serrer méticuleusement ses habits en piles. Cela sentait bon le propre et le frais. Brenda découvrit les simples cahiers d'école dans lesquels elle confiait les luttes et les aspirations de son cœur, l'ardeur et la dévotion de son amour pour Christ.

Il y avait des signes évidents dans leurs papiers que ni l'une ni l'autre n'était partie en captivité sans avertissement et sans encouragement de Dieu. Minka avait gardé une lettre dans laquelle il y avait comme un message prophétique qui l'avait fort impressionnée.

«Oh, mon enfant, ne t'attends pas à ce que les épreuves soient moins grandes... Les jours qui viennent pourront faire appel à plus d'endurance et à une foi plus profonde que celles dont tu as eu besoin jusqu'à présent. Accepte-les... Combien précieuses sont les leçons que l'on apprend au travers de ces expériences...»

Dans un petit carnet retrouvé au chevet du lit de Margaret, elle avait copié sur une feuille de papier une citation de F. B. Meyer, peu de temps avant son enlèvement :

«Ne fais pas de différence entre ce que Dieu a ordonné et ce que Dieu a permis. Ce qu'il ordonne et ce qu'il permet sont tous deux sa volonté. Dorénavant, il me semble que toi et moi, nous sommes en Dieu. Que l'ennemi décoche une flèche, pieu peut faire qu'elle aille ici ou là. Mais s'il permet qu'elle m'atteigne, et qu'elle dépasse ainsi sa miséricorde, elle devient sa volonté pour moi. C'est toujours tellement mieux pour la paix du cœur d'accepter la volonté de Dieu; d'accepter ce qu'il permet et ce qu'il ordonne, de lever les yeux vers Lui et de dire: «Qu'il en soit ainsi, Père.»»

Graduellement, au travers même de l'intense douleur, vint un sentiment de victoire, parfois très fort et de source imprévue. Chern se lamentait de la disparition de ses deux chères amies, et il l'écrivit à leurs mères en ajoutant qu'elles étaient allées auprès de Dieu qui leur avait préparé à toutes deux une place de choix. Le petit Stevie Ellard demanda un jour expressément à sa mère: «Maman, est-ce que tante Minka est dans la maison de Jésus maintenant?» Elle n'avait elle-même pas osé lui annoncer la nouvelle de peur d'ébranler sa foi enfantine, mais c'est à tort qu'elle s'était fait du souci. L'enfant ne se posait pas de question au sujet des prières non exaucées. Il avait prié pour que Jésus délivre tante Minka des mains des bandits, et Jésus l'avait fait en l'emmenant tout droit dans sa maison, un endroit qui subitement était devenu réel, chaud et accueillant pour Stevie, dès lors que tante Minka s'y trouvait.

Il y eut aussi l'étrange expérience que fit M^{me} Morgan deux nuits avant qu'elle apprenne la tragique nouvelle. Elle avait fait un autre rêve. Cette fois, elle regardait dans un long tunnel sombre au bout duquel elle vit seulement une lumière radieuse... et un trône... et Margaret était là.

Dès lors, plus rien n'empêchait que l'on divulgue certains détails que l'on avait tenus secrets, de crainte de causer une trop grande douleur. Au début du mois de mars, un homme s'était présenté et avait raconté une histoire que les missionnaires qui l'entendirent à l'époque refusèrent de croire. Il prétendait avoir appartenu à un groupe de terroristes malais, mais par la suite il s'était rendu à la police. Il dit qu'en septembre 1974, il avait rencontré dans la montagne un de ses amis qui appartenait au gang des ravisseurs de Minka et Margaret et qui lui avait fait le récit de ce qui était arrivé.

«Elles sont mortes», lui avait-il dit, «c'est moi qui les ai battues.» Il lui expliqua qu'il y avait eu des discussions au

camp pour décider du sort des deux femmes. Certains voulaient qu'on les relâche, d'autres disaient qu'il fallait les fusiller. C'était un embarras pour le gang de les garder. Finalement, le chef de la bande, soucieux de sa réputation vis-à-vis de ses subordonnés, fit acte d'autorité et ordonna de les faire disparaître.

«Quand elles surent qu'elles allaient mourir, elles restèrent étonnamment calmes, rapporta cet homme. Elles dirent simplement «C'est bien» et demandèrent un peu de temps pour lire leur Livre et pour prier. Elles n'avaient pas peur.» Et il ajouta: «Elles étaient bonnes. C'étaient de bonnes personnes. »

A l'époque, ce récit inattendu et non confirmé n'avait pas été bien accueilli parce qu'il contredisait la rumeur semi-officielle rapportant que Minka et Margaret avaient été vues vivantes, ce qui avait ravivé les espoirs. Mais quand, quelques semaines plus tard, John Toop et Russell Gray virent les restes qu'on avait découverts dans la jungle et constatèrent les marques des balles derrière la tête de chacune, force leur fut de croire. Ce qu'ils observèrent de leurs propres yeux confirmait si exactement ce qu'ils avaient entendu deux semaines auparavant, qu'ils ne doutèrent plus.

«Nous éprouvâmes un réel sentiment de fierté à la pensée que, alors qu'elles allaient au-devant de la mort, leur témoignage fut tel qu'un musulman dut confesser lui-même qu'elles étaient de *bonnes personnes*» déclarait John, plus tard, alors qu'il rapportait l'incident. Une fois l'enquête terminée et les experts légistes satisfaits, le service funèbre eut lieu à Saiburi le 11 mai 1975. La tristesse et le tragique furent comme submergés par un sentiment de victoire. Des centaines de curieux s'étaient rassemblés aux portes de l'hôpital, tandis que dans l'enceinte avaient pris place les officiels thaïs et les ambassadeurs, le per-

sonnel hospitalier et les missionnaires, les chrétiens thaïs et malais qui, de près et de loin, étaient venus rendre hommage à ces deux femmes qui avaient vécu, servi et étaient mortes parmi eux.

«C'est préparés à ce genre de circonstances que nous sommes tous venus ici» déclara Denis Lane, directeur de *VOverseas Missionary Fellowship (Union Missionnaire d'Outre-mer)* à Singa pour. Les membres de la Mission sont venus en Thaïlande pour partager les peines et les joies, la vie et s'il le faut la mort, de ceux auprès desquels Dieu les a envoyés. Le premier, leur Maître a montré l'exemple. Minka et Margaret ont eu le privilège de faire la démonstration de la sincérité de leur engagement.

Sous plus d'un rapport, la cérémonie fut inhabituelle. En Thaïlande, on n'a pas l'habitude de chanter avec foi aux enterrements, annonçant avec conviction que la mort pour celui qui croit en Christ a perdu son aiguillon et qu'il croit avec certitude à la résurrection. Les visiteurs de marque durent être plutôt surpris aussi, quand ils virent s'avancer sur l'estrade un jeune villageois tout simple, Jit, que les deux infirmières avaient découvert mourant et abandonné dans sa sordide petite hutte. «J'étais atteint de la lèpre, ma maladie me faisait peur. J'étais effrayé par les esprits, par l'idée de la mort, et par-dessus tout, par le péché. Ce fut Margaret Morgan qui me montra que Jésus m'avait délivré de ces puissances et je passai de la mort à la vie. »

«Quand nous apprîmes que Minka et Margaret avaient été enlevées», continua Jit, «mon ami Chem et moi-même avons essayé de nous offrir en échange. Nous connaissions les difficultés qu'elles avaient endurées pour nous soigner, et c'est avec joie que nous serions morts pour elles. Nous nous précipions également du sort de tous les lépreux qui avaient

GRAIN DE RIZ

tellement besoin de leurs soins... Mais Dieu a permis que Minka et Margaret nous quittent et a voulu que nous restions. Dorénavant, je ne veux plus vivre pour moi-même, mais pour Lui...» Tenant encore à la main le papier sur lequel il avait soigneusement écrit son discours, Jit regagna sa place.

Tout aussi émouvante et peut-être plus surprenante encore fut l'apparition sur l'estrade d'un Malais. Les musulmans qui étaient présents redoublèrent d'attention... Lui aussi avait souffert de la lèpre, c'était pour cette raison qu'il s'était rendu à la clinique de Pujud d'où les infirmières avaient été enlevées.

«Moi, j'étais musulman et je ne désirais pas savoir qui était Christ. Tout ce qui m'importait, c'était de guérir et d'être à même d'entretenir ma femme et mes enfants.» Puis l'oncle Mat, car c'était lui, raconta comment sa résistance à Dieu s'était brisée, un certain jour que Minka soignait l'ulcère qu'il avait au pied et comment, quelques mois plus tard, il devint un chrétien. Il tenait la tête haute, parfaitement conscient de ce que cette déclaration publique de sa foi pouvait lui causer l'hostilité et même de danger, et il continua.

«Maintenant, avec ma femme, je travaille comme gardien du *Centre Malais* à Saiburi. Nous savons que c'est l'endroit où Dieu nous veut et nous avons la ferme intention de poursuivre l'œuvre commencée par Minka, c'est-à-dire d'amener les musulmans malais au Seigneur Jésus.»

Cette déclaration courageuse devait démontrer mieux probablement que toute autre chose qu'une église malaise avait été solidement implantée dans le sud de la Thaïlande.

«En tout cas, ce témoignage ne passa pas inaperçu», racontait Brenda quelques années plus tard. Elle était à Londres, et se préparait à retourner en Thaïlande. «L'Oncle Mat reçut une quantité de lettres de menaces après l'enterrement et il ne fut pas le seul, d'autres chrétiens malais en reçurent également.»

— «Mais résistèrent-ils?» lui demanda l'amie avec laquelle elle échangeait ses souvenirs.

— «Oui, répondit-elle, ils résistèrent.»

Paul, de sa prison romaine, adressait une lettre aux Philippiniens, déclarant sans détour que ce qui lui était arrivé avait plutôt contribué aux progrès de l'Évangile. Connaissant les souffrances qu'il endurait pour l'amour de Christ, les croyants encouragés par ses liens avaient plus d'assurance pour annoncer sans crainte la Parole. Presque deux mille ans plus tard, en 1975, la même chose se passait dans cette province proche de la frontière malaise.

Le martyre de Minka et de Margaret dans un endroit solitaire de la jungle avait encore une indéfinissable influence dans le cœur de ceux pour lesquels elles étaient mortes. L'approfondissement de la vie chrétienne était manifeste.

L'un des résultats fut que les chrétiens malais se déclarèrent disposés à enregistrer leurs voix sur cassettes pour des programmes d'évangélisation. C'était un des moyens les plus efficaces pour proclamer l'Évangile dans les cliniques, mais dans les débuts, les gens avaient peur qu'on reconnaisse leur voix. Ils craignaient l'indignation des musulmans.

La traduction du Nouveau Testament dans le dialecte local put se poursuivre, également, grâce à l'aide de deux chrétiens malais. Tous deux étaient des ex-patients de la clinique de Pujud où ils avaient été soignés pendant des années. A Pujud toutefois, après la capture de Minka et de Margaret, la clinique ne fut jamais rouverte. Le propriétaire craignait de louer la maison après ce qui s'était passé. En conséquence, les malades de Pujud durent se rendre à Pattani.

C'est ainsi qu'en 1977, la petite maison dans laquelle Minka et Margaret avaient vécu devint la plus importante léproserie en Thaïlande du sud. On y venait de loin: Thaïs, Chinois,

mais surtout Malais, entraient dans la petite chambre où les deux infirmières avaient eu l'habitude de se recueillir chaque jour. Jit travaillait là, il faisait des prélèvements cutanés pour les examens de laboratoire de pathologie et il aidait à soigner les ulcères.

Tous les dimanches, on se réunissait sous l'auvent qui servait d'abri pour la voiture. Là encore, l'assistance était composée de Malais, parmi lesquels ceux qui ouvertement témoignaient de leur foi en Christ.

Un jour, peu après qu'on eut appris la nouvelle de la mort de Minka et de Margaret, Fiona Lindsay se trouvait au *Centre Malais* à Saiburi. Elle y enseignait certains points de doctrine. Malheureusement, sa connaissance de la langue était limitée et pour se faire mieux comprendre, elle avait apporté avec elle un objet familier à son auditoire. C'était un *grain de riz*. Elle le montra et demanda:

— Que faut-il faire pour récolter du riz ?

— Il faut enfouir la graine dans la terre, fut la réponse.

— Et ensuite ?

— Ensuite les épis poussent, les grains grossissent.

— Mais qu'advient-il des grains de riz qui ont été plantés?

Il y eut un moment de silence embarrassé, puis quelqu'un dit:

— Ils se désintègrent.

Fiona acquiesça vivement. C'était tout ce qu'elle voulait savoir. «Il y a dans l'Évangile de Jean un verset que nous n'avons pas encore traduit, dit-elle. Nous ne savons pas quel mot utiliser. Mais maintenant, vous venez de nous donner la réponse». Alors du mieux qu'elle put, elle traduisit ce passage qu'elle connaissait si bien: «Si le grain de blé *ne tombe en terre et ne meurt y il reste seul; mais s'il meurt y il porte beaucoup de fruit*»

(Jean 12: 24).

Tous les yeux étaient fixés sur elle tandis qu'elle poursuivait d'une voix chargée d'émotion :

«C'est ce qui est arrivé à Minka et à Margaret. »

Un profond silence s'établit dans la petite pièce. A l'expression de leur visage, Fiona sut qu'ils avaient compris.

Les chrétiens malais de la Thaïlande du sud chantent souvent un cantique qui est, maintenant, particulièrement le leur. Avec l'aide de Fiona, oncle Mat l'a composé.

*Une semence de riz, un grain,
Ne peut pas se multiplier
SU n'est pas planté dans la terre
Et s'y désintègre.
Alors seulement il peut germer
Et produire beaucoup de grains.
Pour les humains, c'est la même chose,
Pour les humains, c'est la même chose.*

*Celui qui s'accroche à la vie
Celui qui la chérit
Ne peut recevoir la vie nouvelle de Dieu,
Il reste toujours seul.*

*Mais celui qui n'aime pas sa vie
Celui qui ne la tient pas pour précieuse,
Celui-ci recevra la vie nouvelle de Dieu
Et il vivra éternellement.*

IMPRIMÉ EN SUISSE

TABLE DES MATIÈRES

Préface		9
Prologue		13
	I Dieu choisit ce qui est faible	19
	II Porteuse de fardeaux	32
III	Nouveau commencement	52
	FV Pour Dieu... n'importe où	75
	V La main à la charrue	92
	VI Les ombres	115
	VH Pujud	137
	VIII Sonnez l'alarme	158
IX	Une vie d'otage	179
	X Le chemin de la croix conduit à la maison	194

**ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 31 JUILLET 1980
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE TYPOFFSET
À LA CHAUX-DE-FONDS
6000/1980**

LISTE DES OUVRAGES DES ÉDITIONS G. M.

LA PAIX AVEC DIEU	<i>Billy Graham</i>
LE SECRET DU BONHEUR	<i>Billy Graham</i>
LA RÉPONSE A NOS PROBLÈMES	<i>Billy Graham</i>
UN MONDE EN FLAMMES	<i>Billy Graham</i>
DIEU N'EST PAS LOIN	<i>Billy Graham</i>
FUITE, Messages de L'Heure de la Décision	<i>Billy Graham</i>
JEUNESSE, Messages de L'Heure de la Décision	<i>Billy Graham</i>
TRACTS de Billy Graham, N°« 1 à 20	
VIE DE HUDSON TAYLOR	<i>Howard Taylor</i>
L'À FIÈVRE DE LASSA	<i>L.F.S. Salvann</i>
COUTUMES ET CULTURES	<i>Eugene A. Nida</i>
L'ÉVANGÉLISATION DANS L'ÉGLISE PRIMITIVE	<i>D'Michael Green</i>
SOUFFLE DE VIE — Histoire de la Mission du Ruanda	<i>Patricia St John</i>
DE TOUTE TRIBU ET DE TOUTE LANGUE	<i>Ethel Emily Wallis et Mary Angela Bennett</i>
AU PAYS DES JIVAROS	<i>Frank et Marie Drown</i>
COUREZ AVANT L'À NUIT	<i>Harold Fuller</i>
MISSION CHRÉTIENNE DANS LE MONDE MODERNE . . .	<i>John Stott</i>
LAISSEZ TOMBER VOS PETITES AMBITIONS	<i>D'Michael Griffiths</i>
CONDUIT PAR SA MAIN	<i>Alfred Bossbardt</i>
KIM: JE CHANGERAI LES TÉNÈBRES EN LUMIÈRE	<i>Hugh Steven avec Kim Wickes</i>
GRAIN DE RIZ, Minka et Margaret	<i>Pbyllis Thompson</i>
IVRES AVANT L'AURÔRE	<i>Shirley Lees</i>
MISSION RENOUVELÉE	<i>J. et M. Blandenier, A. Heiniger et W. Scultbess</i>
PAGES CHOISIES	<i>Adolphe Monod</i>
LES ADIEUX	<i>Adolphe Monod</i>
SOUVIENS-TOI	<i>Eugène Bersier</i>
L'ÀVENTURE DE LA FOI	
Biographie abrégée de Hudson Taylor	<i>Howard Taylor</i>
PASSION POUR L'EXTRAORDINAIRE	
(Edition: Union Missionnaire d'Outre-mer)	<i>Leslie T Lyall</i>
PRIÈRE	<i>O. Hal/esby</i>
TOUS UN EN CHRIST (Convention chrétienne de Morges) . . .	<i>Divers auteurs</i>
LA PASSION DES ÂMES	<i>Oswald Smith</i>
TÉMOIGNAGES	<i>Divers auteurs</i>
À TOUTE CRÉATURE, <i>Booth, Coillard, Studd, Taylor</i>	<i>Marcel Blandenier</i>
JÉSUS FIT ROUTE AVEC LUI — Léonard Bréchet	<i>Claire-Lise de Benoît</i>
PARDONNE-LEUR	<i>JF Chburch</i>
ÉPOPEE AU CONGO	<i>David Truby</i>
LACROIX DE JÉSUS-CHRIST ET L'ÉVANGÉLISATION . . .	<i>Ruben Sallens</i>
LE S AINT-ESPRIT	<i>Gustave Topbel</i>
DIEU A PARLÉ	<i>Textes bibliques</i>
LA PAGE IMPRIMÉE	<i>George Verwer</i>
L'ÉPITRE DE JACQUES —Etude	<i>Frank E Gaebelein</i>

Ouvrages épuisés:

OFFENSIVE À NEW YORK	<i>Curtis Mitchell</i>
BILLY GRAHAM, évangéliste du XX ^e siècle	<i>Boris Decorvet</i>
SAINT PAUL, cinq discours	<i>Adolphe Monod</i>
LA BIBLE ET LE PLAN DE DIEU	<i>Dr André Lamorte</i>
AMBASSADEURS DE CHRIST	<i>Cable et French</i>
VICTOIRE SUR L'IMPOSSIBLE	<i>Philippe Decorvet</i>
LA MISSION DE L'ÉGLISE DANS LE MONDE	<i>Harold Lindsell</i>



MINKA



MARGARET

GRAIN DE RIZ : le titre de cet ouvrage a été inspiré par la parole de Jésus: « Si le grain de blé (ou, en Asie, de riz) qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » (Jean 12:24.)

Minka et Margaret étaient infirmières de *V Union Missionnaire d'Outre-mer*. Elles ont travaillé parmi les lépreux, dans le climat tropical éprouvant de la jungle thaïlandaise.

Enlevées par des guérilleros malais, elles ont été retrouvées mortes au printemps de 1975. Ainsi, à vues humaines, c'est par un échec que se sont terminées ces vies consacrées à l'amour du prochain au nom de Jésus-Christ. Et pourtant...

Le grain de riz tombé en terre, qui

symbolise si bien la vie et la mort de Minka et de Margaret, est aussi une promesse de récolte future. Peu après leur martyre, et en relation directe avec lui, des Malais, pour lesquels elles avaient tout quitté, ont rencontré Christ.

En vente chez votre libraire ou à l'une des adresses suivantes :



FRANCE

Éditions des Groupes Missionnaires
361er, rue du Planai, 73100
Fribourg-Savoie

SUISSE ET AUTRES PAYS

Éditions des Groupes Missionnaires
CH-2017 LA CÔTE-AUX-FRANCAIS

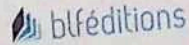


Grain de riz

Phyllis
Thompson



LIV-20220703-552-000



OFFICINE ROMANEE SUR LAUSANNE